



# SERVICE SECRET

A L'ÉCOUTE DEVANT

VERDUN

RÉCIT DU CAPITAINE HENRI MORIN

RECUEILLI PAR  
PIERRE ANDRIEU

---

AVANT-PROPOS DU GÉNÉRAL DE COINETET  
ANCIEN CHEF DU 2<sup>e</sup> BUREAU AU G. Q. G.

ÉDITIONS G. DURASSIÉ & Cie  
64, boulevard Saint-Germain, PARIS-Ve

## TABLE DES MATIERES

Hyperliens : ctrl + clic

[Note De La Rédaction \(NDLR\)](#)

[Index des noms cités des Unités d'Écoute](#)

[Avant-Propos](#)

[Préface](#)

[I. - Les Écoutes aux Armées](#)

[II. - Naissance d'un Poste d'Écoute ...](#)

[III. - Pour deux lettres oubliées](#)

[IV. - Du Bois Bouchot a Saint-Mihiel. ...](#)

[V. - Une faute](#)

[VI. - Silhouettes](#)

[VII.- La Bataille de Verdun](#)

[VIII. - Postes et Écouteurs tels qu'ils furent.](#)

[IX. - Inquiétude allemande](#)

[X. - Visite du général Mangin](#)

[XI. - Et le drame continue](#)

[XII. - Une nomination inattendue](#)

[XIII. - Utilité des Postes d'Écoute](#)

[XIV. - En pleine Bataille](#)

[XV.- En Argonne](#)

[XVI. - De nouveau... Verdun](#)

[XVII. - Un Officier du Chiffre réhabilité par les Postes d'Écoute](#)

[XVIII. - Anecdotes gaies... Anecdotes tristes.](#)

[Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun](#)

[Une rectification historique](#)

[Liens vers les principaux Sites actuels des Associations de Guerre Electronique](#)

## Note De La Rédaction (NDLR)



La bataille de Verdun fut une bataille de la [Première Guerre mondiale](#) qui eut lieu du 21 février au 19 décembre 1916 près de Verdun en France, opposant les armées française et allemande. Conçue par [von Falkenhayn](#) comme une bataille d'attrition pour « saigner à blanc l'armée française »<sup>1</sup> sous un déluge d'obus dans un rapport de pertes de un pour deux, elle se révélera en fait presque aussi coûteuse pour l'attaquant : elle fit plus de 300 000 morts (163 000 soldats français et 143 000 allemands) et se termina par un retour à la situation antérieure. Parallèlement, de juillet à novembre, l'armée britannique sera engagée dans la [bataille de la Somme](#), tout aussi sanglante pour des résultats

également mineurs. Alors que, côté allemand, ce sont pour l'essentiel les mêmes corps d'armée qui livreront toute la bataille, l'armée française fera passer à Verdun, par rotation, 70 % de ses [Poilus](#), ce qui contribua à l'importance symbolique de cette bataille et à la renommée du général [Pétain](#) qui commanda la première partie de la bataille. C'est au général [Robert Georges Nivelle](#) que revint le mérite de l'enrayement définitif de l'offensive allemande (juin - juillet 1916), puis de la reconquête du terrain perdu entre octobre et novembre 1916 avec la récupération du [fort de Douaumont](#), aidé en cela par son subordonné [Charles Mangin](#).

Rétrospectivement, Verdun apparaît comme le lieu d'une des batailles les plus inhumaines auxquelles l'homme s'est livré : l'artillerie y cause 80 % des pertes, le rôle des hommes y consiste surtout à survivre -- et mourir -- dans les pires conditions sur un terrain transformé en enfer, tout cela pour un résultat militaire nul.

Verdun sera, comme la [Somme](#), une terrible leçon que certains théoriciens militaires allemands sauront comprendre. L'immobilité du front, malgré les moyens engagés, est due à l'absence de moteur : en 1940, soumise au feu motorisé des [panzers](#), Verdun tombera en 24 heures. (Source : [Wikipedia](#) )

Récemment encore, Henri Morin nous disait :

*« Ma plus grande joie est que la Section d'écoute ait parfaitement fonctionné pendant dix-neuf mois sur le front de l'Armée de Verdun. Dieu a permis que nous puissions sauver des milliers de vies humaines.*

*N'est-il pas regrettable qu'après avoir rendu de tels services, nos camarades aient été si peu récompensés et si vite oubliés ?... »*

## INDEX DES NOMS cités des Unités d'Ecoute

NOM et prénom	Qualité (non renseigné = écouleurs)
ALEXANDRE,	
ALLEMANE,	abbé
APARD,	
BEAUCHÂTEAU,	
BENOIT,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
BERNARD,	Adjudant interprète
BERTAUD,	
BILLIARD,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
BILLOT Georges,	
BONTEMPS, ,	
BONNOT	
BRODART,	
BRUN,	
CAHEN,	
CAISSE,	
CALLARD,	
CAQUET,	
CATINEAU,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
CHANUT,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun ; vice-président
CHAUBERT,	Lieutenant
COMMANDE,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
CONS,	
CORDIER Maurice	
CORDONNIER Charles,	
DECUIVRE,	
DELAVIE	
DELOMMIER Claude	
DENEUVILLE,	
DIDIER,	

DOMADE,	
DRIN,	Tué le 7 /08/1916
DULIÈGE,	Frère des Ecoles Chrétiennes ; Tué le 4/09/1916
DUMAZEAU,	sergent
DURUT Henri, AM	
FALCK,	
FATON,	
FAUCONNIER (Ledoux),	
FAY,	
FRIEDRICH,	
GARDE, ,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
GARNOT,	cuisinier
GARRAN DE BALZAN,	
GAUJARD,	
GIQUEL, AM	
GRAVELIN,	Tué le 4 sept 1916
GRENIER Paul,	caporal
GUÉRINI	
HERBSTMANN,	
HEROLD Max .	
HOLZLIN,	
HOTTIER	
HUET	
HUSSAK,	
IMHOF,	
JACQUET, AM	
JOKISCH	
KESSLER Victor,	
KESSLER,	
KIBLE, ,	
KILB,	
KOPF,	
KUHM, ,	
LABAIGT	
LAURENS,	
LAVILLONNERIE,	
LEBON,	
LEDOUX,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun ; Secrétaire

LEFÈVRE, AM	
LEGRET,	
LEMAÎTRE,	téléphoniste
LEVASSEUR,	
LEVET,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
LOESCH Lucien,	Professeur de sciences à E.M.P. De Vierzon ex-lieutenant-colonel en Territoire Occupé, Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
LOESER	
LORENZ,	téléphoniste
MAIGRET,	interprète
MARCHAND,	
MASSON Roger,	capitaine ; Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
MASSON, René	
MAURER,	
MEDIAMOLE	Adjudant
MICHEA	
MOREAU,	Abbé
MORIN Henri	
NETTER	
NIBOYET	téléphoniste
NUSSBAUM,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
OUJEVOLK,	Tué par les gaz
PEZé	
PHILIPPE, AM	
PINOT,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
POIRIER,	
PROFFIT,	
REINERT	Interprète
RICHARD (BINZ),	
RIGAULT,	
ROELS Robert,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
ROGER	
RUDEROLZ,	
SAUVAGET	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
SCHNERB,	
SCHNOFFENEGGER, T,	
SIEBOLD,	
SIEFERT,	

SIMMER,	lieutenant
SIMON Paul	
SPANNAGEL,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun
STEFFAN	
SUBLON,	interprète
TABOURET,	
THOMAS	
THOUVENIN, T	
TOURSEILLER.	Interprète
TRAUB,	
TREPFOT,	Amicale des Anciens des. Sections d'Écoute de Verdun ; trésorier
TRICART,	Caporal ; tué
ULMAN,	
VASSEUR,	
VERNET	
VESPER	
WALLON Marcel,	
WANTE	
WORONICK,	
XÉNARD,	

Avant-  
propos

C'est une dette de reconnaissance que j'acquitte en présentant au public *A l'écoute devant Verdun*.

Lorsqu'au matin du 26 février 1916, l'Etat-major de la II<sup>e</sup> Armée débarqua à Souilly où l'avait précédé la veille au soir le général Pétain commandant l'armée, j'assumais dans cet État-major les délicates fonctions de chef du 2<sup>e</sup> Bureau.

La II<sup>e</sup> Armée allait se substituer aux troupes de la R. F. V. (Région Fortifiée de Verdun) pour contenir l'attaque allemande dont les événements survenus depuis le 21 février faisaient présager toute l'ampleur. C'était improviser une lourde tâche.

Ordre est aussitôt donné aux divers chefs de bureau de renforcer leurs services en puisant dans le personnel des bureaux correspondants de l'Etat-major de la R. F. V. Le chef du 2<sup>e</sup> Bureau de cet Etat-major me présente ses officiers et en même temps le maréchal des logis Morin qui travaille avec eux sur un pied d'égalité comme chef du service des écoutes: C'est là un service nouveau que je ne connais que par oui-dire. Créé à la Ire Armée, il s'est développé ensuite à la R. F. V. La II<sup>e</sup> Armée n'a pas été à même de l'utiliser dans les luttes qu'elle a soutenues jusqu'ici.

Les explications que me donne le maréchal des logis Morin, le dossier des résultats déjà obtenus m'ont vite convaincu de l'importance d'un tel organe de renseignement, surtout dans la bataille défensive que les circonstances vont nous imposer du moins au début.

Le front de combat s'étend sur une longueur de 90 kilomètres, de l'Argonne à Saint-Mihiel. Vingt-cinq divisions en moyenne vont s'y déployer en première ligne, sans compter les réserves. Les effectifs de l'ennemi seront au moins équivalents mais avec un appui d'artillerie lourde qui restera pendant longtemps notamment supérieur au nôtre, ce qui rendra ses offensives particulièrement redoutables.

Dans une lutte où l'ennemi a l'initiative des opérations avec des moyens supérieurs et peut bénéficier de la forme du front pour faire converger ses attaques, il importe au plus haut point pour le commandement d'en être prévenu assez à temps pour faire jouer les réserves. Mais à Verdun l'examen photographique du front partout équipé ne permet pas de déceler les préparatifs d'attaque. Les mouvements de troupes, les ravitaillements en munitions s'effectuent le plus souvent la nuit et échappent ainsi à la vigilance de nos observateurs terrestres et aériens. Tous ces indices, d'ordinaire si précieux, font défaut.

Dès lors, de quelle importance n'est-il pas d'écouter constamment sur tout le front les conversations qu'échangent les postes de commandement d'infanterie et d'artillerie. Ils nous décèlent heure par heure la vie des unités de première ligne, leur organisation sur le terrain, les efforts. Qui leur sont demandés.

Sans doute, n'y trouvera-t-on pas explicitement la reproduction des ordres du haut commandement. Mais le propre du 2<sup>e</sup> Bureau est précisément de passer de l'observation exacte d'une infinité de renseignements particuliers à des synthèses générales. Ses méthodes sont celles des méthodes expérimentales dont elles atteignent la rigueur.

Les récits qu'on va lire montreront ce que les postes d'écoute ont pu épargner de vies françaises en prévenant à temps des attaques locales, des bombardements, de l'éclatement des mines et d'autre part le rôle considérable qu'ils ont joué dans la démoralisation de l'ennemi surpris de voir ses projets éventés, ses batteries bombardées au moment où elles allaient entrer en jeu, ses ravitaillements et ses relèves « coiffés » par nos tirs à des instants critiques, alors que les précautions prises devaient les faire échapper à toute observation.

Résultat des plus importants certes. Toutefois, l'objectif principal du chef du 2<sup>e</sup> Bureau est de réaliser ces synthèses dont je viens de parler. Elles fixeront le haut commandement sur les variations survenues dans les effectifs et le moral de l'adversaire, les changements de répartition de ses forces et par suite sur ses possibilités d'action et même, sur ses projets.

Les interrogatoires de prisonniers, l'examen des documents et des correspondances trouvées en leur possession sont les principaux éléments de ce travail. Les renseignements des postes d'écoute lui apportent une aide incomparable.

Qu'on imagine le prisonnier arrivant à l'interrogatoire, harassé par les journées passées dans l'enfer du bombardement, déprimé par un terrible surmenage physique et moral, soucieux dans le fond de se ménager un bon traitement. S'il tente une réponse évasive ou volontairement fausse aux questions qui lui sont posées, dès les premiers mots l'interprète l'arrête et lui prouve, par des détails précis, qu'il n'ignore rien de la vie de son unité : le lieutenant X... a été blessé tel jour. Des renforts sont arrivés tel autre venant de tel dépôt. Le ravitaillement a manqué tel soir ou les corvées commandées par le feldwebel Y... ont été prises sous notre feu en tel point. Comment se soustraire à l'emprise d'un tel magicien ? Il sait tout. Il n'y a rien à lui cacher et le renseignement insignifiant en apparence que recherchait l'interrogateur est lâché.

Il apprend par exemple que cette division, que le Haut Commandement supposait encore sur un front lointain, a été vue dans le secteur. Même succès pour l'interprétation des correspondances. Des précisions sont obtenues sur les déplacements de la grande unité ou les effectifs d'un dépôt auxquels le fusilier Fritz fait allusion à mots couverts en écrivant à son ami.

Ainsi, le faisceau des déductions se complète et se résume dans des exposés de situation et des pronostics précieux pour le Commandement de l'Armée. Il concourt au travail de synthèse générale en utilisant tous les organes de renseignements, qu'élabore au centre du réseau, le chef du 2<sup>e</sup> Bureau du G.Q.G.

Une des premières tâches du chef du 2<sup>e</sup> Bureau de la II<sup>e</sup> Armée fut donc d'organiser en vue du rendement maximum le service des écoutes. Il trouva dans le maréchal des logis Morin un auxiliaire particulièrement apte par ses qualités militaires et ses connaissances pratiques à en assurer la direction et n'eut pas de peine à décider le Commandement de l'Armée à lui accorder les galons d'officier que justifiaient ses services et l'importance de la tâche qu'il assumait.

Les effectifs écouteurs et téléphonistes furent accrus de façon à permettre un roulement entre les équipes jusqu'alors rarement relevées et soumises par suite à un surmenage excessif. C'est en effet un dur métier que de passer quinze jours consécutifs en première ligne et de s'y relayer toutes les deux heures de jour et de nuit pour coiffer le casque d'écouteur, sans une minute d'inattention, même dans le tumulte du bombardement ou du combat. La tâche n'est pas moins rude pour le téléphoniste chargé de réparer dans la zone des réseaux de fils de fer les lignes et les prises de terre constamment endommagées par le tir.

Au repos, à Souilly, sous la direction de leurs chefs, le lieutenant Morin pour la partie pratique,

Le lieutenant Thomas pour la partie technique, ils se perfectionnent dans la connaissance des appareils et sont instruits des modifications apportées aux organisations de l'ennemi, à son vocabulaire conventionnel, etc.

Tous volontaires pour leur périlleux métier, sous-officiers, caporaux ou soldats ayant déjà

Combattu, ils sont fiers de remplir un rôle si important et si plein d'intérêt. Ils forment mieux qu'une unité, une véritable famille que cimentent l'estime et l'amitié réciproques.

Ingénieurs, ecclésiastiques, commerçants, industriels, champions sportifs, professeurs de faculté, coiffeurs, hôteliers s'y coudoient dans la même union fraternelle. Là, comme toujours au front, sous la menace constante du péril mortel, dans l'enthousiasme du devoir accompli pour le salut du Pays, il n'est pas question de classes, les mains ne se tendent que pour s'unir, les poings ne se lèvent que contre l'ennemi.

Fondée sur des bases solides, cette union résiste aux dissolvants du temps de paix et se perpétue dans une société amicale que les années n'ébranlent pas.

L'historique de *A l'Écoute devant Verdun* justifie par le récit de faits nombreux l'éloge que je viens d'en faire. Les vides si fréquents causés dans les rangs des écouteurs et des téléphonistes par le feu de l'ennemi prouvent de quel prix sanglant leurs services ont été payés.

Trop longtemps ignorés en raison même de leur activité spéciale, ces bons serviteurs du Pays méritaient de voir un jour un historien revendiquer leur place parmi ceux qui furent de très humbles mais très glorieux artisans de la Victoire.

Général de COINTET,  
Ancien Chef du 2<sup>e</sup> Bureau,  
Au G. Q. G.

Le hasard d'une permission, en janvier 1916, m'avait permis de rencontrer le maréchal des logis Henri Morin, avec qui j'avais échangé quelques propos. Tandis que je lui contais volontiers ma vie au 1er groupe d'aviation, il me répondait assez vaguement, énigmatique, et j'eus l'impression que ce soldat devait remplir un rôle mystérieux qu'il ne pouvait ou ne voulait dévoiler.

Bien après la guerre, un ami commun nous remit en présence, et j'eus peine à reconnaître l'ancien maréchal des logis dans ce capitaine, mutilé aux yeux gazés, atteint de la maladie de Parkinson, Décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire, de la Croix de guerre et de la Military Cross. Il fut désormais plus loquace, me confiant, grâce à une mémoire prodigieuse des lieux, des personnes et des dates, ses souvenirs de guerre, extrêmement curieux et captivants.

Ce chef des postes d'écoute téléphonique de tranchées sur le front de Verdun, qui participa à la vie active et secrète du Service de Renseignements, proprement dit le 2<sup>e</sup> Bureau, n'a jamais voulu jusqu'à ce jour raconter ce qu'il avait vu et entendu, et ce n'est que sur mon insistance amicale, autorisé par ses supérieurs, qu'Henri Morin consentit à parler.

Il a tenu à ce qu'au seuil de ce récit, un hommage soit rendu à ses chefs, à ses collaborateurs, qui furent tous ses camarades, surtout à ceux qui ne connurent pas la victoire, parce que morts à leur poste, continuant parfois à 10 ou 15 mètres sous terre, tandis que les grenades ennemies éclataient à la porte de leur abri, à renseigner le commandement français jusqu'à leur dernier souffle de vie. Si le capitaine Henri Morin put prévoir des attaques allemandes, adresser au haut commandement les plans des secteurs adverses, les noms des officiers et l'identification des corps occupant les tranchées d'en face, des milliers de renseignements précis et formels qui indiquaient avec plus de certitude que n'aurait pu le faire un espion, la vie des compagnies en ligne heure par heure, les travaux de mine, les approvisionnements en munitions, les résultats de nos tirs, et sauver ainsi la vie de nombreux soldats français prévenus à temps de ce qui se préparait contre eux, c'est grâce à son intelligence et à sa perspicacité, mais aussi et surtout au dévouement de tous ses collaborateurs qui, toujours aux aguets, lui envoyaient quotidiennement le résultat de leurs veilles.

P. A.

## **I Les écoutes aux Armées**

A notre connaissance, les écoutes aux Armées datent de fin 1914, début 1915.

L'armée allemande n'était pas, semble-t-il, beaucoup mieux dotée en matériel que l'armée française. Dès le début de la campagne de stabilisation, les téléphonistes utilisant le matériel réglementaire eurent l'impression d'entendre en plus des conversations plus ou moins nettes de leurs correspondants, des voix lointaines et multiples - sans que l'audition permit de les définir. De nombreux appels musicaux surtout, « sons de trompette » aurait-on dit, faisant l'effet de diapasons à sons différents les uns des autres, étaient perçus avec d'autant plus de fréquence et de précipitation que l'action engagée sur le front du régiment auquel appartenait le téléphoniste, était plus agitée.

En décembre 1914, la 16<sup>e</sup> D. I. renforcée de la 2<sup>e</sup> Brigade s'acharnait à enlever la redoute du Bois-Brûlé, en forêt d'Apremont. Les vagues successives venaient s'écraser sur un ouvrage bien défendu par les Allemands qui le connaissaient probablement mieux que nos soldats du centre de la France.

Au cours de ces opérations qui duraient depuis plusieurs semaines, nos téléphonistes d'infanterie entendirent avec une « animation » inaccoutumée dans leurs appareils, les voix lointaines et imperceptibles, et surtout les appels musicaux dont il est question plus haut. Il fut même entendu, se superposant à nos conversations, des « Ja » « Ja » très nets qui ne laissèrent aucun doute sur l'origine de ces rumeurs indéfinies.

Il nous souvient d'un lieutenant-colonel du 27<sup>e</sup> R. I. nous manifestant sa surprise d'un « Ja » énergique qui était venu ponctuer une de ses phrases de commandement dans un moment où la bataille faisait rage. Un officier téléphoniste du secteur, technicien avisé, le lieutenant Delavie, professeur de sciences à l'E. N. P. de Vierzou, dans la vie civile, s'intéressa plus activement que ses collègues - étant en réserve avec le 210<sup>e</sup> R. I. - à ces interruptions indiscretes perçues dans le feu du combat, au milieu de nos conversations téléphoniques.

Un examen hâtif lui en faisait sentir le danger. Le capitaine Salmon, du service télégraphique du 8<sup>e</sup> C.A., encourageait matériellement et moralement ses recherches, alertait les autres chefs de services téléphoniques des régiments d'infanterie du C. A.

Une première précaution était adoptée : suppression de la terre comme conducteur de retour dans nos réseaux, substitution de fils isolés (câbles légers ou mieux câbles de campagne) aux fils d'acier de nos fantassins. Et enfin, d'accord avec notre 2<sup>e</sup> Bureau, organisation, à l'aide d'interprètes sévèrement triés, d'une écoute permanente et profitable.



Le Sergent G. BILLOT à l'écoute à l'intérieur  
Du poste d'écoute de VACHERAUVILLE.

Il nous souvient d'une réunion fin janvier 1915, dans une cave de Saint-Aignan, au pied de la forêt d'Apremont, où devant le capitaine Salmon, du 8<sup>e</sup> Génie, le lieutenant Delavie nous exposa le résultat de ses premiers essais datant de quelques semaines.

Ce fut notre premier contact avec ses interprètes choisis dans toutes les armes :

Bonnot, Trépfot, Michéa, Sauvaget, Vernet, etc., dont il serait injuste de laisser tomber le nom dans l'oubli. Déjà sous l'impulsion du C. A. et de la 15<sup>e</sup> D. I. je faisais mes premiers essais en maintenant le contact avec Delavie à La Croix-Saint-Jean et aux secteurs « Tête à Vache », « Bois Jaulny » et « Bois d'Ailly ».

Mes rapports s'ajoutant à ceux du Bois Brûlé complétaient la documentation de nos services de renseignements. Les écouteurs, déjà « matériel de secteur » indépendants des régiments qui occupaient ce secteur, intriguaient officiers et soldats de toutes armes, habitants temporaires de nos tranchées, les laissant incrédules au début, méfiants ensuite, et enthousiastes enfin, lorsque quelque bombardement de crapouillots avait pu être pressenti.

A Pâques 1915, on peut dire que tout était au point. Le lieutenant Delavie était reparti avec son régiment, avant d'être rappelé plus tard à la I<sup>ère</sup> Armée pour organiser le front de celle-ci. Détaché de mon corps, je prenais en mains les postes d'écoute de Saint-Mihiel à la Woëvre.

Pendant ce temps, le maréchal des logis Morin, aidé de Wallon et Cie, installait les écoutes de la R. F. V. au nord de Saint-Mihiel, à l'est et à l'ouest de Verdun. Il organisait ensuite ce service à la II<sup>e</sup> Armée, comme sous-lieutenant.

En 1916, de la lisière ouest de l'Argonne à la Woëvre les postes d'écoute passaient en une seule main, puis au 8<sup>e</sup> Génie sous mes ordres directs et travaillaient utilement en liaison étroite avec les services intéressés de l'Armée.

Que faisaient les Allemands pendant ce temps ?...

Étonnés, intrigués de certains réflexes de leurs adversaires prévenus, ils se mettaient aussi au travail - avec une certaine « hystérésis » d'ailleurs.

Des rapports, que plus tard nous eûmes l'occasion de lire au Bois des Corbeaux, rapports provenant de l'*Arent Abteilung*, qui était notre homologue d'en face, nous constations que notre avance s'était maintenue - ou du moins que la sagesse de nos armées, provenant de la crainte d'oreilles indiscretes, « *Feind hört* », « *Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent* », empêchait nos adversaires de surprendre d'utiles renseignements pour leur état-major.

Qu'étaient donc les mystérieux phénomènes utilisés par les écouteurs - dont la « domestication », l'application rationnelle nous imposèrent une discipline téléphonique à tous les échelons, et vinrent apporter une documentation supplémentaire d'utilisation immédiate à nos 2<sup>e</sup> Bureaux ?

Nous savons qu'au début de la campagne nos lignes téléphoniques, dites « simples » se terminaient par des prises de terre aux extrémités. D'où utilisation pour nos écoutes du phénomène de conduction par le sol.

A celui-ci s'ajoutait, puis se substitua celui de l'induction, et plus exactement de l'induction mutuelle. Cette induction mystérieuse dont le nom servait aux jeunes télégraphistes débutants à expliquer aux profanes tout ce qui devait rester sans explication... ou qu'ils ne pouvaient expliquer.

Mais il est impossible de s'étendre sur ces questions techniques.

En conclusion, le lecteur peut se rendre compte par cet exposé qui ne situe pas les installations d'écoute dans leur vrai milieu :

Tranchées de toutes premières lignes, dans la terre, sous les éboulements, au milieu de bombardements intenses et tout particulièrement des engins de tranchées (Verdun, Bois d'Ailly, Argonne), quel était le travail de ceux qui étaient chargés de l'entretien de ces fils, venant aux abris des écouteurs, fils sans cesse hachés par la mitraille et dont l'état final ressemblait de fort loin aux installations théoriques des camps d'instruction.

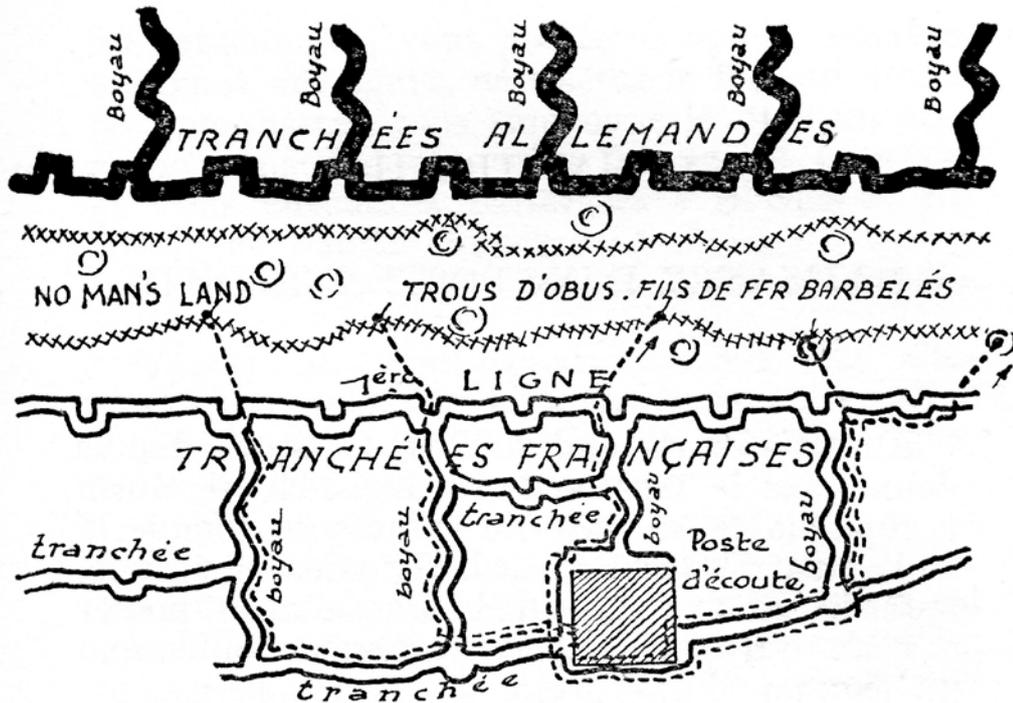
Jamais, on ne louera assez le dévouement obscur - sans gloire - de nos interprètes (ces derniers souvent contraints de réparer les lignes) et de nos télégraphistes isolés au milieu de troupes inconnues, méfiantes, car leur présence était insolite pour beaucoup et leur silence indispensable prêtait aux soupçons, allant d'eux-mêmes réparer, seul ou à deux, sous le feu de l'ennemi, au milieu de l'action d'infanterie ou d'artillerie du secteur, des lignes en morceaux, qu'ils devaient à tout prix remettre en ordre de marche, pour que nos écouteurs puissent remplir leur mission de renseignements et souvent de sécurité.

Beaucoup de ces braves y laissèrent leur vie. Que ceux qui savent ce qu'ils furent, saluent leur mémoire.

F. THOMAS,

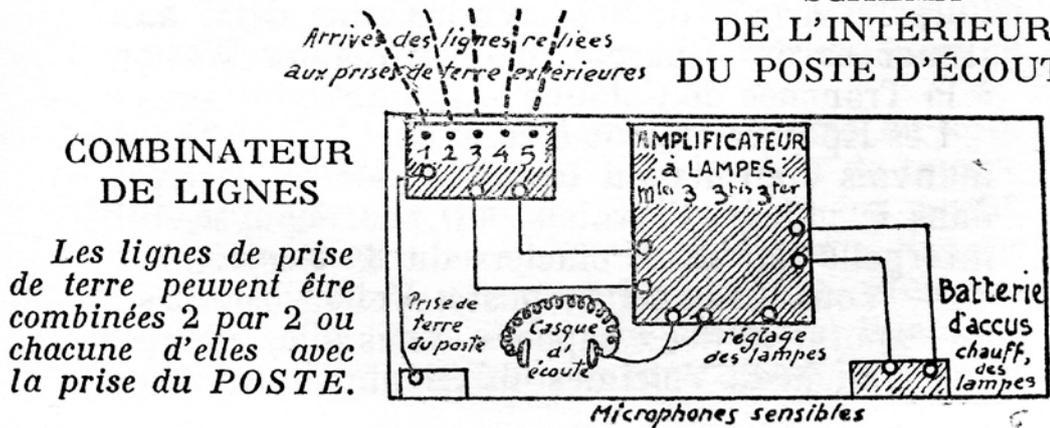
Ancien commandant de section d'écoute,  
Chef de Bataillon honoraire des Transmissions

## DISPOSITIF SCHÉMATIQUE D'UN POSTE D'ÉCOUTE EN 1916-1918



Les prises de terre (baïonnette fichée dans le trou d'obus du « NO MAN'S LAND » ou en avant du parapet des tranchées françaises, parfois même dans le parapet allemand étaient reliées par fil au POSTE D'ÉCOUTE en longeant la paroi des tranchées et boyaux. Le POSTE était en général à 30 ou 80 mètres du parapet de toute première ligne enterré dans une paroi de la tranchée. Schématiquement, il était disposé intérieurement comme indiqué ci-dessous.

### SCHÉMA DE L'INTÉRIEUR DU POSTE D'ÉCOUTE



Les lignes de prise de terre peuvent être combinées 2 par 2 ou chacune d'elles avec la prise du POSTE.

## II Naissance d'un Poste d'Ecoute

Au mois de novembre 1914, alors que depuis deux mois le maréchal des logis Henri Morin occupait avec sa batterie le Bois de Vienne la Ville, en arrière du Bois de la Gruerie, en Argonne, après le retour offensif de la Marne, on fit passer à ceux qui parlaient couramment l'allemand un examen d'interprète.

Le jeune sous-officier, ainsi que son camarade le brigadier Wallon, obtint des notes brillantes, car il avait assez longtemps séjourné en Allemagne avant la guerre et il pensait avoir trouvé « le filon ». Ne disait-on pas que les mieux notés seraient détachés comme interprètes dès que les troupes françaises franchiraient la frontière !

En avril 1915, il recevait l'ordre laconique du Corps d'Armée de « se rendre sans délai aux tranchées des Éparges, et le brigadier Wallon à la Tranchée de Calonne ».

Les Éparges étaient à ce moment un des plus mauvais endroits du front, et dès son arrivée dans le village, l'artilleur, un peu dépaysé, fut interpellé par deux officiers du 8<sup>e</sup> Génie.

- Vous êtes chef de poste. Voilà vos aides : un caporal et deux sapeurs. Vous allez monter aux tranchées. Voici des fils téléphoniques, vous les débobinez, vous planterez des baïonnettes en avant des lignes, décaperez le fil, entourerez les baïonnettes, puis ramenant le fil à un abri qu'on vous donnera, vous fixerez cet écouteur et vous entendrez parler les « Boches ». Au revoir et bonne chance.

C'était le système D dans toute son application.

Toutes les demi-heures, les batteries allemandes tiraient sur le Ravin de la Mort ; c'est dire que pour des habitués de première ligne, la nuit était assez calme.

Ayant sauté par dessus le parapet de la tranchée, rampant dans le réseau de fils de fer barbelés, s'immobilisant à plat ventre sur le sol dès qu'une fusée allemande éclairait le terrain, le maréchal des logis et ses aides posèrent leurs baïonnettes et parvinrent à installer un poste d'écoute rudimentaire.

Seulement, ils ne purent rien écouter.

Plus tard, sa ténacité devait pourtant être récompensée, car à la Tranchée de Calonne, bombardée seulement trois ou quatre fois par jour, il trouva enfin les sous-officiers D... et Wallon qui avaient réussi à installer un poste leur permettant d'entendre les conversations téléphoniques des ennemis se succéder presque sans interruption.

D'abord, leur oreille inexpérimentée ne nota que des bribes, mais au bout de peu de temps, avec l'habitude, pas un seul mot ne fut perdu.

Songe-t-on à ce qu'a été l'existence étrange de ces hommes, enfermés pendant plusieurs jours dans des abris de première ligne, se relayant pour coiffer le casque d'écoute, l'oreille toujours tendue. La main sur le bloc-notes pour transcrire les phrases les plus banales paraissant au premier abord dénuées de tout intérêt ?

Ils finirent par perdre leur personnalité de soldat français pour vivre moralement avec ceux d'en face, participant aux moindres incidents heureux ou malheureux, notant les rectifications de tir, les commandes de matériel, les noms des gradés, les ordres transmis, dénombrant les blessés, mieux au courant, certes, de tous les menus faits de la tranchée allemande que de ceux de la tranchée française.

Voici, à titre documentaire, un spécimen de notes prises par un écouteur dans son poste, en 1916, avec l'indication de l'heure de la communication, à une minute près :

Bois de Malancourt, 18 février 1916.

6 h. 35. - Qui est là ? Quoi de nouveau ?... Tout va bien.

7 h. 25. - Ligne avancée en communication avec le sergent-major... Il faudrait 67 hommes, je n'y arrive plus, hier c'était aussi comme ça... Ça serait bon que tu puisses vérifier au bivouac... Hier c'était la même chose.

7 h. 28. - Régiment ! Demandez le lieutenant Mamele...

7 h. 30 20 hommes doivent venir à 9 heures au coin des Bavarois, régulièrement nous avons eu 36 hommes. Alors à 9 heures.

8 h. - Quelqu'un est là ? Bonjour Docteur... Chacun n'est pas... je vais faire regarder de suite.

8 h. 40. - Aujourd'hui, à 14 h. 20, il y aura inspection des mitrailleuses.

9 h. - Donnez-moi la ligne, je veux parler au colonel... Oui, mon commandant.

9 h. 47. - Oui, mon capitaine... Dites que le général est au bivouac depuis 6 heures.

(La présence du général a été signalée immédiatement à l'artillerie qui a copieusement « arrosé » l'endroit déjà repéré.)

9 h. 14. - Comment se fait-il que la ligne avancée ne marche pas bien ? Je voudrais parler au scribe.

9 h. 16. - A 10 heures il y aura inspection... Le commandant veut voir les hommes sur la position même du régiment... Oui, a vos ordres.

9 h. 20. - Que le commandant Stube veuille bien passer à la position du régiment chez le lieutenant Hofer pour pouvoir appeler Dietz.

9 h. 30. - Ici 120<sup>e</sup>. Pouvez-vous me mettre en communication avec l'artillerie ? Oui... Central d'artillerie ? M. Hillenberger est-il là ? Dites-moi s'il peut l'envoyer en bas... Encore quelque chose, mon lieutenant... 3 hommes se sont fait porter malades...

9 h. 50. - Ici lieutenant Gross... Backofen ! Dites qu'on apporte avec, les perches de 1 m. 50 de long pour qu'on ne soit pas obligé de les scier tout le temps ; également qu'on renouvelle l'eau, car elle devient mauvaise.

9 h. 55. - Vous avez téléphoné que le commandant allait passer sur la position de combat du régiment... il était déjà parti, nous n'avons pas pu le rejoindre.

10 h. 35. - Dites au sergent-major que nous avons besoin de fil de fer barbelé.

10 h. 40 - La batterie tire toujours dans le boyau... (Nous signalons immédiatement le fait à notre artillerie.)

10 h. 55. - Le 120<sup>e</sup> Régiment va recevoir beaucoup de perches, il faudra les apporter au coin des Bavarois avec la voiture... Le sergent-major n'en recevra pas... Les voitures du Régiment sont au coin du champ...

11 h. 30. - La section Seiler s'en est servie... Ils vont passer par le petit pont...

13 h. 08. - Quelqu'un est là ? Voilà la communication avec le 120<sup>e</sup> ... Obrecht, avez-vous peut-être mis derrière 2... ? Avez-vous rattrapé le commandant Stuber ?

14 h. - Mittelhochstand... galerie 15... 15 coups... 5 coups... 6 carrés, 5.

14 h. 25. - Les 22 coups sont prêts, on peut en lancer quand vous voudrez... A droite 125 plus 30... Si vous pouvez... à droite 125 plus 30... Oui, prêt... 112 - 125 - 50... 130 - 60 et 35 coups 122 - 111 - 30 coups... 1000 - 600 - 2 coups... encore 2 coups seulement... Qui a ordonné ça ?... Seiler 210 - 10 la surface 100 - 20.

14 h. 50. - As-tu connaissance de l'ordre No 12 ? Non, le capitaine l'a envoyé au sergent-major par le scribe de la compagnie. Cela depuis 10 heures... Je voudrais savoir la cause, pourquoi ne l'a-t-il pas envoyé lui-même ?... Je ne sais pas.

16 h. 25. - Dis donc, nous avons des carottes avec du porc. Ça c'est chic, hein ?... Oui, mais il manque quelque chose, tu sais bien quoi ?...

16 h. 40. - Répétez donc :

9 m. direction principale 10 en moins.

22 m. 50... Feu.

2600... Coup parti... halte au feu.

18 h. 45. - Oui, bien avant... toute la section de travailleurs... oui, jusqu'à 11 heures... compris ? Le capitaine veut avoir un bon travail.

On peut facilement se rendre compte par ce seul rapport, des multiples renseignements qui arrivaient ainsi, de première main, pourrions-nous dire, au Commandement, et de tout ce que celui-ci pouvait en tirer pour prévoir les intentions de l'adversaire et tenter de désorganiser ses plans les mieux établis.

### III Pour deux lettres oubliées

Henri Morin était à peine arrivé dans la Tranchée de Calonne, que se produisit une erreur qui aurait pu avoir de graves conséquences :

Un des écouteurs, l'abbé Pezé entend :

« *Die ganze Mine um drei Uhr* ».

Ce qui signifie: « *Toute la mine à trois heures* ».

Le poste est aussitôt en émoi. Il est deux heures vingt. Dans quarante minutes la tranchée va sauter. Morin était chez le commandant de compagnie. On lui apporte le message. Il le lit, en avise le capitaine qui donne l'ordre d'évacuer la première ligne et de se replier sur la deuxième immédiatement. Morin se rend alors à son poste d'écoute, le fait évacuer aussi par ses camarades, mais au lieu de les suivre, se coiffe du casque et s'installe à la place de l'écouteur. Ils veulent rester et sauter avec leur chef si la mine saute, mais ce dernier leur ordonne de partir, et c'est en pleurant que ses subordonnés l'embrassent, car ils sont certains de ne plus le revoir vivant.

Trois heures moins cinq.

Henri Morin écoute, les traits crispés, la sueur coule sur son front. S'il doit sauter, peut-être aura-t-il le temps avant, de noter quelques phrases qui sauveront des soldats français.

Moins quatre... moins trois... moins deux...

Les lignes téléphoniques sont muettes et le silence est angoissant.

Le sacrifice servira-t-il à quelque chose ?

Trois heures !...

Un bombardement intense ébranle l'air, les éclatements se multiplient et le bruit devient infernal. La bougie est soufflée ; l'entrée du poste à moitié obstruée par les éboulis, mais pas de mine !

L'écouteur inexpérimenté n'avait pas compris que l'ordre était :

« *Die ganzen Minen um drei Uhr* ».

C'est-à-dire : « *Tous les lance-bombes à trois heures* ».

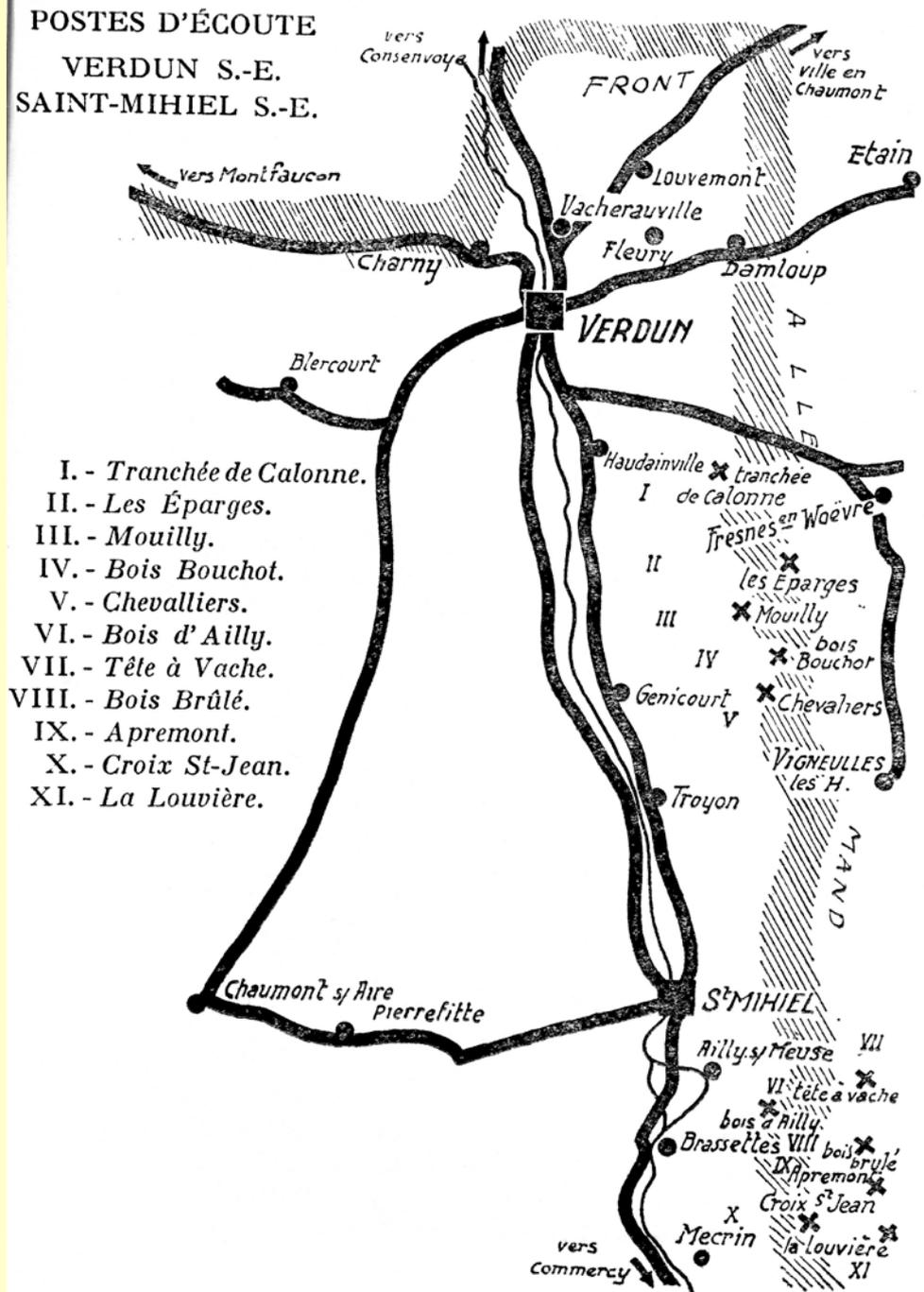
Pour deux lettres oubliées, tout le monde avait cru sentir passer le frisson de la mort.

C'était la première erreur commise par un écouteur et ce fut la seule, mais malgré tout, cette erreur, en faisant évacuer la première ligne, avait permis d'éviter de grosses pertes par suite du bombardement.

Après l'émotion compréhensible de l'éclatement d'une mine, muée en bombardement par les minenwerfer, les jours se déroulèrent plus calmes, et petit à petit, les hommes des postes d'écoute firent connaissance avec leurs vis-à-vis au point de reconnaître leur voix avant d'entendre leur nom.

Chaque gradé adverse fut identifié, catalogué, et si quelques officiers allemands ayant combattu dans les secteurs des postes d'écoute lisent aujourd'hui ce livre, ils seront sans doute étonnés de savoir que toutes leurs conversations furent notées et que l'on sut, certains jours, s'ils allaient partir en permission ou s'ils déjeuneraient avec de la choucroute ou du bœuf aux carottes.

POSTES D'ÉCOUTE  
 VERDUN S.-E.  
 SAINT-MIHIEL S.-E.



- I. - Tranchée de Calonne.
- II. - Les Éparges.
- III. - Mouilly.
- IV. - Bois Bouchot.
- V. - Chevalliers.
- VI. - Bois d'Ailly.
- VII. - Tête à Vache.
- VIII. - Bois Brûlé.
- IX. - Apremont.
- X. - Croix St-Jean.
- XI. - La Louvière.

#### IV Du bois Bouchot à Saint Mihiel

Devant les résultats obtenus, que certains chefs cependant s'obstinaient encore à ne pas reconnaître, une équipe fut envoyée à Mouilly, une autre au Bois Bouchot et une troisième au Bois des Chevaliers.

Il se produisit même que dans quelques secteurs où les écouteurs assuraient ne devoir rien se passer du côté ennemi, on put dégarnir les premières lignes au bénéfice de positions plus exposées.

A l'insu du poste du Bois Bouchot, le Commandement prescrivit une petite attaque destinée uniquement à ramener quelques prisonniers allemands. Elle réussit.

Les hommes pris furent interrogés à l'aide des rapports émanant des postes d'écoute. Certains ne voulurent rien dire, mais d'autres, habilement « cuisinés » confirmèrent sans le savoir tous les détails des rapports.

Les officiers les plus sceptiques s'inclinèrent alors devant de telles preuves, et Henri Morin reçut du Quartier Général cette lettre qui se passe de commentaires. Elle s'adressait, tant au chef qu'à son équipe composée de Wallon, Decuivre, Reinert, Jokisch, Loeser et l'abbé Pezéz.

Pour qui connaît le style habituellement employé dans l'Armée, ces lignes presque affectueuses prouvent dans quelle estime étaient tenus les hommes dont nous avons entrepris de conter l'histoire :

2e CORPS D'ARMÉE

Au Q. G., le 26 aout 1915.

Etat-major

2° BUREAU

Le Capitaine D... de l'Etat-major du C. A.

Au Chef du P. S. Morin, du Bouchot.

«Votre P. S. fonctionne actuellement très bien, et je tiens à vous en témoigner ma satisfaction. Dites au personnel de votre équipe que je suis très content de la façon dont le service est fait, et que je les remercie du dévouement dont ils font preuve.

«Envoyez-moi sous pli fermé « Personnel » la liste des militaires sous vos ordres avec l'indication des différentes récompenses et, en particulier, des citations dont ils ont été l'objet depuis le début de la guerre.

«Je compte que le dévouement dont vous venez de faire preuve dans la remise en état de votre poste ne se démentira pas et que je peux compter sur vous.

« R. D... »

Certes, on pouvait compter sur les écouteurs, qu'ils fussent ceux déjà nommés ou Cons, Durut, Simmer, Woronick, René Masson, Roels, Siebold, Netter, Lhuilier, et tant d'autres que nous aurons l'occasion de citer au cours de cet ouvrage.

Désormais, les chefs allaient attendre avec impatience les rapports des postes d'écoute et baser leur action sur les renseignements communiqués.

Tout en étant parfaitement installé dans le secteur du Bois Bouchot, et l'immobilité en temps de guerre n'étant qu'illusoire, autre note de service, barrée du mot « Secret » en majuscules rouges, qui envoyait Morin et un de ses hommes à Saint-Mihiel.

2° CORPS D'ARMÉE

Au Q. G., le 1er septembre 1915

Etat-major

2e BUREAU

NOTE DE SERVICE

No 1550

SECRET

Le Maréchal des Logis Morin, du 29e Régiment d'Artillerie, accompagné par le soldat Loeser, du 128° Régiment d'Infanterie, est chargé d'exécuter une reconnaissance spéciale dans les tranchées de la 134° Brigade.

Le Général commandant la 67° D. I. est prié de faciliter à ces deux militaires l'accomplissement de leur mission. En particulier, leur subsistance sera assurée par le Régiment dans le Secteur où ils opéreront.

Le Général commandant le 20 C. A.

P. O. P. le Chef d'Etat-major,

Le Chef du 2e Bureau,

R. D...

Destinataire :

Général Cdt la 67e D. I.

La reconnaissance spéciale consistait en l'installation d'un poste d'écoute dans la boucle que formait, sur la ligne du front, le saillant de Saint-Mihiel.

La Meuse séparait les tranchées françaises des tranchées allemandes, et c'est dans le fleuve (l'eau étant conductrice comme la terre) qu'il fallait poser les nasses en cuivre capteuses d'ondes, reliées par fil au poste souterrain.

Vers une heure du matin, Henri Morin et son aide franchirent une fois de plus le parapet avec leur matériel, et se guidant tant bien que mal à travers les réseaux de barbelés, se couchant à plat ventre dans des trous d'obus quand une fusée blafarde balançait son parachute au dessus du « no man's land », ils atteignirent la berge.

La Meuse coulait sinistre et noire, sans refléter une étoile. Edgar Poe eut peut-être écrit sur ce paysage dantesque quelques strophes émouvantes, mais si les deux hommes, seuls dans l'obscurité, étaient impressionnés par le silence que trouaient seulement quelques rares coups de feu lointains, ils avaient une mission à remplir et il ne fallait pas s'attarder à des sentiments romantiques et rêver en poète.

S'ils n'étaient pas rentrés dans nos lignes avant le lever du jour, les Allemands les apercevraient et profiteraient d'une admirable cible.

Ils placèrent donc leurs nasses dans l'eau, sans mot dire, et avec les mêmes précautions et un peu plus de hâte (on se presse toujours plus au retour qu'à l'aller, en patrouille), s'orientèrent vers la tranchée française.

Ils n'en étaient plus qu'à une courte distance quand un « Halte ! » étouffé mais impératif les fit s'immobiliser, tandis que cliquetait la culasse d'un fusil.

Morin répondit par « France » et articula clairement le mot de passe de ce jour.

- Ta gueule ! Si tu fais un pas, tu es mort ! Ce fut la réponse péremptoire qu'il obtint. La situation était à la fois inexplicable et tragique.

Dans peu de temps, l'aube se lèverait et ils risquaient d'être fusillés d'un côté comme de l'autre. Il tenta de parlementer, d'expliquer qui il était. Peine perdue. Quelques murmures lui firent comprendre qu'ils étaient visés et que toute tentative de mouvement en avant se terminerait immédiatement par une demi-douzaine de balles dans la peau.

Tout à coup, une voix venant de la tranchée appela : « Morin ! »

« C'est moi » s'empressa de répondre l'interpellé. Et aussitôt, avec Loeser qui l'accompagnait, il bondit dans notre première ligne.

Il était temps.

Un brouillard pâle commençait à étirer son écharpe au-dessus de la Meuse en contrebas.

Les deux rescapés comprirent alors ce qui s'était passé.

Pendant leur absence, la compagnie en ligne avait été relevée et le capitaine, parmi les consignes passées à son successeur, avait oublié de mentionner que deux hommes étaient en mission spéciale et devaient rejoindre la tranchée avant l'aube.

En cours de route, il s'était rendu compte de son oubli et en avait envisagé les terribles conséquences. Laisant le commandement de la compagnie à un de ses officiers, il remonta précipitamment en tranchée, arrivant heureusement à temps pour qu'une irréparable erreur ne fût pas commise.

A Saint-Mihiel, notre poste d'écoute entendit ce qui se disait dans les Centraux téléphoniques de l'arrière-français, mais ne put capter de conversations allemandes dans les premières lignes, car il était bouclé par la Meuse.

Toute rivière est conductrice d'ondes dans le sens de son courant, mais constitue un obstacle presque infranchissable à toute transmission de son d'une rive à l'autre.

Henri Morin revint ensuite au Bois Bouchot.

La composition du personnel des postes était variée ; les conditions sociales abolies permettaient les rapprochements les plus baroques, et dans les quelques hommes composant ce poste se trouvaient des catholiques dont un prêtre, un protestant, des israélites et un athée.

Tous les jours, le prêtre disait une courte messe avec des moyens de fortune que justifiait sa situation. Et comme servants, qui avait-il ?

Les israélites, les catholiques, le protestant et l'athée.

La fraternité d'armes, la communauté du danger chaque jour couru, élevaient ces hommes au-dessus des dogmes étroits et des barrières que les religions fixent à la pensée. Chacun gardait sa conviction, mais avec une telle largeur d'idée, une telle hauteur de sentiments dont il ne se rendait d'ailleurs pas compte, qu'ils se rejoignaient par delà leurs préceptes dans une même foi en Celui qui conduit le Destin.

## V

### Une faute

Le 14 décembre 1915, toute notre artillerie exécute à partir de midi un tir de concentration sur les tranchées allemandes du Bois Bouchot.

Vers 16 heures, arrêt du tir français après remise en état de nos lignes malgré le bombardement allemand. Nous enregistrons les rapports des Commandants de Compagnie ennemis à leur Chef de Bataillon :

«Tranchées bouleversées, blockhaus de mitrailleuses détruits, abris défoncés. »

Quelques tués et blessés, mais peu en vérité par rapport à cette débauche de mitraille. Comme d'habitude, ces conversations sont mentionnées dans le rapport qui est remis le soir même au Poste de Commandement du Colonel du 4<sup>e</sup> R. I. Bavarois.

Le surlendemain, étant à l'écoute, le maréchal des logis Wallon entend ce dialogue entre deux officiers allemands :

- As-tu lu le communiqué français d'hier ?

- Non. Qu'a-t-il de particulier ?

- On y parle de nous, écoute je vais te le lire...

«...au Bois Bouchot, un tir de concentration de notre artillerie a eu les résultats les plus heureux, nos observateurs spéciaux ont pu remarquer, etc... »

- Comment les Français ont-ils pu voir dans notre première ligne et donner ces précisions ? Leur position ne le leur permet guère. Et puis, qu'est-ce que ces « *observateurs spéciaux* » ?

Et les deux Allemands d'épiloyer pendant cinq minutes pour arriver à cette conclusion que c'était un « *rätsel* » (énigme).

Le poste d'écoute du Bois Bouchot recevait le lendemain, la visite du Chef du 2<sup>e</sup> Bureau du Corps d'Armée dont il dépendait (capitaine Desmazes), lequel convenait, non sans amertume, qu'en haut lieu on avait tué « la poule aux œufs d'or ».

Ce furent ses propres paroles.

Désormais, l'attention allait être éveillée par suite de l'indiscrétion involontaire du rédacteur du Communiqué quotidien au G. Q. G. français.

## VI Silhouettes

Dans le personnel téléphonique de la Division bavaroise qui occupait le secteur du Bois Bouchot, se trouvait un chanteur d'opéra. Il avait prévenu ses camarades qu'il chanterait dans la nuit du 24 au 25 décembre.

Cette nouvelle ne fut pas perdue pour nos écouteurs français ; ils passèrent une partie de la nuit de Noël à écouter cette voix magnifique... en faisant des gaufres.

Le poste du Bois Bouchot fonctionnait parfaitement, arrivant à déterminer par recoupements ou déduction tous les menus faits de la tranchée d'en face.

Chaque jour, l'écoute livrait des identifications nouvelles, des repérages de tir, des ordres de travaux, des horaires d'inspection, etc.

Henri Morin put envoyer aux États-Majors de division, de corps d'armée et d'armée, un schéma du secteur qui valait une photographie, et une notice complète donnant tous les renseignements utiles au Commandement.

Le 2<sup>e</sup> Bureau de l'Armée, ayant à sa tête le commandant Guény et le capitaine Bourgeois, grand as de ce Bureau, présenta un rapport circonstancié sur l'activité des postes d'écoute au général Herr, commandant la région fortifiée de Verdun, un des rares officiers généraux qui croyaient à l'attaque sur Verdun et que le rapport étonna par la précision des détails.

Il fit mander le maréchal des logis Morin à son poste de commandement et après l'avoir félicité, l'envoya au Bois des Caures pour prendre la direction unique des postes qui commençaient à fonctionner dans le secteur de Verdun.

Morin et ses interprètes, Giquel et l'abbé Welter, s'installèrent avec les chasseurs que commandait le colonel Driant.

Le chef des postes d'écoute était, coïncidence curieuse, petit cousin par alliance du colonel, et il s'empressa d'aller lui rendre visite dès son arrivée. Celui-ci le reçut dans son P. C., une baraque Adrian à fleur de terre, en plein Bois des Caures.

Ce héros était un homme d'action avant tout. La guerre de tranchée lui semblait insupportable et il ne pouvait voir ses chasseurs remuer la terre ; c'est dans l'attaque qu'il vivait, et la besogne de termites, immobiles pendant des mois, à laquelle les conditions de la guerre moderne astreignaient les combattants, était pour lui une souffrance morale et presque physique.

Il est mort le 22 février 1916 en dehors de la tranchée, manches relevées, une musette pleine de grenades en bandoulière.

Les Allemands le traitèrent comme un héros et l'enterrèrent avec de grands honneurs militaires.

De deux bataillons de chasseurs, il n'est redescendu du Bois des Caures que 120 hommes, soit 8 % de l'effectif.

D'après Henri Morin, les chasseurs de Driant (56<sup>e</sup> et 59<sup>e</sup> bataillons) ne furent-ils pas les premiers sauveurs de Verdun ?

## VII **La bataille de Verdun**

Maintenant, la grande vie des postes d'écoute va commencer sous sa direction et nous allons voir par des dates et des faits précis, l'importance qu'ils eurent dans la bataille de Verdun et dans la réussite de celle-ci.

Les rapports quotidiens s'allongent et leur groupement donne au Commandement français les moindres détails sur le travail des Allemands.

Tous les quinze jours, Morin fait envoyer par ses chefs de poste au commandant du 2<sup>e</sup> Bureau de Verdun, un rapport d'ensemble sur la situation et il peut tirer, au moyen de sa documentation, des déductions d'une valeur considérable.

Le rapport de quinzaine suivant ne semble-t-il pas émaner de quelqu'un qui arrive du front allemand et qui livre ses impressions ?

Et pourtant, nul n'a rien vu, à plusieurs mètres sous terre, mais les écouteurs ont capté les moindres phrases téléphonées dans le secteur ennemi, et de tout cela un tableau aussi précis, aussi fouillé, et extraordinaire, avouons-le, a pu être dressé :

### RAPPORT DE QUINZAINE

Bois de Consenvoye.

11 février 1916.

1° Identification des troupes ennemies..., etc.

Depuis le 1<sup>er</sup> février, un changement a eu lieu sur le front ennemi en face de nous. Une partie des effectifs ennemis a dû être relevée ou ramenée à l'arrière, en fait le 37<sup>e</sup> d'infanterie. Les chasseurs, quoique renforcés par des unités nouvelles, doivent être restés (je déduis ce fait de la différence de prononciation). Nous n'avons pu saisir jusqu'à présent les numéros des nouveaux régiments. Dès les 5, 6 février, il y a de nouveaux officiers (capitaine Klaube, lieutenant en 1<sup>er</sup> Heinemann, lieutenant Freitag, lieutenant Linker, sous-officier adjoint au régiment Zimmerer, sous-officiers Boos, Seiler... puis lieutenant Lorentz et lieutenant Clemenz) mais la relève du gros des troupes n'a dû avoir lieu que plus tard et se terminer le 12 courant. Relève des 1<sup>er</sup> et 12<sup>e</sup> compagnies par la 3<sup>e</sup> et une autre compagnie d'un autre régiment.

Tous les anciens observateurs d'artillerie et d'infanterie sont restés.

Les effectifs sont certainement augmentés dans une proportion sérieuse.

2° Dispositif.

L'ennemi, après avoir signalé de l'activité chez nous (grand nombre de travailleurs en 2<sup>e</sup> ligne), m'a paru adopter le dispositif suivant les postes des 1<sup>eres</sup> lignes doublés et fortement armés... 25 grenades par homme... dans les 1<sup>es</sup> lignes, un minimum d'effectifs, car les travaux y sont suspendus. En 2<sup>e</sup> ligne, augmentation notable des effectifs qui occupent les abris des réserves A. L. R. (celles-ci bien situées) et les abris non-occupés jusqu'à présent et non repérés 1, 2, 3, 4, 5. Les relèves semblent se faire en grande partie par les tranchées 24 et 26 déjà repérées et le ravin entre la côte d'Omont et le Bois de Consenvoye.

3° Organisation défensive.

La situation des ouvrages dénommés dans les rapports précédents est confirmée. Les Allemands ont fait de la molaire (sape No 4) une forteresse. Ils ont creusé de nombreux puits qui ne paraissent pas encore conduire à des fourneaux de mines, mais qui servent pour le moment à abriter une partie des nombreuses mitrailleuses, des lance-bombes et des téléphones de campagne, ainsi que différentes munitions. Les travaux de forage continuent. L'ennemi a installé dans chaque poste jusqu'à 4 téléphones et tous les abris et organisations reliés par plusieurs lignes et directement (la vérification de ces nombreuses lignes cause une certaine perturbation dans notre service). Quelques officiers ennemis communiquent par chiffres. Depuis l'arrivée des nouveaux effectifs l'ennemi a reçu un complément de vivres de réserve, des haricots, de l'eau-de-vie à plusieurs reprises et une fois des veufs.

4°

Depuis le 1<sup>er</sup> février, l'ennemi reçoit quotidiennement et en grande quantité des munitions d'artillerie et des grenades. Les munitions d'artillerie se composent moitié d'obus à balles (shrapnels) et moitié d'obus à mitraille. La crainte de tirs de représailles susceptibles d'atteindre les ravitaillements et les relèves ont fait diminuer à l'ennemi l'intensité de son tir.

Les batteries 435 et 432 sont bien les batteries désignées sous les n° 4616 et 5203.

Des pièces de 88, des canons-revolvers et des lance-bombes sont disséminés dans les 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> lignes (sape 1, ouvrage 2, fortin, tranchées 23 et 24) seules les batteries derrière Ormont, ainsi que 432 et 435, tirent. Tir 33 du ravin d'Ormont est un tir de barrage, à hauteur du poste de commandement du Bois en E. Un observatoire important a été reculé ; il y a trois observateurs par observatoire, un de jour et deux de nuit. Les officiers d'artillerie sont en permanence à leur poste. Une liaison constante existe entre le Bois de Consenvoye et le Bois des Caures.

#### 5° Patrouilles.

Les patrouilles sont fréquentes. Elles sont commandées par des sous-officiers et emportent des cartouches lumineuses.

#### Moral.

Le moral de l'ennemi n'a pas changé. Il y a eu un cas d'aliénation mentale et quelques cas d'ivresse. Les permissions paraissent continuer, mais en petit nombre.

#### Conclusions.

L'ennemi est prêt à une défensive organisée jusque dans les moindres détails. Il peut exécuter un bombardement de longue durée, et en supporter un en raison de ses puits et de ses très nombreux abris, tout en conservant à proximité des 1<sup>ères</sup> lignes des effectifs assez

Nombreux et nouveaux lui permettant une offensive dont il n'a pas été parlé jusqu'à présent, mais dont la préparation ne fait aucun doute pour nous ; ils attaqueront demain

Peut-être (c'est-à-dire le 12 février 1916).

Les résultats furent inespérés. Toute l'attaque allemande a été prévue du Bois des Caures et les interrogatoires des prisonniers adroitement menés par le capitaine Bourgeois et l'interprète Schaeffer de la R.F.V. (Région Fortifiée de Verdun), confirmèrent point par point ce que divulguaient les rapports.

Les postes d'écoute annoncèrent l'arrivée des Vile C. R., Ille C. A., XIV<sup>e</sup> C. A., 1<sup>e</sup> C. A. B., corps d'élite allemands venant renforcer les uns après les autres le front de Verdun pour livrer la grande attaque.

Celui qui permit aux postes d'écoute de donner leur maximum de rendement et qui, avec une intelligence lucide et une immédiate compréhension des réalités, les organisa d'une manière autonome, fut le commandant (aujourd'hui général) de Cointet, chef du 2<sup>e</sup> Bureau

À l'Etat-major de la 1<sup>e</sup> Armée.

Dès le début, cet officier manifesta un grand intérêt pour les postes d'écoute et apprécia le dévouement avec lequel les soldats et gradés détachés accomplissaient leur devoir. Il comprit leurs difficultés et résolut de les réorganiser en service indépendant.

En effet, plus de 40 régiments différents avaient fourni des interprètes, et ceux-ci portaient les écussons de leur corps d'origine. Ce mélange pouvait provoquer de graves erreurs.

Un jour, entre autres, un écouteur nommé Levet fut arrêté en première ligne parce qu'il portait des écussons d'un régiment inconnu dans le secteur. Pris pour un espion, il fut amené entre deux gendarmes jusqu'à Souilly où on le présenta à Morin, qui n'eut pas de peine à reconnaître son subordonné.

Grâce au commandant de Cointet, surnommé « Le Père des Postes d'écoute ». Tous les interprètes et téléphonistes formèrent une section spéciale.

Les interprètes restaient sous les ordres du sous-lieutenant Morin, tandis que les téléphonistes (non linguistes) passaient plus tard sous la direction du lieutenant du Génie Fernand Thomas. Cette section spéciale fut rattachée au 8<sup>e</sup> Génie et chaque homme était en subsistance à la formation qui tenait la tranchée.

Nous avons dit que le personnel était assez hétéroclite : prêtres, professeurs de droit, frères de la Doctrine chrétienne, industriels, commerçants, représentants, se coudoyaient dans le service quotidien, poursuivant tous le même but, d'une discrétion qui confinait au mystère, car toute divulgation d'une phrase entendue les aurait menés au conseil de guerre sous l'accusation d'espionnage.

Pour les hommes de troupe, ils étaient des téléphonistes comme les autres, mais ils en vivaient séparés, au repos comme en tranchée, et le commandement leur évitait le plus possible les relations et les rencontres.

Quelques-uns, parmi eux, possédaient même un passé inconnu, que démontre l'anecdote suivante :

Un jour, le commandant de Cointet convoque Henri Morin à son bureau et lui demande ce qu'il pense du maréchal des logis X..., engagé volontaire, ayant gagné au front la croix de guerre et la médaille militaire ?

- Oh s'écrie Morin, il est à citer en exemple. Courageux, bon camarade, sérieux...

- Oui, coupa de Cointet, je sais. Mais il y a quelque chose, et c'est pour cela que je vous ai fait venir.

A ce moment, on frappe et le maréchal des logis entre, fort à l'aise, grand, déjà d'un certain âge, mais beau garçon, avantageux, type du Don Juan d'avant-guerre. Il salue correctement.

- Vous m'avez fait demander, mon commandant ?

- Oui, et comme Morin est votre meilleur camarade, je l'ai convoqué aussi. Il peut entendre ce que j'ai à vous dire.

« Je suis très content de vous au point de vue du service et vous avez fait preuve de grandes qualités.

- N'est-ce pas, mon commandant. Je suis heureux de vous l'entendre dire.

- Je vous en félicite. Malheureusement, il y a autre chose, et vous savez ce que je veux dire.

Le sous-officier pâlit et perd son assurance. Le commandant poursuit :

-- Vous êtes signalé par la police comme maître-chanteur, car vous faisiez volontiers le « coup du garde champêtre », dont les victimes étaient des femmes mariées.

- Cela, c'est le passé. J'ai eu des torts, mais je croyais que mon engagement pour la guerre et la conduite que j'ai eue, sanctionnée par une médaille militaire, m'avaient réhabilité.

- Pour moi, vous l'êtes et je veux ignorer le passé pour ne me souvenir que du soldat, seulement je ne puis vous garder comme écoutier, il vous faut retourner dans un corps de troupe ordinaire. Nous sommes ici 2e Bureau, Service Secret, et tous nos hommes doivent être inattaquables. Je le regrette, car je vous estime pour votre belle conduite militaire.

- Puisque c'est ainsi, mon commandant, répondit le maréchal des logis, les larmes aux yeux, je vous demande la faveur d'aller dans l'aviation. Je saurai m'y faire tuer... et oublier.

- Ce sera difficile, mais je ferai mon possible.

Quelque temps après, le commandant de Cointet parvenait à faire entrer son subordonné comme élève-pilote.

Cinq mois ne s'étaient pas écoulés que le maréchal des logis X... était frappé à mort par un adversaire, en plein vol, dans le ciel de Verdun.

Au début de la bataille de Verdun, qui peut se décomposer en défensive du 21 février jusqu'en juillet, et en offensive du juillet à décembre 1916, les postes d'écoute sur ce front sont au nombre de huit : Bois de Malancourt, Forges, Consenvoye, Bois des Caures, Tranchée de Calonne, Mouilly, Bois Bouchet et Bois des Chevaliers.

L'attaque allemande qui eut lieu le 21 février devait s'effectuer le 12, et c'est grâce aux postes d'écoute du Bois des Caures et aux renseignements des prisonniers que nous pûmes bombarder les lignes ennemies avant que les premières compagnies sortissent des tranchées. Dans le rapport du chef de poste du Bois des Caures, nous lisons les lignes suivantes qui expliquent avec détails tous les préparatifs adverses.

« Renseignements sur les journées du 11 au 12.

« Le 11, à 17 heures, j'ai été surpris, étant moi-même à l'appareil, d'entendre une conversation importante entre deux interlocuteurs dont les voix m'étaient inconnues et qui se concertaient sur une action non encore déterminée à ce moment-là qui devait commencer à 3 heures. Aucun indice permettant de savoir s'il s'agissait de 3 heures du matin, le 12 ou de 3 heures après-midi. Il s'est confirmé par la suite qu'il s'agissait de 3 heures après-midi.

« Dès le 11 au soir, des ordres ont été donnés pour distribuer aux hommes 100 cartouches plus les cartouches de réserve, 30 grenades à main, des outils, des fusées à main pour les patrouilles, des cisailles à fil de fer (10 par compagnie).

« D'après les ordres donnés, je me suis rendu compte qu'il s'agissait de renseignements importants et j'ai prévenu le commandant des avant-postes au fur et à mesure des conversations surprises. On a parlé ce soir-là de plusieurs bataillons devant venir par voie ferrée dont le colonel et commandants devaient rester à Flabas. L'attaque devait avoir lieu sur une position seulement : la 10e. J'ai été amené à préciser l'emplacement de cette 10e position d'après la carte comme étant à l'Ouest de la route de Flabas, c'est-à-dire G.G.4. (Voir carte.)

« Différents renforts ont été amenés par tracteurs.

« Les troupes d'attaque étaient composées de.

« 10 Une compagnie du 155e qui devait sortir la première avec la patrouille du sous-officier Nordheim pour lui permettre d'établir de suite une ligne de batterie de 150 mètres de longueur, reliant ainsi l'artillerie à un observatoire déterminé à l'avance et permettant à cette artillerie la rectification éventuelle de son tir.

« 20 La 6e compagnie du 80e (2e bataillon) qui était à ce moment de garde aux tranchées.

« 30 La 2e compagnie commandée par le lieutenant Bocker.

« 40 La 3e compagnie commandée par le lieutenant Sievert.

« 50 La 4e compagnie qui devait sortir de Waldheim.

« 60 La 11e compagnie, compagnie de soutien qui devait monter à 4 heures.

« 70 La 5e compagnie amenée par tracteurs. « 80 1/2 compagnie du 81e.

« 90 1/2 compagnie du 3e bataillon (envoyée par la brigade).

« Au total environ 1.200 hommes, chiffre indiqué par les Allemands eux-mêmes, sans le 4e bataillon, commandant Hartmann, qui était en réserve, et la 9e compagnie qui devait monter à 6 heures. La 1e compagnie a travaillé jusqu'à 3 heures et est montée ensuite. En plus, il y avait 60 hommes du Génie munis d'outils et de pétards qui devaient être répartis dans les différentes compagnies d'attaque. Le tir de préparation était commandé pour 5 heures au lieutenant Strowo pour ses lance-bombes. Les appareils téléphoniques de campagne étaient prêts avec leurs accessoires.

« Les malades avaient été évacués à Flabas pour 4 heures.

« Les ordres étaient donnés de sortir des tranchées d'abord isolément, puis de se rassembler et de surprendre nos premières lignes. L'attaque devait avoir lieu à 6 h. 30, à l'aube.

« Les ambulances devaient rester à Flabas.

« 5 estafettes commandées pour le colonel.

« Le tir de l'artillerie française a désorganisé et surpris, suivant le terme employé par l'ennemi lui-même. Les Allemands sont étonnés que l'artillerie française ait été aussi rapidement prête. Leurs pertes ont été sensibles, ce qui prouve leur formation serrée dans leurs tranchées. Ils devaient attaquer sans aucun doute.

« A partir de 6 h. 30, ils renvoient un bataillon qui partira le soir pour Flabas par tracteurs à 11 heures. J'ai prévenu dès ce moment le commandant des avant-postes. Je me suis alors rendu compte au cours de leur conversation téléphonique d'un grand état de surexcitation et d'énervement. Chacun demandait ce qu'il devait faire et se plaignait du manque de direction. L'artillerie accusait l'infanterie et réciproquement. On disait même que ce n'était pas un temps d'attaque et que les hommes n'auraient même pas pu sortir de leurs tranchées. Le lendemain 13, on reverse le matériel non employé. Ce jour-là, après le tir de notre artillerie, les Allemands redoutent une attaque de notre part, qui contrecarrerait la leur. Depuis ce moment, ils sont très actifs et très attentifs.

C'est donc clair, nous avons riposté victorieusement avant qu'ils aient eu le temps de commencer leur manœuvre.

Leur attaque fut remise à quelques jours à cause du mauvais temps, car la neige était tombée en abondance. Ce n'est que le 21 que les troupes d'assaut allemandes purent sortir de leurs tranchées.

Le général Chrétien, commandant le 30e Corps qui avait foi dans les écouteurs, parce qu'il les avait connus à la tranchée de Calonne, comme général de division, avait compris que la grande attaque était vraiment proche. Il mit à profit cette semaine de répit pour préparer la défensive et permettre aux 1<sup>er</sup> et 7e Corps d'Armée français d'arriver sur les lieux.

Hélas, les forts de Douaumont et de Vaux devaient quand même tomber aux mains de l'ennemi et les postes d'écoute de Consenvoye et du Bois des Caures, sur la rive droite de la Meuse, durent se replier 1

Pendant les quelques jours où la bataille fit rage, les postes ne purent être réinstallés.

Le 25 février, la 2e Armée se fixe à Souilly et reprend le secteur de la Région Fortifiée de Verdun, sous le commandement du général Pétain.

A ce moment, comme on cherchait un responsable du recul de nos troupes devant la ruée germanique, le général Herr fut pris comme bouc émissaire et les critiques ne lui furent pas ménagées. Il courut même sur son compte de fâcheuses légendes qui auraient pu le mener à un limogeage sévère.

Pour se défendre de ces attaques, il suffit au général Herr de présenter le recueil de rapports établis par le commandant de Cointet, contenant tous les renseignements obtenus par son 2e Bureau avant le 21 février, et qui avaient été régulièrement communiqués au G. Q. G. Nombre de documents émanant des postes d'écoute y figuraient, corroborés par des témoignages de déserteurs ou de prisonniers.

Sans doute, le Commandement, encore trop peu confiant dans ces sortes d'informations ou préoccupé par des indices d'attaque, à la vérité moins précis, sur d'autres points du front, ne leur avait-il pas accordé assez tôt l'importance qu'ils méritaient. Quoi qu'il en soit, il dut se rendre à l'évidence et réhabiliter le général Herr en le nommant commandant de l'Artillerie de la IIe Armée.

Ainsi, les rapports des postes d'écoute servirent aussi à sauver l'honneur d'un officier général qui, sans eux, eût eu beaucoup de mal à se disculper.

Si la première attaque allemande avait eu lieu sur la rive droite de la Meuse, la seconde, au début de mars, devait se produire sur les deux rives à la fois. (6 mars 1916.)

En plus du terrain conquis, les Allemands nous faisaient prisonniers 328 officiers et 13.575 hommes et nous prenaient 78 canons, 86 mitrailleuses, 100 pièces de gros matériel ; mais, note le poste de Forges : « Tout ceci a été dicté lentement et sans grand enthousiasme. » (29 février 1916.)

Quand on connaît avec quel acharnement héroïque les Français défendirent pied à pied, sous un bombardement inimaginable, le terrain bouleversé, on comprend que le but atteint, en l'occurrence la prise du fort de Douaumont, n'ait pas procuré aux soldats allemands « un grand enthousiasme ».

Le 1er mars, à 11 h. 15, René Masson, chef du Poste de la Cote 285 à l'Est du Four de Paris saisissait la réflexion suivante, qui en disait long sur l'état d'esprit des vainqueurs du jour !

- Sais-tu quelque chose de neuf sur Verdun ?

- Rien de bon... ah !... ah... oh... Chez nous, il finira par ne plus nous rester un homme après la guerre, si ça continue comme ça.

État d'esprit significatif qui montre bien qu'une victoire territoriale ne peut faire oublier le prix qu'elle a coûté.

## VIII Postes et Ecouteurs tels qu'ils furent

Dans tous les comptes rendus des postes d'écoute du front de Verdun, on constate que les Allemands sont continuellement gênés par les tirs de notre artillerie, dont l'efficacité leur cause des pertes d'hommes, détruit leurs abris et ralentit leurs travaux.

Voici un de ces aveux :

« Poste de Mouilly. 4 mars.

« 8 h. 35. Travailler... Le régiment en donne facilement l'ordre... on travaille continuellement... abris... on ne tient jamais compte qu'actuellement la compagnie a la tranchée et le boyau complètement bouleversés. Nous avons après cela plusieurs jours de travail... Pertes : Cette nuit, j'ai eu à nouveau 3 blessés...

.....  
Le 5 mars, à 20 h. 30, le poste de Forges entendait un ordre de distribution, pour une compagnie, de 300 cartouches, 30 cisailles, 100 fusées éclairantes blanches et 50 rouges. C'était l'annonce de l'attaque du lendemain, au cours de laquelle le poste fut pris et ses Écouteurs faits prisonniers. Heureusement, ils avaient eu le temps de détruire leur matériel et le firent savoir à Henri Morin par un moyen ingénieux.

Ils lui envoyèrent, par la Suisse, une carte postale ainsi libellée :

« Mon cher ami,

« La montre que tu m'avais confiée a été détruite dans le bombardement intense qui a précédé notre capture. Je pense que tu ne m'en voudras pas et je t'envoie ainsi que les camarades notre meilleur souvenir. »

La censure allemande ne vit là rien d'anormal et laissa passer le renseignement.

Cependant, ils n'avaient pu supprimer quelques documents que l'ennemi s'empressa de prendre et de traduire. Parmi ceux-ci figuraient un certain nombre de notes de service signées du maréchal des logis Morin.

Sans déceler exactement la technique et l'importance de nos postes d'écoute, les Allemands comprirent qu'il y avait un secret à percer et la personnalité du sous-officier les intéressa particulièrement.

Et ainsi, se succèdent quotidiennement les comptes rendus notant avec l'exactitude d'une scrupuleuse répétition, la joie, l'angoisse, l'inquiétude ou la fièvre de ces ennemis qu'on ne peut voir, mais qu'on entend si souvent, qu'inconsciemment, pendant les longues heures de veille, l'imagination travaille et donne à chacun une physionomie particulière.

Le lieutenant Emmerich, du 4e Bavaois, est mince, blond, et porte sans doute monocle avec un air arrogant...

Le capitaine Schade à la voix bourrue, doit être un buveur de bière, courtaud, aux joues rouges, sanglé dans une tunique trop étroite...

Le commandant commande d'une voix sèche. Hobereau dont la maladie d'estomac jaunit le teint et rend le caractère acariâtre.

Le feldwebel (sergent) Krummer parle avec l'accent des campagnes wurtembergeoises. Ce doit être un brave garçon ennuyé quand il faut punir un homme, bon vivant aimant à trousser les « gretchen » joufflues derrière les meules, et buvant de temps en temps un peu plus que de raison...

Tous les personnages se meuvent, vivent, et dès qu'une voix troue le silence de la zone de mort, une silhouette surgit, créée par l'écouteur, en son esprit simpliste, qui ne conçoit l'équilibre que par la forme complétant le son.

Un lieutenant faussement spirituel annonce que deux obus sont tombés sur une corvée, en face le Bois Bouchot, en indiquant que « deux cartes postales viennent d'arriver sur nos travailleurs ».

Beaucoup de commandes de matériel que nous enregistrons avec méthode, ainsi que les relèves, les noms des officiers, numéros de compagnies, de batteries et de régiments, si bien que dans certains secteurs, nous connaissons tous les chefs, les corps auxquels ils appartiennent, le nombre de leurs bombes, de leurs cartouches, de leurs mitrailleuses, de leurs outils, et nous notons à l'aide de maints rapprochements et recoupements, les renforcements ou diminutions d'effectifs en artillerie et infanterie, signes certains d'attaque prochaine ou de période de calme. Les plans qui s'échafaudent, de même que les espoirs ou les découragements des combattants qui nous sont opposés.

La minutie était telle dans l'écoute, que les bruits même étaient consignés.

Ainsi, le 9 mars, à 10 h. 15, l'écouteur du Bois Bouchot relate :

« Bruit d'un instrument semblant animé d'un mouvement rotatif et grattant la pierre. Différent de celui entendu précédemment et qu'ils employaient pour leurs stollen (abris). »

De la blague aussi, tel ce téléphoniste qui dit, à peu près au même endroit, quelques heures plus tard :

« Je ne puis rester ici plus longtemps. Le frère m'envoie des cartes qui ne sont pas des déclarations d'amour. »

Et cet autre, désignant les obus par « des confitures pour les gens qui travaillent ».

Souvent des conversations françaises vinrent se mélanger aux allemandes et provoquèrent des bruits intraduisibles. C'étaient les observateurs d'artillerie de chez nous qui donnaient les distances de leurs postes d'observatoires de première ligne. Imprudence qui pouvait nous coûter cher si des écouteurs ennemis les avaient entendus.

Des ordres sévères furent passés sur l'insistance d'Henri Morin et le trouble disparaissait pour quelque temps, pour reprendre après de plus belle.

S'il était encore nécessaire de donner une preuve indéniable de l'œuvre accomplie par les postes d'écoute, nous pourrions citer dans le rapport du poste de Mouilly, à la date du 14 mars :

« 9 h. 30. Mon capitaine, il faut bombarder le point 207 A. »

Le chef du secteur français correspondant au point 207 A fut aussitôt prévenu.

Puis, à 10 h. 10 :

« Signalez qu'à la sortie du sud-est de Mouilly il y a un grand trafic. Mais transmettez donc, c'est urgent. »

Le colonel commandant le secteur français ayant été prévenu, le passage indiqué fut évité.

Les moindres choses avaient leur importance et le menu des troupes, s'il était réduit, pouvait avoir pour cause une défectuosité de transport, mais aussi un souci, utile à connaître pour nous, de restreindre la consommation de certaines denrées.

A la Tranchée de Calonne, cette réflexion en dit long :

« Aujourd'hui il n'y a pas de viande encore. - Oui, cette histoire devient un peu aigre. »

Et trois heures plus tard :

« Quoi de nouveau pour la soupe ce soir ? Oui, comme d'habitude, nous n'avons eu que du café ce matin. Peut-être aurons-nous quelque chose ce soir ?... »

La bataille continue, terrible, sur tout le front de Verdun. La Côte de l'Oie, le Mort Homme sont pris malgré la vaillance de nos troupes et leur esprit de sacrifice qu'on n'honorera jamais assez.

Les officiers allemands se communiquent les résultats, citent les lieux occupés par leurs soldats, le nombre de prisonniers et de canons, d'avions descendus par leur artillerie, mais tout cela avec un calme grave, sans joie bruyante, sans enthousiasme, et il faut le constater, sans commentaires désobligeants pour nos troupes.

Que l'on ne croie pas que les écouteurs ne risquent pas grand-chose dans leurs abris, et qu'il leur fallait simplement posséder une connaissance approfondie de la langue allemande et un esprit toujours en éveil pour percevoir le moindre bruit.

Il leur fallait aussi de l'audace tranquille et raisonnée pour réparer, souvent sous les bombardements les plus meurtriers, leurs lignes d'écoute hachées par les obus, en avant des premières lignes.

Ils firent tous leur devoir, travaillant obscurément, mais avec la conscience de servir utilement, et un sentiment très haut placé de leurs responsabilités. Les nombreux morts et blessés parmi les écouteurs en sont une preuve éclatante.

En mars 1916, les Allemands, se doutant que nous surprénions certaines de leurs conversations téléphoniques, firent vainement leur possible pour nous empêcher de les capter et pour installer eux-mêmes des postes d'écoute.

En juillet, ils en posséderont qui nous gêneront parfois, mais ils resteront toujours plus rudimentaires que les nôtres. Nous fûmes incontestablement les précurseurs ; il est juste que nous revendiquions la priorité de nos découvertes.

De temps en temps, nous notons les termes d'un vocabulaire pittoresque, argot du front ou peut-être dessein de dérouter ceux qui entendent.

Un officier d'artillerie parle à un certain moment de faire distribuer aux pièces des boîtes de conserves, des bougies et des boîtes d'allumettes, en fixant le nombre de chacune.

Le chef du poste d'écoute remarque qu'il y a tout lieu de croire que ces vocables s'adaptent à des obus de calibres différents.

Les termes conventionnels abondent parfois, mais ils sont généralement compris par les interprètes.

Le 28 mars entrainait en action le poste de la Côte du Poivre, puisque Consenvoye et le Bois des Caures avaient dû se replier à la fin du mois de février. Cette partie du front avait donc ainsi son écoute, flanquée à gauche, sur l'autre rive de la Meuse, du poste de Malencourt, et au sud-est de ceux de la Tranchée de Calonne, Mouilly, Bois Bouchot et Bois des Chevaliers.

Jusqu'à présent, les postes avaient fonctionné en écoute directe, mais avec celui de la Côte du Poivre commence l'emploi des amplificateurs de son qui vont rendre de grands services en augmentant le rayon d'audition et en améliorant la netteté des communications. (Amplification 100 fois.)

Parfois, celles-ci nous apportaient le signalement d'un déserteur allemand. Nous pouvions donc connaître son identité avant même qu'il soit arrêté dans nos lignes, lorsqu'il venait chez nous.

Le- 3 avril, ces communications incomplètes, hachées, transmises par le poste de Mouilly, ne dépeignent-elles pas l'affolement des hommes sous le bombardement, comme nous-mêmes l'avons connu maintes fois ?

« 9 heures. - Lieutenant Kempf, nous sommes excessivement bombardés dans les secteurs C. et D.

« 9 h. 16. - M. Kempf ! Continuez à tirer car ce ne peut pas aller ainsi. Les Français tirent comme des fous.

« 9 h. 25. - Mon lieutenant 1 Il y a au moins 5 ou 6 batteries françaises qui tirent sur la position avancée. Est-ce que l'on ne pourrait pas tirer un peu plus, au moins une batterie ?

« 9 h. 40. - Une rafale plus importante ne peut-elle pas être tirée ?... De grâce ! Car nous allons devenir fous... ça recommence toujours.

« 10 h. 40. - Ici, César... blessé à la tête... blessé à la tête, au bras. Degler blessé légèrement aux deux jambes. »

.....

« 14 heures. - César ! La première ligne et les boyaux sont bouleversés, de grands dégâts, des abris sont... Pendant la matinée, le travail a été très dérangé par l'artillerie française dont le tir dura plusieurs heures. 2 tués et 3 blessés dont 1 grièvement. »

.....

N'est-ce pas là tout un drame en raccourci, et ceux qui ont mené la dure vie des tranchées évoqueront en lisant ces lignes l'angoisse jumelle de ceux d'en face se terrant, souvent inutilement, cibles pour projectiles aveugles, pourchassés par la mort jusqu'au fond de leurs abris.

Tout a été dit sur ces bombardements d'une intensité telle que la terre bouleversée, engraisée de sang et de mitraille, semblait ne plus jamais devoir engendrer la vie. Et pourtant, les fleurs ont fleuri sur les tombes et les alouettes sont venues chanter à l'aurore au-dessus des cratères creusés par les obus.

Le laboureur insouciant qui chante en songeant à la moisson lourde, heurte encore du soc de sa charrue les restes anonymes d'un combattant enseveli, et quand nous croyons que le passé est mort en nous, un nom, une date, suffisent à nous faire pâlir devant l'évocation de la tuerie sauvage où l'homme n'était plus qu'un loup pour l'homme, asservissant la science à sa folie de destruction.

Le 4 avril, le poste de la Côte du Poivre enregistre :

« 14 h. 25. - Demandez si Vaux est repris. - Oui, il est repris. »

Toute une page d'Histoire dans une réponse de quatre mots.

.....

Nos avions gênèrent souvent les travailleurs dans les tranchées adverses et des ordres sévères furent donnés pour augmenter le plus possible l'invisibilité.

Le même poste captait le lendemain, à 10 h. 15, le message suivant :

« Se préserver des attaques nocturnes des aviateurs ennemis, les lumières devront être masquées dans les tranchées, les abris et les galeries. Tout ce qui peut attirer l'attention devra être évité. »

Et quelques heures plus tard, cette réflexion dépourvue d'aménité :

«...Au diable ! Le lieutenant doit attendre les ordres. C'est une véritable cochonnerie de nous tirer sur la tête. »

## IX

### **Inquiétude allemande**

Le réseau de nos postes d'écoute intriguait les Allemands qui pressentaient que nous étions la plupart du temps prévenus de leurs tirs et de leurs manœuvres. Aussi dépouillèrent-ils avec le plus grand soin les documents qui tombaient entre leurs mains lors de leur avance et interrogèrent-ils les prisonniers français qui ne purent guère leur dire rien d'intéressant.

Formant un faisceau des renseignements épars et en tirant des déductions, le Grand Quartier Général Allemand fit passer cette circulaire secrète aux commandants des compagnies en ligne.

Parmi quelques vérités, on peut relever de nombreuses inexactitudes : mais ce document prouve quel prix le Haut Commandement adverse attachait à la connaissance de l'organisation de notre service d'écoute.

#### TRADUCTION D'UN DOCUMENT ALLEMAND

#### CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE CAMPAGNE

Secret

G. Q. G., le 16 avril 1916.

#### SERVICE DE L'ÉCOUTE DE L'ENNEMI

« D'après des ordres français tombés entre nos mains devant Verdun, le service d'écoute de l'ennemi est organisé ainsi qu'il suit :

Le service d'écoute désigné par S. E. (initiales de Service Extérieur), la station par poste extérieur. Les hommes employés à ce service constituent une formation téléphonique autonome, commandée par un officier (lieutenant) qui peut avoir sous ses ordres plusieurs stations.

« Le personnel se compose d'agents de construction et d'exploitation (6 par station). Ils font le service par 2, l'un comme écouteur, l'autre comme traducteur. Le service dure 12 heures, puis 24 heures de repos. Le cantonnement de repos est à plusieurs kilomètres en arrière du front et est sévèrement séparé du cantonnement des autres hommes. Les repas sont préparés par un homme de la territoriale tout à fait sûr.

Les soldats d'exploitation sont choisis avec le plus grand soin ; il faut qu'ils sachent parfaitement l'allemand et qu'ils soient très habiles dans le maniement des appareils. On les prévient que toute infraction à la discrétion sera poursuivie comme espionnage devant le Conseil de Guerre. Ils doivent, vis-à-vis des autres soldats, se donner comme des téléphonistes ordinaires.

On attache une importance extrême à ce que les Allemands ne sachent rien de l'activité des appareils écouteurs. Aucun des ordres concernant ce service ne doit se trouver dans les stations, ni sur les hommes eux-mêmes. Tous les résultats de l'écoute, mis par écrits, sont emportés au cantonnement par les hommes relevés. Mais si l'on craint simplement une attaque, la station est repliée le plus rapidement possible. On les exerce à cela. Les hommes sont munis d'un permis de circuler qui leur permet de quitter la première ligne.

A l'écoute, ils s'occupent avec grand soin de déterminer la distance des pièces et des Minenwerfer, d'abord en comptant le temps qui s'écoule entre le commandement de feu et l'arrivée du projectile et en écoutant les indications de la hausse donnée. C'est ainsi que le 11 novembre 1915, ils ont entendu les indications de hausse et les corrections de pointage d'un tir de Minenwerfer.

A la station se trouve constamment un officier spécial de renseignements d'artillerie ou

Un sous-officier. Il y a une liaison téléphonique avec l'observateur le plus rapproché et une autre avec un officier d'infanterie, chargé de recevoir les renseignements les plus urgents.

Dans les comptes rendus téléphoniques du Poste extérieur on emploie pour la transmission des heures et des messages importants des mots conventionnels : les chiffres sont transmis d'après un système déterminé avec changement de clef. Les renseignements de moindre importance ne sont transmis que par écrit, une fois l'opérateur arrivé à son emplacement de repos.

« En dehors des personnes qui ont des relations de service avec le S. E., celui-ci est entouré d'un secret absolu vis-à-vis des troupes. Il est vrai cependant qu'on défend à la troupe de mettre `à la terre à moins d'un kilomètre en ligne droite, en arrière de la première ligne, une ligne téléphonique, et on exige qu'elle veille, dans cette zone, à ce qu'il existe une isolation absolue ; qu'à partir de la brigade incluse, il n'y ait pas dans la direction de l'avant des conversations pouvant présenter de l'intérêt pour l'ennemi, ou qu'elles soient déguisées par des mots conventionnels, et que, de plus, on ne crie pas dans les appareils.

« Ces ordres sont uniquement donnés afin d'éviter que l'ennemi, soit par une déviation, soit par l'induction, puisse surprendre des conversations. Les stations d'écoute sont données comme de véritables postes de contrôle vis-à-vis de leurs propres troupes pour surveiller l'exécution de ces prescriptions.

« Dans la réalité, les stations d'écoute doivent reproduire sans aucune exception toutes les conversations en français qu'elles entendent.

« Il y a souvent des rappels à l'ordre parce que la troupe n'applique pas les ordres de sécurité ci-dessus.

«P. O. Signé : TRAPPEN. »

## X Visite du général Mangin

Le 2 avril 1916 étaient arrivés le III<sup>e</sup> Corps et la Division Mangin.

Le général Pétain lance son fameux ordre : « Tenir à tout prix en prenant une attitude agressive... »

Les hommes sont épuisés mais le moral est bon. L'heure de l'attaque est parfois attendue comme une délivrance du bombardement par milliers d'obus de gros calibre qui ne laisse pas intact un pouce de terrain et affole les cerveaux les mieux équilibrés.

Louis Gillet a raconté en termes sobres et avec émotion, dans La Bataille de Verdun, le premier contact du général avec le secteur qu'il va avoir à défendre :

« La scène est dramatique. Le général Mangin, commandant la 5<sup>e</sup> Division qui relève le 70<sup>e</sup>, arrive le 2 avril après-midi pour prendre son commandement à la tourelle de Souville. Au même moment alerte : l'ennemi est signalé au Ravin du Bazil. Dans une heure, le voilà au fort.

« Mangin n'a qu'un régiment, le 74<sup>e</sup>, le régiment de Neuville-Saint-Vaast. Mais Mangin, c'est vingt ans de brousse, c'est l'Afrique, le Soudan, le Maroc ; c'est l'homme de Marrakech et celui de la Marne, l'homme du coup d'Escardes Courgivaux, qui rouvrit les portes de Montmirail ; c'est vingt ans de guerre - la guerre faite homme.

« Il se tourne vers son colonel : « Mon ami, ne faites ni une ni deux. Empoignez-moi le Boche à la figure, et allez-y à la grenade ! »

« Le soir, les Allemands sont refoulés jusqu'au bois. »

.....  
Un homme de cette trempe, un officier supérieur d'une telle qualité ne pouvait négliger les précieux renseignements fournis par les postes d'écoute, et il les examina avec soin.

Cependant, ces précisions affirmées, ces déductions justifiées par les faits l'étonnèrent et il résolut de faire venir Henri Morin à son Quartier Général de Regret.

Là, il lui avoua croire et ne pas croire à la fois. Certes, les coïncidences étaient frappantes, mais il ne pouvait songer que l'on entendit aussi distinctement les conversations allemandes et pour tout dire, il n'était pas loin de penser que les écouteurs truffaient quelque peu leurs rapports de pronostics personnels.

- Mon général, répondit Morin un peu vexé, voulez-vous me permettre de vous inviter à venir écouter vous-même dans l'un de nos postés ? Vous pourrez ainsi vous rendre compte que nos rapports sont rédigés avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

- J'allais vous le demander, dit Mangin, auquel la proposition plut par sa franchise.

Demain matin, venez me chercher à 4 h.- 30; nous irons à la Côte du Poivre.

Le lendemain, de fort bonne heure, alors que Baur et le chef de poste, adjudant Godart, étaient à l'écoute, ils virent entrer un militaire sans insigne de commandement, dans leur poste de la Côte du Poivre, interdit à tout homme de troupe.

- Qu'est-ce que tu fous-là ? demanda Baur, grognon, en s'adressant au général.

Henri Morin, qui suivait ce dernier, se précipita pour annoncer : « Le général Mangin ».

Baur se mit au garde-à-vous et s'excusa.

- Pas du tout, reprit Mangin. Vous avez eu raison. Ma place n'est pas ici, mais je suis venu à la demande de votre chef de poste pour me rendre compte.

Il se coiffa du casque et écouta, assis devant la tablette où le bloc attendait les notes.

A cette heure matinale, les conversations étaient peu nombreuses, lointaines et souvent incompréhensibles. Un certain temps se passa.

Tout à coup, le général proféra un « Nom de Dieu ! » énergique et se retourna devant les écouteurs stupéfaits.

Il posa son casque, se leva, et très ému dit simplement :

- C'est extraordinaire. Je croyais les avoir derrière moi.

A partir de ce jour, les postes d'écoute du front de Verdun n'eurent pas de partisan plus convaincu de leur utilité que le général Mangin.

## XI

### **Et le drame continue**

Nous avons indiqué combien les Allemands s'intéressaient à l'organisation de notre service d'écoute et leur attention continuelle pour essayer de surprendre quelques-uns de nos secrets.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans ceci, capté au Poste de la Côte du Poivre le 19 avril 1916 par Krummeich :

« 15 h. 45. Lieutenant Schumer 450... Allo ! Écoutez. Comprenez-vous le français) - Oui. - Alors, restez à l'appareil et continuez à écouter. »

Une de nos conversations venait d'être saisie tout à fait fortuitement par l'ennemi ; mais il ne possédait encore aucune organisation adaptée à l'écoute, sauf quelques postes rudimentaires de place en place, tel celui situé dans le secteur du Bois Chevalier, dont les fils furent arrachés par nos propres écouteurs, en avant de nos tranchées.

Parmi ceux-ci on peut citer : Grünfeld.

Les bombardements effroyables, en bouleversant les ouvrages de défense sur plusieurs kilomètres de profondeur, causaient des morts innombrables, et c'est d'un côté, comme de l'autre que les cadavres s'élevaient par monceaux.

Le 21 avril, au Poste de la Côte du Poivre, nous apprenions.

« 12 h. 37. Des régiments 53 et 159, environ 252 hommes tués. »

Quelques chiffres donneront une idée de ce que fut cet enfer qu'aucune guerre ne connut dans l'Histoire. Pendant la bataille de Verdun, du 21 février au 20 mai 1916, soit pendant trois mois, l'artillerie française a tiré 9.795.000 obus.

Du 21 février au 15 juin, elle a consommé 10.800.000 obus de 75 ; 1.200.000 obus des calibres de 80 à 105 ; 2.600.000 obus lourds, soit un total de 14.600.000 coups de canons en 116 jours de bataille.

Après de tels chiffres, que l'on a d'ailleurs beaucoup de mal à réaliser, tout commentaire affaiblirait leur portée.

Les postes d'écoute allemands dévoilant à ces derniers l'intensité de leurs propres conversations, ils ne donnent plus certaines communications que par chiffres, ce qui oblige le 2e Bureau à tenter de découvrir la clef de ce nouveau langage.

## XII Une nomination inattendue

Vers la mi-avril, un événement permit à Henri Morin, toujours maréchal des logis, d'apprécier en quelle estime il était tenu, non seulement par ses chefs directs, mais par le Haut Commandement.

Un matin, rentrant fatigué du poste de la Côte du Poivre, il était allé se reposer sur un lit de camp, situé dans une mesure du village de Souilly.

Il ne tarda pas à s'endormir, mais fut brutalement réveillé vers 10 heures par un secrétaire du 2e Bureau qui lui dit :

- Maréchal des logis, le commandant Dumont (sous-chef du 2e Bureau de l'Armée) veut vous voir immédiatement.

Morin se leva en hâte et s'empressa d'obtempérer.

- Allez tout de suite au Quartier Général, lui dit le commandant. Vous y trouverez le commandant de Cointet qui vous présentera au général Pétain.

Quelques pas et Henri Morin monte quatre à quatre l'escalier de la mairie de Souilly. Il frappe au premier étage et entre dans une assez vaste pièce.

Le général Pétain est assis derrière son bureau ; debout à ses côtés, le colonel de Barescut, chef d'Etat-major et le commandant de Cointet.

Le général Pétain demande :

- Que faites-vous dans le civil, Morin ?

- Industriel, mon général.

- Industriel dans le civil, chef de poste d'écoute à la guerre... C'est très bien. Vous industrialisez les postes d'écoute.

Puis, s'apercevant que le maréchal des logis ne porte aucun galon sur les manches, il lui demande la raison.

- Mon général, répond Morin un peu embarrassé, je suis maréchal des logis et j'ai sous mes ordres deux officiers d'infanterie, plusieurs adjudants et une vingtaine de militaires du même grade que moi. Ma situation est souvent très délicate et je ne porte qu'au képi le galon de mon grade.

Pétain décroche le récepteur téléphonique en disant :

- Vous faites partie du 29e d'Artillerie. Il est justement dans le secteur... Allo... Passez-moi le colonel du 29e... Allo... Colonel, avez-vous une place de sous-lieutenant à votre régiment ?... Ah ! le lieutenant de votre 6e batterie a été tué hier. Veuillez donc noter que je nomme le maréchal des logis Morin, sous-lieutenant à la 6e batterie de votre régiment. Oui, c'est bien lui qui est détaché au service d'Etat-major.

Quelques minutes après, même communication au 1er Bureau du Grand Quartier Général ; enfin, s'adressant à Henri Morin, un peu éberlué et qui se sent baigné d'une joie d'autant plus grande qu'il escomptait des reproches dont il s'apprêtait à se justifier.

- Faites-vous coudre des galons aux manches, allez acheter votre képi et vous dînez ce soir à ma table, à côté du commandant de Cointet qui vous porte un si vif intérêt.

Avec la même précipitation qu'il l'avait monté, Morin redescendit l'escalier et s'élança dehors.

On l'appela, il se retourna.

Le commandant de Cointet, heureux, l'avait suivi et lui dit très simplement :

- Ne vous pressez pas, Morin. C'est moi qui vous offrirai votre premier képi d'officier.

### XIII Utilité des Postes d'Ecoute

Le 25 avril, à la Côte du Poivre, à 18 heures, l'écouteur notait :

« Mon commandant, le lieutenant Schulz vient d'être atteint par un éclat français. Il est étendu mort dans la tranchée. »

Et de temps en temps, de petites phrases semblables résument des drames partiels dont la brièveté cache l'horreur ou la douleur. D'un bout à l'autre du front, la grande action qui se joue est faite de ces mille accidents individuels qui ne sont graves que pour quelques-uns, les proches, et dont l'ensemble constitue la fresque émouvante de la grande guerre.

L'artillerie française tira particulièrement profit des conversations allemandes qui lui étaient transmises quand cela devait l'intéresser. Ainsi, quand un écouteur du Poste du Bois Bouchot capta : « La relève peut venir demain matin vers huit heures », on peut penser quel « marmitage » surprit désagréablement les colonnes ennemies montant aux tranchées. Par contre, que de vies françaises épargnées quand l'annonce d'un bombardement de nos premières lignes nous permettait de les évacuer à temps !

A la Côte du Poivre, le 29 avril

« Il faut surveiller la petite maison de l'écluse du canal. Il en sort et y rentre des Français constamment.

Et quelques heures plus tard

« Le 7e Corps de réserve annonce les bataillons le 30 avril à 3 heures de l'après-midi.

L'arrivée de ces bataillons de renfort faisait prévoir l'attaque et le Commandement avait ainsi la possibilité de prendre ses dispositions pour contrecarrer celles de l'adversaire.

Verdun fut un creuset géant où fondirent les plus beaux régiments de l'Empire germanique. Les pertes considérables ont été évaluées, et l'on reste interdit devant une hécatombe aussi monstrueuse pour conquérir quelques kilomètres carrés de territoire. Il est vrai que Verdun et ses forts étaient la pierre angulaire (selon l'expression de Guillaume II) de notre système de défense, et le nom de cette ville martyre restera comme le symbole de l'esprit de sacrifice de toute une nation que l'étranger croyait frivole et inconstante, mais qui a su montrer à l'heure du danger un courage surhumain.

Reconnaissons impartialement que l'assaillant a fait preuve aussi d'abnégation et d'héroïsme. Il s'est rué sous un feu meurtrier et s'est fait massacrer avec un courage auquel il faut rendre hommage.

Le 30 avril, à la Côte du Poivre, un sous officier téléphonait à un camarade

« Je n'ai plus guère d'anciens. Il n'y en a plus que quatre et dix-neuf bleus que j'ai à dresser.

Ces notes quotidiennes sont de la petite histoire et en les parcourant, on revit l'existence de la tranchée, avec ses menus faits comiques ou tragiques, et souvent les deux à la fois.

Quel souvenir cette phrase entendue au même poste rappellera à maints anciens combattants !

« Mes hommes ont trouvé le Rittmeister (capitaine) Braun. Il était « sur son visage (la figure contre le sol) dans les buissons. Les hommes l'ont trouvé par l'odeur...

.....

Le 30 avril 1916, le général Pétain, appelé par Joffre au commandement du groupe d'Armées du Centre, quittait le secteur de Verdun où, par ses qualités de décision rapide mais raisonnée sa méthode parfaite dans l'organisation des moindres services, ses vues larges et nettes, il avait rétabli la situation un moment compromise et brisé à jamais l'élan allemand venu déferler presque jusqu'aux portes de la ville.

Désormais, chez l'ennemi, le ressort était brisé. Notre artillerie reconstituée avait semé la mort et l'épouvante pendant des semaines.

Un jour, deux Allemands vinrent se rendre dans nos lignes. Ils étaient les seuls survivants de tous les occupants de leur tranchée.

Combien justifié, cet ordre du jour du général Pétain, adressé aux troupes avant son départ

« Une des plus grandes batailles que l'Histoire ait enregistrées se livre depuis plus de deux mois autour de Verdun.

« Grâce à vous tous, chefs et soldats, un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande.

»

Le général Nivelle remplaçait Pétain à la tête de l'Armée.

.....

Les bombardements que nous dirigeons sur les routes, en arrière du front, gêne le ravitaillement des adversaires et plus d'une fois les compagnies en lignes sont obligées de consommer les vivres de réserve... quand elles en ont.

Comme chez nous, les permissions étaient attendues avec impatience ainsi que les relèves, et de nombreux coups de téléphone en firent foi.

Le 1er mai, les Allemands se réjouissaient à la Côte du Poivre de ce que « les Anglais ont reçu, pour une fois ».

Du même Poste, cet écho de la bataille lointaine : « Là-bas, près de Douaumont, cela cogne

Dur. »

En plus des rapports quotidiens dont nous avons publié de nombreux extraits, le sous lieutenant Morin faisait établir par ses camarades et adressait au 2e Bureau de l'Etat-major de la 2e Armée, un rapport bimensuel qui groupait tous les éléments importants recueillis par chaque poste.

On jugera de l'intérêt de tels communiqués par la lecture du suivant, reçu au Q. G. le 2 mai 1916 et relatant les faits et déductions permises pendant la deuxième quinzaine d'avril, au Poste spécial du Bois Bouchot :

« I. - INFANTERIE. - *Régiment en ligne*.

« Le 4e Bavaois, qui occupait depuis plus de huit mois le secteur du Bouchot, a été relevé dans la nuit du 19 au 20 avril par un régiment qu'il ne nous a pas encore été possible d'identifier. Les troupes montées en ligne dans la nuit du 19 au 20 semblent avoir été relevées le 26 dans la soirée ; depuis cette date, aucune relève d'infanterie à signaler.

« Officiers. - Durant la période du 20 au 26 avril, l'artillerie ayant effectué pas mal de réglages, nous n'avons pu enregistrer beaucoup de conversations d'infanterie et par conséquent nous faire une opinion sur le bataillon en ligne à cette époque.

« Nous relevons les noms des officiers suivants:

Ober Leutnant Schachow.

Leutnant Von Adelstadt.

Leutnant Leider.

Leutnant Woller.

« Le séjour du bataillon suivant nous a permis d'enregistrer les noms ci-après :

Hauptmann Schurig (qui quitte son bataillon le 28).

Ober Leutnant Fuhrweg.

Ober Leutnant Furigt.

Ober Leutnant Schne.

Leutnant Kühne.

Leutnant Wilke, qui appartient à 26 A.

Leutnant Haending, officier adjoint au chef de bataillon.

Feldwebel Gegel.

Feldwebel Müller.

« Drabig et Kemmler ? Hinly est une mauvaise interprétation du mot Haending. Ce bataillon n'étant en ligne que depuis le 27, nous ne pouvons encore rien préciser sur les fonctions de tous ces officiers.

« *Organisation téléphonique*. - Le réseau téléphonique n'a pas changé, les postes seuls ont eu leurs noms substitués en 25 A, 25 B, 26 A, 26 B.

« L'ancien poste Karl Kurt serait remplacé par « Vermittelungstransit ». Les nouveaux téléphonistes prennent autant de précautions que leurs prédécesseurs, et les officiers entre eux parlent à voix basse.

« Voici une liste des téléphonistes :

Zilinski. Ellgut.

Gibl. Fürchter.

Schroeder. Scheidmann (et non Schneidemann)

Stolz. .

Freiburg. Stôhr.

Schnitter. Freud.

« *Travaux.* - Mayer et Otto qui, du temps du 4e Bavarois, s'occupaient des travaux, ont dû quitter le secteur. Dans notre rapport du 30 cependant, nous avons une conversation où il est question des hommes d'OI (Otto I). Cette question aurait encore besoin de quelques jours pour être éclaircie.

« Des travaux - constructions d'abris sans doute - sont actuellement effectués dans l'aile gauche du bataillon ennemi.

« *Divers.* - Les troupes en ligne sont ravitaillées en eau par une voiture-citerne. Nombre de tonneaux nécessaires : 25 A : 6; 25 B : 6; 26 A : 5. Le secteur 25 A a réclamé 200 litres d'eau.

« Le téléphoniste Ellgut bénéficie le 26 d'une permission.

« Le capitaine Schurig quitte son bataillon le 28.

« La compagnie Hans déclare avoir le nombre de ses tirailleurs au complet.

« II. ARTILLERIE. - *Groupe et Batteries.* -

Le groupe Langer, aussi ancien dans le secteur que le 4e Bavarois, disparaît dans la nuit du 20 au 21, pour laisser la place au groupe Weiss, lequel groupe est constitué par les batteries :

Batterie Windt 7 cm. 7 (commandée par le lieutenant Windt).

Batterie Frommel 10 cm. 5.

Batterie Meissner 15 cm. 0 (avait en juin 1915 les tranchées du Bois Haut comme objectif).

Batterie Weiss 21 cm. 0.

« Lors de son réglage du 23, cette dernière batterie a annoncé comme distance 2.400, les coordonnées correspondent au No 1.392 (pente nord du Ravin des Bœufs).

« Officiers et Observateurs. - Le groupe se trouve sous le commandement du capitaine Weiss. Nous n'avons pu encore distinguer les observateurs, des officiers de tir de la liste suivante :

Ober lieutenant Muller.

Ober lieutenant Von Bettle.

Leutenant Windt (commandant de batterie).

Leutenant Bohle.

Leutenant Wolltag.

Leutenant Zügler,

Unt. Off. Dietrich (téléphone).

Leutenant Glück, Wachtmeister Fähnrich Furer.

Leutenant Rossurg Kellermeister.

Leutenant Kanig (de la batterie Weiss).

« *Observatoires.* - Aucun changement, toujours Adam, Bernard, César, David, Émile. Poste principal ; intermédiaire entre les batteries et les observatoires : Siegfried ; abri de l'officier observateur permanent : Victor.

« *Organisation téléphonique.* - Rien n'a été changé, Siegfried sert d'intermédiaire entre les batteries et les observatoires. Les téléphonistes ont la même consigne que ceux du groupe Langer : « Prudence et discrétion », aussi font-ils un grand usage de chiffres et de termes conventionnels où l'on trouve presque toujours un numéro que nous connaissons. Noms des téléphonistes : Schapski, Schuch, Wilder.

« *Désignation du front français.* - Il est à présumer que les observateurs se servent, dans leurs réglages, de canevas de tir quadrillés et désignés par des lettres. Les numéros désignant certains points de notre front n'ont pas changé. »

On comprend la surprise des prisonniers interrogés quand, pour vaincre leur mutisme, on leur citait des noms et des lieux qu'ils pensaient être seuls à connaître.

Le 5 mai, les Allemands en face du Poste de Mouilly où se trouvaient les écouteurs Chauveau et Gouilly, étaient avisés qu'il était accordé une allocation supplémentaire pour la subsistance, aux officiers et hommes de troupe aux tranchées, depuis le 1er mai.

4 marks 50 pour les officiers et 2 marks pour les hommes, mais l'ordre du bataillon faisait observer que ces suppléments ne seraient payés qu'aux militaires mariés.

Il s'ensuivit des dialogues animés et un capitaine recommanda au lieutenant Uhlmann de partir au plus tôt en permission pour se marier !

Des communications assez curieuses parfois, dont il fallait rechercher le sens :

- Ici le lieutenant Worsch. --- Ici Tritscher. - Qu'est devenu ce gaillard-là ?- Il est là-bas avec le feldwebel. -- Avez-vous son signalement ?--- Oui. Il est petit, maigre, noir foncé, avec de longues moustaches...

- Oui, je n'en connais pas davantage. Je ne l'ai pas vu.

- Oui, ça va bien, son affaire est claire...

Nous n'avons peut-être jamais élucidé le mystère que cachait ces phrases.

.....

Dialogue surpris entre un soldat et un officier:

-- Vous avez aussi emporté la caisse de grenades à main ?

- Non, la caisse de grenades et les barres de fer n'étaient pas là.

- Comment cela ! Vous méritez des gifles !

- Mais, mon lieutenant, ils sont revenus sans caisse, disant qu'il n'y en avait pas de prête.

.....

Le 7 mai, le Poste des Chevaliers connaissait par une note allemande que deux prisonniers russes s'étaient évadés.

« Le premier, Yvan Ivanoff : cheveux noirs, yeux noirs, visage ovale, casquette russe. Le deuxième, Théodore Gravinsky, cheveux blonds, visage coloré, casquette russe. »

On sait que de part et d'autre des lignes, d'excellents tireurs se tenaient aux aguets dans les tranchées et fusillaient impitoyablement tout imprudent qui tentait de risquer un coup d'œil au-dessus du parapet.

Tous les menus faits de la vie de tranchées nous parviennent par l'écoute et même, pourrait-on dire, les pensées de nos adversaires.

Cette réflexion hargneuse n'est-elle pas indicatrice du relâchement dans l'obéissance passive :

« Le capitaine ne doit pas croire que je doive lui cirer les bottes. »

Et cet officier qui annonce à la Côte du Poivre le 9 mai :

« Ce matin, j'ai deux déserteurs et hier huit. Ces gens s'en vont dans le ravin et à l'endroit où il forme un arc avancé, j'ai trouvé ce que je vous ai dit ce matin... »

Ne fait-il pas implicitement part du découragement de ses hommes et de la hâte qu'ont ceux-ci de finir la guerre de n'importe quelle façon ?

De temps en temps, un renseignement précis immédiatement transmis à toutes fins utiles comme celui-ci :

« Faites cette nuit une patrouille armée de grenades à main. Elle ira jusque devant le

Petit poste au point où sont tirées les fusées éclairantes. Ces gens-là nous dérangent trop. Je veux faire tirer ce matin sur ce point, et un canon tirera un coup de temps en temps. Avez-vous compris ? Donc, à ce soir. »

La patrouille rencontra un accueil auquel elle ne s'attendait pas, et l'artillerie ennemie tira sur un petit poste évacué.

L'efficacité de nos tirs était finalement contrôlable par les réflexions mêmes des Allemands.

Souvent, ils avaient l'imprudence de téléphoner leurs comptes rendus de patrouille, et ceux-ci étaient particulièrement instructifs pour nous.

Toujours à la Côte du Poivre, le 11 mai :

« Là-bas, près du grand pin, la patrouille a pu établir qu'il se trouve des hommes dans la tranchée, mais leur nombre n'a pas pu être fixé. On ne sait pas non plus s'ils y sont seulement la nuit ou aussi le jour. Hier, on a entendu des voix près du petit bois de bouleaux. Aussi la nuit ou a entendu des travaux de tranchée. Ils approfondissent les tranchées. Il y a aussi une vieille sape qu'ils doivent approfondir et remettre en usage. Nous voulons voir. Nous ferons chaque nuit des patrouilles et nous établirons sûrement la chose. »

Cette phrase entendue ne vaut-elle pas le rapport documenté d'un espion ?

« 15 h. 10. Dis donc, Charles revient de permission. Il m'a dit que les gens sont des porcs, qu'ils en ont assez de l'armée. Là-bas, c'est la misère. Il a rapporté de tristes pensées de permission. Pauvre diable ! »

Et nous n'étions qu'en 1916 !

Pendant les relèves, aux approches des tranchées, et parfois même assez loin de celles-ci, on passait l'ordre de ne pas fumer, de ne pas faire de bruit, de parler à voix basse. Tout cela était considéré comme des embêtements, presque des brimades, et pourtant ces conseils de prudence n'étaient pas superflus, car les Allemands guettaient, et à 8 h. 15, le 12 mai, le Poste d'écoute de la Côte du Poivre transmettait :

«...A Bras, on a entendu des roulements de voiture et des aboiements... »

Les redites sont obligatoires, mais comment nier l'importance de telles communications ?

« 11 h. 10. Bataillon. Je vous prie, compagnie fusiliers. Il faudra demander s'il y a encore des hommes de l'année 1870. S'il y en a encore, on prendra leurs noms et on enverra ceux-ci au bataillon. »

Donc, il y avait encore, semble-t-il, dans les tranchées des hommes de 46 ans. Et à 11 h. 35 :

« Oui, nous avons le plan de toutes les tranchées jusqu'à la 3e ligne française. »

A un ami qui revient de terminer une convalescence à Karlsruhe, un lieutenant téléphone :

« Pendant ce temps, nous avons voulu prendre Bras et Charny et l'ennemi nous a repoussés. Nos pertes étaient énormes. Tous mes amis sont disparus. Ah 1 c'est effroyable 1 »

A l'esprit surgit la parole émouvante de Roland Dorgelès que je cite de mémoire :

« Cette génération qui compte plus d'amis parmi les morts que parmi les vivants... »

En mai 1916, nous manquions de précisions sur l'unité d'infanterie tenant les lignes en face du Bois Bouchot.

Les rapports des postes d'écoute ayant mentionné un certain nombre de noms d'officiers, Henri Morin en avait déduit, grâce à l'Annuaire des Officiers Allemands du temps de paix, que nous étions en présence du 7e régiment de grenadiers.

Pour en être certain, un coup de main fut décidé et exécuté par une section du 272e régiment d'infanterie.

La préparation d'artillerie dura plusieurs heures et nos fils téléphoniques n'étant pas coupés, nous pûmes surprendre au fur et à mesure les réactions de l'ennemi, auquel notre tir infligea des pertes assez sévères.

Exécuté vers 15 heures, sous la conduite du lieutenant F..., ce coup de main ne nous coûta pas un blessé et permit à nos fantassins de faire quelques prisonniers.

Appelé au Poste de Commandement du chef de bataillon pour les interroger, le maréchal des logis Wallon eut le plaisir de constater qu'ils appartenaient bien au 7e Grenadiers.

Les déductions du 2e, Bureau se trouvaient confirmées.

Comme Wallon leur citait le nom de quelques uns de leurs officiers et leur rappelait des incidents survenus chez eux les jours précédents, ces prisonniers furent frappés de stupeur, se demandant comment l'interprète français pouvait connaître cela.

L'un d'eux s'écria: « Sie sind wohl der Teufel ! » (Vous êtes sans doute le diable !)

A la fin de l'interrogatoire, comme on leur disait que la guerre était finie pour eux, un autre soupira : « Ach ! Schade für die schöne Schmalzbüchse die ich drüben gelassen habe. » (Dommage pour cette belle boîte de graisse d'oie que j'ai laissée là-bas. »

Et sur ce mot... de la faim, « nach Frankreich zogen 8 Grenadiere » (vers la France marchèrent huit grenadiers). Les prisonniers furent dirigés sur l'arrière.

Le même jour, le capitaine Desmazes, chef du 2e Bureau du 2e C.A., envoyait aux chefs des Postes spéciaux de Calonne, Mouilly) la note de service suivante :

2e CORPS D'ARMÉE  
ÉTAT-MAJOR  
2e Bureau

Au P. C., le 16 mai 1916.

#### NOTE DE SERVICE

Je vous envoie ci-joint l'interrogatoire des prisonniers du 7e régiment de grenadiers, le bulletin de renseignements du 16 mai et le croquis indiquant l'ordre de bataille ennemi devant le front du groupement à la date de ce jour.

J'ai constaté que les indices que vous avez révélés de modifications dans l'ordre de bataille ennemi devant notre front se sont trouvés vérifiés. Cela m'a prouvé, une fois de plus, que l'on peut faire fonds sur votre dévouement et sur la conscience avec laquelle vous vous acquittez tous de votre service.

Je tiens à vous en remercier.

Le Chef du 2e Bureau,

D...

Le 17 mai, à la Côte du Poivre, les écouteurs ignoraient la tranquillité.

Les Allemands se méfiaient de plus en plus. Quand ils téléphonaient pour annoncer des patrouilles, nous les faisons prisonnières ; pour ordonner un tir, nous évacuons notre première ligne ; pour indiquer le résultat de nos obus, notre artillerie rectifiait immédiatement s'il y avait lieu.

Aussi, certains sujets ne devaient plus être traités par téléphone ; les ordres étaient formels.

Cette communication captée par le Poste d'écoute de Calonne, le 21 mai, explique la crainte et l'énerverment de nos adversaires :

« 13 h. 30. Savez-vous comment la relève se fera ? C'est-à-dire dans quel ordre ? (Une troisième personne hurle dans l'appareil). Qui a parlé de relève ? Il ne doit pas être question de relève au téléphone. Quel est cet imbécile ? Quel est ce mufler ? (Ces paroles ont été dites sur le ton de la plus violente colère). Veit Winkel a demandé comment la relève... - Qui êtes-vous ? - Gefreiter Kopper. - Présentez-vous immédiatement au P. C. Compris ? - A vos ordres. »

On pouvait s'étonner que, sauf de très rares exceptions, ces communications téléphoniques ne fissent pas allusion à des faits importants de la guerre et que l'on ne pût suivre la marche des événements à travers les réflexions individuelles et les ordres de service. Cependant, souvenons-nous que lorsque nous occupions les tranchées, nous ne savions ce qui se passait ni à droite ni à gauche, et souvent nous avons dû obéir à des consignes que nous jugions saugrenues parce que nous n'en comprenions pas l'importance, en liaison avec d'autres.

Le 22 mai, la Côte du Poivre enregistrait :

« Il y a ici 1.300 hommes, 45 mitrailleuses et 18 pièces de tranchée. »

Et quelques heures plus tard :

« Les deux compagnies doivent attaquer à droite et aussitôt que possible. »

Le commandant et le colonel, prévenus immédiatement, prirent leurs dispositions.

C'est évidemment toujours le même principe, quelque peu monotone, comme le fut la guerre elle-même, nommée à juste titre « guerre d'usure ». On écoute et l'on transmet, mais cette simplicité ne doit pas effacer ou diminuer le rôle d'une importance capitale, joué par des hommes peu nombreux et tous animés de l'esprit le plus absolu du devoir.

Plaintes continuelles des Allemands qui supplient leur artillerie de faire taire la nôtre, car leurs pertes sont nombreuses, leurs abris défoncés et leurs tranchées bouleversées. Ils craignent souvent des attaques de notre part et veillent avec vigilance.

S'ils avaient pu surprendre nos communications, elles auraient été bien souvent identiques.

Le Poste de la Côte du Poivre captait le 23 mai :

« 18 heures. Je voudrais parler au commandant. Une partie des hommes gisent blessés dans la tranchée de tir... C'était terrible à voir... !

L'inquiétude se manifestait sur nos intentions, et quelques officiers faisaient des pronostics :  
« Pour moi, je crois que cela recommencera près de Douaumont... Oui, ce sera peut-être pour demain matin de bonne heure. »

Le lendemain, un déluge d'artillerie s'abattait sur nos lignes, l'abri du poste d'écoute et le boyau de communication, sans doute repérés, eurent à en souffrir. Ce dernier fut en grande partie démoli.

Les conversations allemandes nous livraient aussi le « mot », qu'il nous aurait été difficile de connaître par d'autres moyens, et ce renseignement pouvait, pour certaines missions, nous être indispensable.

Voici un ordre d'attaque précis, sans équivoque, capté par le Poste de la Côte du Poivre, le 27 mai 1916, à 6 h. 20 du matin :

« A 10 heures, avant midi, tous les observateurs doivent être à leur place. Feu nourri sur le point 174. Le bataillon doit se tenir à gauche et au commandement, marcher en avant.

Nous avons bombardé en conséquence et, à 12 h. 30, un officier allemand annonçait :

« Voici les pertes de la 2e ligne : pertes totales, 51, toutes par l'artillerie ennemie. »

La plus grande partie des communications avait trait aux ordres de tir ou aux réglages d'artillerie, et nous en faisons bien entendu notre profit.

Certaines personnes peuvent penser que, puisque nous étions avertis avec autant de certitude des intentions de l'adversaire, il était facile de parer à toutes les attaques et que, grâce aux comptes rendus des Postes d'écoute, nous n'aurions dû remporter que des victoires.

En principe, peut-être, mais qui a vécu la guerre sait bien que si la surprise est un des éléments de succès, il n'est pas le seul.

Nous avons dû parfois reculer alors que nous connaissions l'attaque de l'ennemi ; mais notre artillerie ne pouvait pas toujours parvenir à paralyser son action et d'autre part, quand il mettait en ligne des moyens plus puissants que les nôtres, force nous était de lâcher pied.

Enfin, s'il est facile de contrôler les cas dans lesquels nos renseignements n'ont pas évité un échec, il est beaucoup plus difficile de noter tous ceux dans lesquels nous avons brisé l'élan à peine né, et même supprimé toute velléité d'attaque par une défensive foudroyante.

S'ingéniant le plus possible à camoufler leurs conversations, les Allemands employaient des qualificatifs dont la perspicacité des écouteurs et du 2e Bureau devait trouver le sens exact.

Ainsi, en face du Bois des Chevaliers, il était question de temps à autre des « Nurembergeois ».

Il ne s'agissait pas des originaires de Nuremberg, mais d'observateurs avancés munis d'appareils spéciaux nommés « Voelsshau », venant de Nuremberg.

Attentifs à tous les bruits pouvant déceler nos travaux, ils commandaient des tirs dès qu'un roulement de voiture, un aboiement, un hennissement, des coups de hache ou de pioche se faisaient entendre. Généralement, notre commandement prévenu avait le temps de faire évacuer l'endroit repéré.

Le 31 mai 1916 commençait à fonctionner un nouveau poste, celui du Bois Carré, proche et à l'ouest de la Côte du Poivre.

A cette date, l'ennemi était nerveux, inquiet, et il attachait un grand prix à une surveillance de tous les instants de nos lignes.

A 19 heures, le Poste de la Côte du Poivre surprenait les phrases suivantes :

« Notre première ligne doit être évacuée avant 6 heures du matin. Les commandants de compagnie devront faire connaître avant 6 heures du matin si la première ligne est évacuée. L'observateur de première ligne doit observer ce qui survient dans la tranchée ennemie. »

.....

« Le bataillon signale qu'une surveillance rigoureuse doit être exercée sur les tranchées ennemies et que l'on observe particulièrement les endroits d'où l'on tirera des fusées éclairantes. Ces endroits doivent être signalés de suite à l'artillerie pour que l'on puisse aussitôt tirer dessus. »

Toujours le 31 mai, le Poste de Calonne entendait :

« Aujourd'hui, on ne hurle pas, on boit du café. »

Hurler voulait dire tirer avec les crapouillots, mais « boire du café » ?...

L'écouteur nota simplement sans s'étonner :

« Kaffee trinken » (boire du café) est une expression nouvelle pour nous et nous n'en connaissons pas encore la signification, mais nous ne tarderons pas à le savoir. »

Tranquille assurance qui fut sans doute justifiée.

**En pleine Bataille**

Juin !...

Mois terrible entre tous, et pourtant Dieu sait si les hommes ont été jusqu'au bout de l'endurance, s'ils ont souffert et subi tout ce qu'il est possible d'imaginer. Pourtant, ce n'est pas fini.

Louis Gillet, de l'Académie française, officier à l'Etat-major de la lie Armée, nous dit :

« Ces quelques semaines qui vont suivre jusqu'à la mi-juillet sont peut-être, au point de vue local, les plus farouches de la bataille. »

Les Russes avancent à l'est, l'attaque anglaise se prépare dans la Somme, l'Empereur sent bien qu'il lui faut prendre Verdun coûte que coûte pour galvaniser ses troupes, démonter l'adversaire et faire figure de vainqueur devant le Monde.

Guillaume II ordonne que le drapeau allemand flotte sur Verdun le 15, des quantités énormes de munitions et de matériel sont accumulées, toutes les divisions disponibles sont placées sur un front de cinq kilomètres qu'il faut enfoncer à n'importe quel prix.

Ce sont les sursauts du désespoir qui peuvent être les plus dangereux.

Une lettre saisie sur un soldat allemand appartenant à la 56e Division, fait prisonnier au Mort-Homme, peint l'esprit de ces malheureux acculés à la mort ou à la folie, sous un bombardement comme n'en connut aucune bataille de l'Histoire

« Au Mort-Homme, le 31 mai 1916...

Depuis quatre jours et quatre nuits dans la tranchée. Comment peut-on y résister ? Nous souffrons horriblement du feu de l'artillerie toujours obus sur obus, et ce que les obus démolissent le jour il faut le refaire la nuit. La 12e Compagnie n'a plus que 60 hommes sur 180 qui sont montés en ligne... Et pas d'eau ! Le ravitaillement est impossible, le convoi est pris sous le feu. Jour et nuit, pas un instant de trêve, toujours sur le qui-vive, être prêt à tout instant à faire le coup de feu, et toujours ce feu d'artillerie. Les obus 1 les obus ! C'est à devenir fou... Et voilà que ça recommence ! Le Francillon canarde. Ah ! Ce Mort-Homme, c'est le plus sale coin de toute la zone des armées. Et combien de victimes ce coin a-t-il coûtées ? Combien en coûtera-t-il encore ? Recevez, mes chéris, les baisers de votre malheureux père... »

C'est en juin que les Allemands prirent le poste d'écoute de Malancourt et en firent prisonniers les occupants.

Le chef de poste était un lieutenant du 15e Corps d'Armée qui se conduisit en héros.

Lorsque les écouteurs comprirent que, sous un bombardement qui ne laissait aucun répit, les premières vagues d'assaut allemandes avaient pénétré dans la tranchée française, ils barricadèrent comme ils purent l'accès de leur abri et s'empressèrent de détruire les appareils.

Pendant ce temps, le lieutenant se maintenait en communication téléphonique avec Henri Morin et lui conta, admirable de sang-froid, leur situation de plus en plus angoissante.

Tout à coup, des éclatements précipités firent vibrer le semblant de porte masquant l'entrée du poste. Les Allemands attaquaient à la grenade.

Au moment où toute défense devenait inutile, quand l'ennemi pénétra dans le poste dont rien n'était plus utilisable, le lieutenant raccrocha le récepteur tranquillement et, ayant accompli sa mission, fut fait prisonnier avec ses camarades.

Dans tous les postes d'écoute se trouvait une cartouche de dynamite et un cordon Bickford pour faire sauter les appareils en cas désespéré.

Le 2 juin, le Poste du Bois Carré captait à 11 h. 5

« A Douaumont, nous avons fait 2.000 prisonniers, beaucoup de pièces et de munitions. Le Kronprinz exprime des remerciements à l'Armée.

C'était le communiqué servi tout chaud, laconique, sans aucun commentaire.

Et par hasard, au milieu de cette existence de bête traquée, de cette boue, de cette orgie de feu et de sang, de cet horizon tragique où tout semblait se hausser à des mesures surhumaines, une fenêtre entrouverte sur la vie passée, une clarté qui s'auréolait de cheveux blonds, un souvenir très doux qui faisait mal.

- Tu as une lettre.

- Dis-donc, elle vient de la demoiselle.

Qui était-elle, cette « demoiselle » ?

Fille de brasserie ou issue de famille noble, peu importe, mais un fantôme élégamment habillé, souriant, parfumé, une chair de femme appétissante et fraîche dans du linge fin, se dressait subitement devant ces hommes sevrés d'amour, las de combattre, ivres d'un danger multiple et toujours renaissant, que le destin marquait mystérieusement avec son implacable cruauté.

.....

La Côte du Poivre notait un rapport à la date du 6 juin :

« La 1<sup>re</sup> compagnie a 3 morts, la 2<sup>e</sup> compagnie 13 morts, la 3<sup>e</sup> compagnie zéro, la 4<sup>e</sup> en a 22. Les sept compagnies qui étaient sur le chemin ont de lourdes pertes. Oui, ils sont arrivés deux heures en retard et on ne sait pas encore combien il y a de blessés, car ils étaient restés sur le chemin. »

Ce fut sans doute là le résultat du tir que nous avons pu diriger sur une relève allemande dont un poste d'écoute nous avait communiqué l'heure.

Afin de nous empêcher d'entendre leurs communications, les Allemands montaient leurs circuits en lignes doubles, mais ils n'avaient pas songé que les réparations se faisaient généralement sous les bombardements et que les téléphonistes, lorsque l'épissure était faite, ne prenaient pas toujours le soin d'isoler, d'où prises de terre fréquentes qui nous permettaient de capter.

Un capitaine furieux hurlait à son subordonné :

« Dites donc, vous n'avez pas de ligne double car je viens d'entendre la conversation de Benjamin. Vous savez très bien que c'est formellement défendu. Je me vois obligé de vous signaler immédiatement. Et vous verrez !... Et débranchez de suite !... »

Voici toujours par le Poste de la Côte du Poivre, un document d'une tragique éloquence :

« Rapport No 12. - Le régiment, depuis le 15 mai (nous sommes le 6 juin) a perdu 42 officiers, 172 sous-officiers, au total plus de 1.300 hommes. Le 2<sup>e</sup> bataillon seul : 620 hommes.

Les Russes font le sujet de plusieurs conversations à cette époque :

« Les Russes avancent en Galicie. »

Puis :

« Sais-tu quelque chose au sujet de la Russie ? On dit que les Russes ont pris l'offensive. Je ne le crois pas ; on en raconte tellement. Je te donnerai avis dès que je saurai. »

Le 7 juin, nous inaugurons au Bois Carré de nouvelles grenades à main qui causèrent chez les Allemands une surprise inquiète. Le Poste d'écoute entendit :

« 17 h. 30. Les Français lancent des grenades à main. Elles éclatent en l'air et les morceaux de phosphore volent et brûlent longtemps. Elles font une fumée terrifiante. Je n'en ai pas encore vu de pareilles. - En avez-vous des morceaux ? - ...Alors, apportez-les. »

« 2 heures. Stützpunkt (Point de soutien). - Bataillon s. v. p. Compte rendu du matin : Les grenades à main qui sont chargées de matières

Inflammables brûlent et blessent. En explosant elles répandent une fumée insupportable, épaisse et piquent les yeux. De petites bombes avec un seul percutant. Beaucoup n'éclataient pas. »

Des historiens et des romanciers, tant français qu'allemands, ont conté la prise du Fort de Vaux, cette épopée égale les plus grands faits d'armes antiques. Des soldats ont reculé les limites de l'héroïsme et du sacrifice jusqu'à l'infini, et l'on n'a eu qu'à prendre les faits tels qu'ils furent, dans leur atroce simplicité, pour composer sans littérature vaine les pages que dans plusieurs générations on relira encore avec effroi.

Les mots sont impuissants tant les actes brisent les limites conventionnelles et dépassent nos pauvres expressions du vocabulaire courant. Il faudrait avoir recours à des néologismes, inventer des images neuves, mais la plume s'arrête et nous restons muets, écrasés par le sublime.

Ces hommes étaient pourtant de petites gens que la mobilisation surprit au bureau, à la charrue ou à l'établi. Ils étaient nos égaux dans la vie banale, sans rien d'original ni de prédestiné.

Et brusquement, quand il s'est agi d'accomplir une tâche devant laquelle les plus forts et les plus courageux auraient reculé, ce sont eux, encadrés par des officiers qui surent être des exemples, qui montrèrent au Monde interdit que les Français légers, blagueurs et un peu fous, pouvaient dépasser d'un coup d'aile les héros les plus notoires.

.....  
Les Postes d'écoute entendirent le glas de cette tragédie.

Le 8 juin, à Calonne :

« 8 h. 45. Le Fort de Vaux est tombé avec 400 prisonniers. »

« 9 h. 05. - Sais-tu que Vaux est tombé ? - Oui, cette nuit. - Combien de prisonniers ? - Quatre cents. - Ça, c'est grandiose. De cette façon, nous rentrerons à la longue. »

Non, ils ne devaient pas rentrer dans la ville, car d'autres hommes étaient là, et d'autres encore, et d'autres toujours, de la même trempe, forts du même caractère, soudés à la terre qu'ils défendaient avec une âpreté farouche.

.....;  
Surpris au Poste du Bois Carré, le 8 juin, par l'écouteur Couloy :  
« 7 h. 40. - A part cela, tranquillité ? - Oui, mais n'ouvrez pas le feu car nos pertes sont déjà lourdes depuis deux jours que nous sommes là-haut. - Oui, oui. »

Ainsi, ils demandaient à leur artillerie de ne pas tirer pour ne pas amener de notre côté des tirs de représailles extrêmement meurtriers.

A la Côte du Poivre, comme si les balles, les obus et les gaz ne suffisaient pas, apparaît le typhus.

« Jusqu'à présent, nous avons trois malades du typhus », annonce le compte rendu du Poste d'écoute.

De bizarres conversations parfois, telle celle-ci captée à la même date par le Poste du Bois Bouchot :

« 12 h. 20. - Ici lieutenant Unruhe. - Ici lieutenant Haubnip. Je voulais vous dire que c'était redevenu calme. Tout est en ordre. Malheureusement, le chef de la 2e section est plein et il faut le mener à la maison. - Qu'est-ce que vous me chantez-là ? - Ne comprenez-vous pas ce que « plein » signifie ? - Ah ! Oui, je commence à comprendre. Est-il bien plein ? - Oui, complètement plein, et il faut le conduire à la maison. - Comment s'appelle-t-il ?... Ah ! Mon Dieu, mais vous ne comprenez pas ! Quel est son nom ? - C'est le lieutenant David. - Ah ! Cher Dieu ! David... - Oui, malheureusement. »

.....  
Le 10 juin, le général Mangin était placé à la tête du XIe Corps, le 20 il remplaçait le général Nollet dans le secteur de Froideterre, et le 22, à 10 heures du matin, il prenait son commandement.

Cela voulait dire que ça allait continuer à « barder ».

« Que le diable emporte cette satanée vie sur le front ! » téléphonait un Allemand à un camarade le 12 juin, en face le Bois Carré. Le malheureux savait ce qu'il disait :

Lorsque l'on entendait : « Il faut monter ici les cisailles et 20 pinces. Mais il n'y aura rien avant ce soir », cela indiquait sans doute que nos réseaux de barbelés seraient visités à la nuit. On attendait donc les visiteurs en toute tranquillité.

Si l'observation des Allemands en arrière de nos lignes était constante, les ordres qu'ils donnaient téléphoniquement à l'artillerie, captés par les Postes d'écoute, nous permettaient souvent d'éviter les dégâts.

A la Côte du Poivre, l'écouteur notait :

« 13 h. 40. - Le lieutenant Bauer est-il là ? - Mon lieutenant. A peu près 100 mètres en arrière de 400, il marche des troupes avec mitrailleuses. Voyez donc ce que cela veut dire.

« 14 h. 25. - Un instant... Sur la route de Verdun à Thierville, il paraît y avoir une colonne d'infanterie en marche... Oui, je l'ai déjà signalé à l'artillerie. »

Le 15 juin, le Poste du Bois Bouchot transmettait à 21 h. 35 :

«- Appelez donc le sergent-major qui est au petit poste. - Ici, sergent-major Koppel. - Bien, un instant... Cette nuit, vous devrez faire attention. Une patrouille allemande sortira à 12 heures à droite du petit poste français. - Compris. Oui, mon lieutenant. »

Combien d'espions risquèrent leur vie pour nous apporter des renseignements qui n'étaient souvent pas plus précieux que ceux donnés par les Postes d'écoute !

Le 16 juin, au Bois Carré, le mot était « Erfurt » et à la Côte du Poivre « Hochstein ». Il était rare quand une communication ne nous le livrait pas dans chaque secteur.

Un exemple entre mille de la perfection à laquelle était parvenue l'écoute dans nos postes :

Le 18 juin, l'écouteur de la Tranchée de Calonne notait :

« - Alors, écoutez. Faites quatre appels, vous obtiendrez Hermann, lorsqu'Hermann répondra, vous demanderez la tranchée Heller. Là, vous demanderez le sous-officier Kluge et vous lui direz qu'il fasse le nécessaire pour que l'on ne travaille pas dans la tranchée, parce que nous tirons. Compris ? - Oui, mon lieutenant. Terminé. »

Et l'écouteur ajoutait :

« Cet ordre a été exécuté à la lettre et j'ai entendu la transmission de poste jusqu'à la tranchée Heller. »

Au même poste, le lendemain, cette chose poignante dont la multiplicité ne devrait pas amoindrir l'horreur : la mort d'un homme.

« 15 heures. Riga ? - Oui, voici. - Le lieutenant est-il là ? - Non. - Veuillez lui dire de suite que le lieutenant Stabenau est grièvement blessé. - Comment ? - Le lieutenant Stabenau... oui. - Oh ! mon Dieu ! Grièvement, - Il demande le lieutenant de suite. - Bien, je l'informerai immédiatement. »

« 15 h. 05. - P. C. ? - Oui. - Envoyez-nous de suite des brancardiers. Le lieutenant se meurt, très grièvement blessé, mais vite... oui. »

L'écouteur, impassible, ne retenait de ce drame que ce qui intéressait son service, et il écrivait sur son compte rendu :

« C'est le nom de l'officier que nous n'avons jamais pu bien saisir, mais cette fois-ci, il était très nettement prononcé. C'est lui qui commandait le gros Minenwerfer qui, depuis 14 h. 45, ne tire plus. »

Et un peu plus tard :

« 16 h. 50. - Je voulais seulement annoncer que j'ai deux pertes. Tous les deux sont morts, l'un a la tête emportée, l'autre la jambe droite. Le lieutenant Stabenau est mort... »

« 16 h. 55... Il y a quatre hommes qui vont venir nettoyer l'abri et retirer les débris de la machine pour les porter à la voiture. »

Ainsi nos obus, en tombant sur l'abri allemand, ont détruit le Minenwerfer, mutilé des corps dont les débris projetés en tous sens ont maculé de sang ce qui les entourait.

D'autres hommes vont venir effacer les traces de cette boucherie, on apportera une autre pièce, un nouveau lieutenant en prendra le commandement et la guerre continuera, impersonnelle et sanglante, entité terrible qui broie et massacre aveuglément.

Nous apprenions par les conversations ce que bien souvent nos observateurs ne pouvaient déceler :

Au Bois Carré, le 20 juin :

« 10 h. 30. - La colonne sanitaire a été

Endommagée. L'aile gauche a été anéantie : 15 hommes morts et une voiture avec deux chevaux détruits. - Comment cela est-il arrivé ? - C'était l'avant-dernier coup. »

Au Poste des Chevaliers, le 21 juin :

« 7 h. 15. - Le colonel va venir tout de suite. - Le colonel ? - Oui, il y a inspection. »

Nous pouvons penser que le colonel fut reçu avec les honneurs de quelques coups de canon des batteries françaises.

Les 21, 22 et 23 juin, bombardement formidable de part et d'autre, car n'ayant pu planter le drapeau allemand sur la citadelle de Verdun le 15 juin, l'Empereur avait daigné reculer la prise de la ville jusqu'au 25 1...

Comme l'a écrit un historien en une saisissante image : « On voyait fumer de sueur le dos géant de la bataille. »

Dans la nuit du 22 au 23, l'ennemi envoya cent mille obus asphyxiants, tant sur nos premières lignes que sur notre arrière, afin de paralyser notre artillerie et d'empêcher nos réserves de manœuvrer.

La grande attaque allemande du 23, préparée par un pilonnage extraordinaire du terrain qui ne laissa pas un mètre carré intact, avait trois objectifs : Froideterre et Souville aux ailes, Fleury au centre. Fleury fut un village, mais ce n'était alors plus rien, même pas des ruines, tant celles-ci avaient été martelées, écrasées, pulvérisées. Il semblait qu'un rouleau compresseur géant eût passé là, incorporant au sol les pierres des maisons, les enfonçant dans la terre en les brisant.

Aucun tracé, ni de chemin ni de maison. Des cailloux et un seul arbre, échappé par quel miracle ! Le point était cependant stratégique et c'est pourquoi les Allemands s'en emparèrent avec autant d'acharnement.

A la côte du Poivre, le 23, on enregistrait :

« 8 h. 40. - Rapport : Fleury doit être pris. - Fleury ? - Mais oui. »

« 8 h. 45. - Qui est là ? Qui est à l'appareil ? Alors, Fleury est pris ? - Voulez-vous l'annoncer. »

« 11 h. 25. - Mon capitaine, ils ont été renvoyés. Vous savez bien ce que cela veut dire. Tout le régiment 5 va vers... nous avons pris 3 tranchées et 350 soldats, 2 officiers... Je crois

Qu'à la fin de ce mois... Notre grande attaque est prête. »

« 17 h. 25. - Avez-vous entendu quelque chose ? - Oui, de Fleury. J'ai tout pu voir d'ici. C'était bien terrible avec les grosses pièces. »

A Froideterre et à Souville, heureusement, l'avance n'avait pu se faire malgré le sacrifice d'hommes prévu par le Commandement adverse. Il est certains barrages devant lesquels se bute la volonté la mieux aguerrie.

Les « delikatessen » n'étaient pas oubliées dans cette vie où seule comptait la satisfaction matérielle, tant le lendemain était incertain.

A un téléphoniste revenu de permission et qui offrait des cigarettes de Berlin à un camarade, ce dernier répondait :

« Les Berlinoises auraient mieux fait de nous envoyer de la saucisse ; cela aurait mieux fait dans l'estomac que des cigarettes. Ne crois-tu pas ? - Oui, oui. - Envoie-les tout de même. »

Au Bois Carré, le 24 juin :

« 12 h. 40 - ... Mon lieutenant, comment mangera-t-on ce soir ? - On ne mangera pas, nous serons relevés demain. »

Sans doute, l'espoir de la relève devait valoir une bonne choucroute pour l'estomac !

Ce jeûne inquiétait cependant les hommes et à 19 h. 20, nouvelle demande :

« Comment mangera-t-on ce soir ? - Vous recevrez quelque chose. Personne ne doit dormir ce soir... »

Et, comme ils craignaient une attaque française, les téléphonistes devaient appeler d'heure en heure pour prouver qu'ils ne dormaient pas.

« Par ordre supérieur, il faut que tout le terrain perdu soit repris. » (Général Garbit, 24 juin.) Cela va nous réserver de chaudes journées et deux mois de combats dont on ne pourra plus s'étonner, quand on a vu ce qui se passe depuis février.

Quelques jours après, un bataillon attaquant ce qui fut Fleury perdra treize officiers sur quatorze, et la Garde allemande, les plus beaux soldats ennemis, s'élanceront en vain pour dégager l'ouvrage de Thiaumoirt.

Quelle émotion dut éprouver, le 25 juin, l'écouteur du Poste de la Côte du Poivre, notant à 8 h. 30 ces commandements donnés téléphoniquement par l'observateur allemand d'artillerie à ses batteries :

« La batterie de la Gare !... On voit plusieurs personnes qui s'en vont. Vite, car elles s'en vont... 8 coups 4950 mètres... Plus loin. Allons, bien. L'ennemi doit courir, dépêchez-vous, tirez toujours plus loin. Envoyez une salve... 5 trop court... Une salve. C'est trop tard. Ils courent... Ils courent encore. Une salve. Le coup était épatant. Encore deux coups... Encore une salve... Encore 40 de plus, 35 cent. Le coup était beaucoup trop à droite. On peut toujours les bombarder, car ils sont dans l'herbe, 100 mètres l'un derrière l'autre... Oui, le tir est très bon. 5 de plus... Encore une salve... Nous avons un bon rigodon. Encore 5.200... 12 shrapnells, tir rapide. Que le diable prenne la position ! Vous tirez toujours trop loin, nom de Dieu ! Vous tirez toujours plus mal... Dieu merci, 3 shrapnells étaient bons quand même. »

Se rend-on compte de cette chasse à l'homme particulièrement tragique, où les assaillants qui s'aplatissent derrière les moindres replis du terrain, pesant sur la terre de tout leur poids comme s'ils voulaient se fondre en elle, ne sont qu'un pauvre gibier repéré, traqué, que les projectiles sournois entourent d'abord et frappent ensuite quand l'observateur a téléphoné les rectifications.

Le 25 juin, les Allemands n'étaient pas à Verdun et leurs préparatifs d'entrée triomphale durent être abandonnés. Mélancoliquement, un officier téléphonait en face de la Côte du Poivre :

« 12 h. 35. - Il faut rentrer de nouveau le drapeau du régiment. Dépôt 6. Le transmettre. »

Le pas de parade, les musiques et les drapeaux furent remisés dans l'espoir d'une meilleure occasion qui ne se produisit pas. C'est devant Verdun que les Allemands s'usèrent et perdirent la guerre.

Les rapports des Postes d'écoute prouvent combien l'artillerie allemande fut gênée par nos avions de reconnaissance, qui scrutaient le sol pour découvrir les pièces camouflées et empêchaient ainsi celles-ci de tirer.

Si l'utilisation des compétences fut souvent chez nous un sujet d'ironie, nous constatons que parfois l'armée ennemie n'était pas mieux placée :

Poste de Mouilly, le 27 juin 1916 :

« 16 h. 35. - Ici Krause. L'homme vient d'arriver, mais n'a aucune notion d'un canon. Je me suis assez fait de mauvais sang, surtout de m'envoyer des hommes pareils, et encore un tout jeune. Je lui ai demandé s'il avait déjà vu un canon comme celui-là ; alors il me répond, de toute sa vie il n'avait vu un canon de la sorte. Je ne peux pas me servir de cet homme. »

Découragement (au Poste du Bois Carré, le 28 juin) :

« Nous n'avons encore rien à manger, pas de café et rien... Du café, c'est le principal, ça réchauffe un peu. Je suis dans la m... jusqu'au genou ce matin. »

Quelle situation curieuse pour un Français à l'écoute, d'entendre les Allemands donner à leurs batteries des rectifications de tir sur un but qu'il ne peut voir, mais qu'il sait être ses camarades !

C'est pourtant celle dans laquelle se trouva le 30 juin l'écouteur du Poste de la Côte du Poivre.

« 7 h. 15. - ... Il y a au sud des centaines d'hommes en mouvement.

« 7 h. 30. - ... Oui, à cet endroit je vois des Français. Oui, point 197...

« 7 h. 52. - ... On voit des Français, environ 100. Ils courent vers 197 (Point de la carte).

« 7 h. 55. - Mon capitaine, ce ne sont pas des Allemands, mais des Français. Les Allemands n'ont jamais de manteau.

« 8 h. 15. - Oui, mon capitaine. Le feu de barrage est fait là où nous avons vu les hommes.

« 10 h. 15. - Dites à la batterie qu'elle fasse vite, car les Français attaquent de quatre côtés. Nom de Dieu ! dépêchez-vous !

« 10 h. 20. - Sur les points 353-354 les Français avancent en colonne. Aussi au point 193. Comprenez-vous, mon capitaine 4... Oui, nom de Dieu ! Je ne peux plus rien faire avec l'observatoire, tout est occupé.

« 10 h. 25 - ... Les Français paraissent avoir pris le point 350. Ils avançaient du point 195 au point 197, et d'autres sur la hauteur... Ils avancent sur 350...

« 10 h. 40. - Le capitaine Dikow est-il là - Oui. - Il y a à peu près entre 190 et 350 quatre compagnies. Vous devez tirer dessus immédiatement.

« 11 heures. - La partie nord reçoit trop peu de feu. L'ennemi continue à se développer.

« 11 h. 5 Ils viennent du nord et se dirigent vers le nord-est... Oui, là, dans la vieille tranchée ils ont fait une nouvelle tranchée et ils sautent par bandes d'un trou d'obus à un autre. Ces nouvelles tranchées, je les ai pourtant annoncées ce matin. On doit tirer dessus.

« 11 h. 20. - Les Français sont sur 350. La plupart des Français sont dans des trous d'obus. »

Ainsi, l'écouteur aveugle dans son poste suit la bataille minute par minute et juxtapose les deux tableaux : celui des troupes françaises attaquant et progressant, et celui de l'observateur allemand aux aguets, tandis que les artilleurs s'affairent autour de leurs pièces.

.....

## En Argonne

Le 5 juillet, les Postes d'écoute du secteur de l'Argonne, placés jusque-là sous l'autorité de l'adjudant Niboyet, chef du secteur, étaient réunis aux Postes de la lie Armée du Front de Verdun, sous la direction générale du sous-lieutenant Morin.

C'étaient les Postes de la Corniche, 240 et 285. Ensuite, ce seront les Postes de Madeleine et Condé, sur la gauche.

Les Postes S. E. et de la Buanthe, desquels on retrouve quelques comptes rendus, ne furent que des essais.

La première écoute en Argonne date de septembre 1915.

Le lieutenant Br..., chef du détachement télégraphique de la 9e Division, avait fait disposer des prises de terre au moyen de baïonnettes, comme nous l'avons expliqué au début du volume. Au fonds d'un puits de mine, il essaya ensuite d'écouter avec un écouteur de téléphone de campagne. Les conversations et bruits entendus avaient semblé assez nouveaux pour qu'on sollicitât le concours de militaires comprenant l'allemand.

Niboyet, du 82e régiment d'infanterie, fut désigné avec un infirmier. Ils descendirent dans le trou et y restèrent toute une journée. Ils entendirent les sonneries allemandes, lointaines et bien distinctes des nôtres, saisirent des bribes de conversations, et eurent l'impression de toute une vie souterraine dont les détails leur parvenaient mal, mais qui seraient riches en enseignement, si l'on parvenait à améliorer la transmission.

Le principe de l'écoute fut alors décidé dans ce secteur, et le premier poste de l'Argonne fonctionna quelques jours plus tard dans une sape confortable et isolée, située à la Cote 285.

Les résultats furent reconnus excellents et le service prit de l'extension au point de posséder plusieurs postes pour lesquels un nombreux personnel fut recruté, soit en ligne, soit dans les dépôts de l'intérieur.

Personnel de qualité différente, composé d'Alsaciens-Lorrains, valeureux combattants, mais n'ayant pas toujours une culture suffisante pour comprendre le Hoch Deutsch et en noter par écrit le sens en français ; ils étaient complétés par d'autres, au contraire très cultivés, mais ne possédant pas souvent une connaissance approfondie de l'allemand. Chacun apportait à son camarade ce qui manquait à ce dernier et de cet accord naquit une mine de renseignements précieux pour le Haut Commandement.

Jamais les Postes d'écoute de l'Argonne ne surprirent autant de secrets que pendant la période de septembre à décembre 1915, alors que les hommes ne disposaient que d'écouteurs téléphoniques ordinaires, puis un peu plus sensibles, parce qu'offrant une moindre résistance électrique.

Au début de l'écoute, les artilleurs allemands, très précis, mirent minutieusement et involontairement au courant des moindres détails de la préparation de leurs tirs de réglage, les écouteurs de l'Argonne. L'heure, le calibre, le nombre de coups, la batterie qui allait tirer, le secteur qu'elle allait arroser, etc., tout leur fut connu.

C'est en avril 1916 que fut reçu le premier amplificateur installé dans le plus grand secret, dans une sape de la Cote 285. Il fallait éviter les indiscretions des fantassins et les éloigner.

L'un des écouteurs eut l'idée de placer à la porte de l'abri une grande pancarte sur laquelle on lisait : « Danger de mort ».

L'effet fut contraire à celui qu'on attendait, car la curiosité fut excitée par ce danger inconnu, et dès la pancarte enlevée, nul ne s'intéressa plus aux écouteurs et à leur besogne mystérieuse.

Hélas ! ce premier amplificateur devait bientôt se détraquer !

Au bout de quelques jours, le casque d'écoute, excellent d'abord, se révéla défectueux. Il était grillé.

Niboyet demanda son remplacement et chaque soir il revenait à la charge, car ce casque semblait n'exister qu'à un unique exemplaire dans l'Armée française. Les écouteurs se désolaient du temps perdu et de tous les renseignements qu'ils ne pouvaient capter.

Enfin joua le système D !

Un permissionnaire acheta simplement à Paris un casque d'écoute dans une maison d'électricité.

Il le rapporta triomphant et l'écoute reprit, fructueuse en rapports importants. Le combattant avait devancé l'Administration et les écouteurs prouvèrent une fois de plus quelle conscience ils apportaient dans leur service.

En Argonne, en plus du lieutenant Br..., dont nous venons de parler, le capitaine L..., de l'Etat-major de la 9e Division, s'occupa beaucoup du Service d'écoute, ainsi que M. G..., officier d'artillerie, qui fut chargé durant des mois de l'utilisation des renseignements donnés par les postes.

Voici quelques noms d'écouteurs de ce secteur, dont se souvient leur chef Niboyet : Billiard, Imhof, Tabouret, Richard (Binz), Fauconnier (Ledoux), Holzlin, Simon, René Masson, Commande, Ruderolz, Caquet, Vasseur, Bertaud, Cordier, Moreau, Didier, abbé Bernard, Levasseur, Cordonnier, Spannagel, Xénard, etc.

Parmi les téléphonistes :

Maigret, Poirier, Gravelin, et le cuisinier de l'équipe : Guérinier.

Les souvenirs d'Argonne sont nombreux encore chez les hommes qui firent partie des Sections d'écoute.

Nul de ceux qui y assistèrent n'a oublié la partie de quilles interrompue par l'arrivée inopinée d'un énorme solitaire qui, encore plus étonné que les joueurs, fit brusquement demi tour et disparut dans la forêt.

Le fait s'est produit devant la baraque Adrian qui servait de repos au détachement, au fond d'un ravin. On l'appelait le Baraquement Canard.

L'un des prêtres l'abbé Bernard faisant partie des écouteurs avait l'esprit fort pudibond et la haine des conversations un peu libres.

Un jour qu'il était à l'écoute, il surprit et nota une conversation galante assez osée. Les Allemands, pour passer le temps, se racontaient quelques histoires grivoises. L'ecclésiastique n'en voulut rien croire, ne comprenant pas que l'on put s'amuser de telle façon.

Il était persuadé que chaque crudité de langage avait un autre sens et il s'efforça de rechercher la clef de cette conversation. Il désirait que son chef communiquât au Commandement ses divagations. Il n'en fut rien.

Le brave homme s'est pendant longtemps demandé si un postérieur ne masquait pas un obusier, et si les fantaisies érotiques des gretchen ne cachaient pas un tir rapide.

Deux chiens furent les fidèles compagnons des écouteurs de l'Argonne, deux pauvres bêtes perdues auxquelles on ne refusa pas le droit d'asile et qui furent baptisées Mistinguett et Tapageot.

En ligne où ils montaient régulièrement, ils se tenaient silencieusement pour ne pas gêner l'écouteur, mais Tapageot, regrettant sans doute le temps heureux d'avant-guerre, se consuma de langueur et mourut assez rapidement.

Mistinguett, au contraire, avait adopté comme maître le chef de secteur Niboyet et elle coulait des jours heureux. Elle pouvait se perdre dans les lignes ou dans les bois, son sens extraordinaire de l'orientation lui permettait de toujours retrouver le cantonnement.

Lorsque la Section d'écoute quitta la forêt pour Souilly, la chienne suivit et eut l'honneur des persécutions d'un officier de gendarmerie.

Mélancolique en songeant au passé, Niboyet dit encore aujourd'hui :

Je sentis ce jour-là, toute la différence qui séparait l'avant de l'arrière, la vie libre du camp des combattants de celle guindée des hauts États-Majors. »

Profitant d'une permission, il put emmener Mistinguett dans sa famille où elle vécut jusqu'en 1925. A cette époque, une tumeur incurable obligea à l'abattre.

C'était un peu de la vie des écouteurs de l'Argonne qui disparaissait.

Un matin, l'écouteur de la Haute-Chevauchée, en forêt d'Argonne, entend un officier allemand poser à un camarade une question relative au départ d'un train de permissionnaires. Il apprend ainsi que ce train quittera la gare de Cornay, en arrière de Varennes, à quatre heures de l'après-midi.

L'Etat-major est immédiatement prévenu et à l'heure dite, le 140 de marine envoie un certain nombre d'obus sur le lieu de rassemblement.

Le lendemain, le communiqué allemand annonçait que la gare de Cornay avait été bombardée, mais sans en donner la raison...

Une autre fois, le 5 mai 1916, au poste Sarraillé, cote 285, en Argonne, une conversation ennemie mît soudainement fin à l'angoisse générale du Poste d'écoute, composé de René Masson, Commande et du téléphoniste Gravelin.

« La mine sautera demain à 5 heures. »

Depuis deux semaines, on entendait à intervalles réguliers, des coups de pioche sous terre, dont le bruit s'amplifiait au fur et à mesure que la galerie souterraine approchait du poste. Instinctivement, chacun pressentait qu'une chambre de mine se préparait. Quant au cours de la dernière semaine on intercepta l'annonce de « 40.000 kilos d'explosifs ! » une section de la 3e Compagnie pour le transport », aucun doute n'était plus possible et l'émotion fût à son comble dans le poste.

Allions-nous sauter avec la mine ?... Enfin,

« Pionier Offizier Heidel meldet : « Alles bereit ». L'officier du Génie annonça : « Tout est prêt ».

Nouvelle communication : Selon ordre transmis la première et la deuxième tranchées seront occupées immédiatement.

Le soir même : communiqué final :

La mine sautera demain à 5 heures.

Ces renseignements furent portés au P.C. afin que toutes dispositions soient prises.

Ce jour-là, à 4 h. 45, le poste fut évacué avec tout le matériel et à peine arrivés dans le boyau de communication, à 500 mètres du poste, nos écouteurs assistaient à l'explosion de la mine la plus puissante vue dans le secteur jusqu'à présent. Un immense entonnoir subsistait à l'endroit où fût le poste d'écoute.

Un violent feu d'artillerie empêcha les Allemands d'occuper nos tranchées ; les éléments sortis des tranchées furent impitoyablement fauchés par nos mitrailleuses.

Steffan, qui fut écouteur mais est resté artiste, raconte ainsi un souvenir d'Argonne vers mars 1916 :

« Toute la journée, nous avons assisté de notre poste à des réglages de tir sur des hêtres séculaires qui ombrageaient le ravin où serpentait la « Route Marchand » fraîchement empierrée. Les premières feuilles auréolaient les arbres et les branches maîtresses.

« Depuis le matin, les Allemands s'acharnaient sur la pointe extrême de ce coin de Forêt d'Argonne, dont la végétation touffue les empêchait de voir le chemin du Four de Paris. A l'écoute, monotone, se suivaient les corrections de tir de l'observateur ennemi et nous ne captions que des hausses ou des dérives.

« De temps à autre, pour nous dégourdir, nous sortions de notre « guitoune » contempler les résultats de ce massacre. Les « gros noirs » se succédaient à intervalles réguliers et les coups manqués nous causaient autant de joie que si ces arbres avaient été de vieux camarades de guerre.

« C'étaient des arbres français et les projectiles étaient ennemis.

« De temps à autre, un « volltreffer » (obus qui tombe en plein but). Alors, après que les échos du ravin avaient répercuté l'éclatement du 210, lentement, un long et douloureux déchirement se faisait entendre. Le beau hêtre se penchait, hésitant, comme à regret, pour s'abattre enfin lamentablement, la tête en bas, sur le versant de la côte.

« En cette journée de printemps où tout ne demandait qu'à vivre, la destruction faisait mal et semblait une monstrueuse injustice. »

« A la tombée de la nuit, les Allemands cessèrent le tir. La soupe avalée, nous allâmes fumer une cigarette devant la « guitoune ». A nos pieds s'étendait le ravin tout bleu du léger brouillard crépusculaire. De la terre montaient des senteurs d'herbe et de fleurs. Un rossignol chanta non loin et nous ne nous parlâmes plus, les yeux vagues, le cœur oppressé.

« La nuit tombait, calme et splendide. Nous restions muets, pris au sortilège de la Nature...

« Je dus cependant m'arracher à ma rêverie pour prendre mon tour d'écoute au fond de la sape. A peine les écouteurs aux oreilles, j'entendis l'observateur allemand :

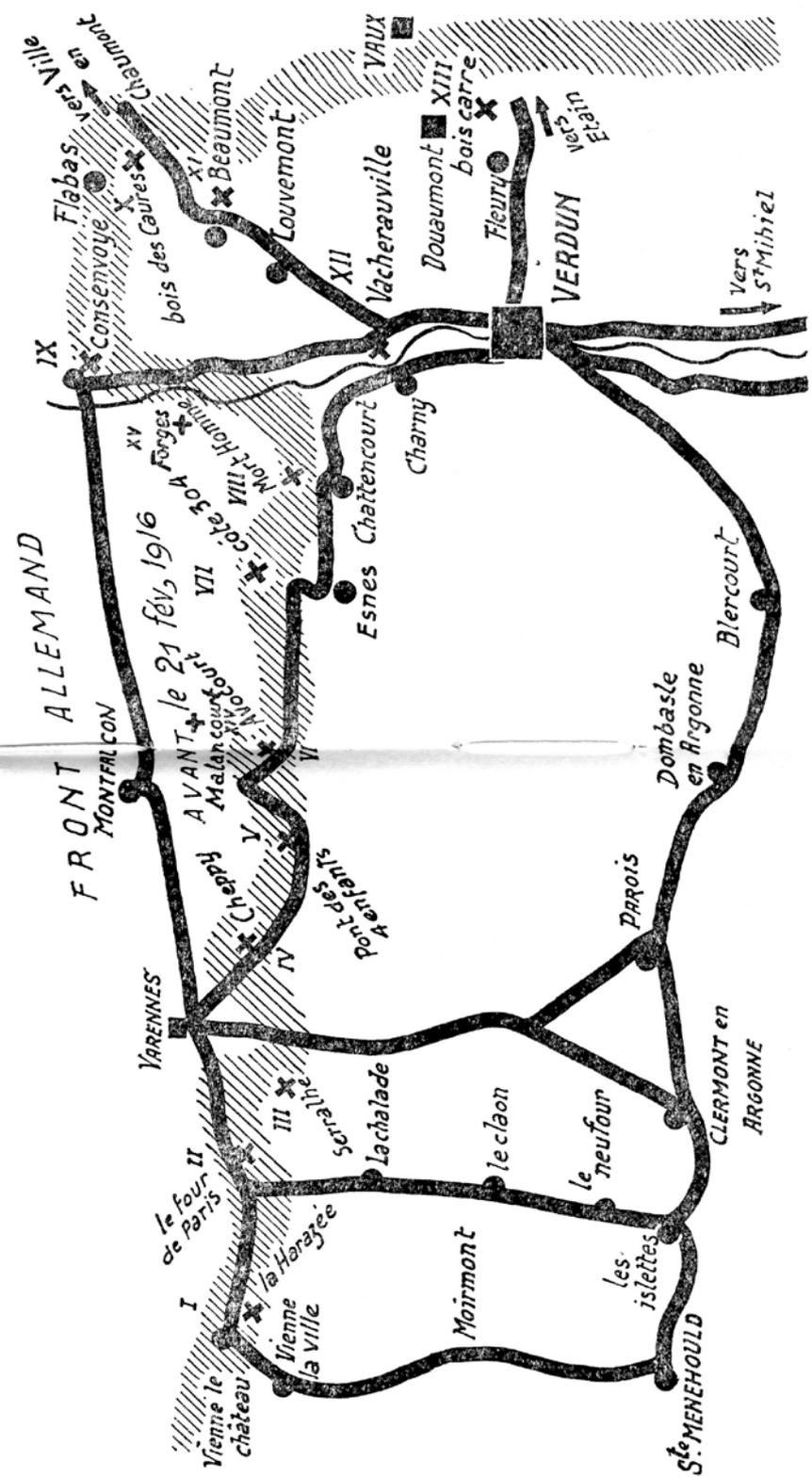
« Hallo ! Batterie ?... Der Karl soll mir mal was vorsingen ! » (Allo ! Batterie ?... Dites donc à Karl de me chanter quelque chose.)

« Deux minutes de silence, puis la voix claire et nette de Karl chanta le lied nostalgique :

« Nach der Heimat möcht ich wieder... » (Je voudrais retourner dans ma patrie.)

POSTES D'ÉCOUTE : ARGONNE et VERDUN

- I. — La Harazée.
- II. — Four de Paris.
- III. — Sarraillé.
- IV. — Cheppy.
- V. — Pont des 4-Enfants.
- VI. — Avoourt.
- VII. — Côte 304.
- VIII. — Mont-Homme.
- IX. — Consenvoye.
- X. — Bois des Caures.
- XI. — Beaumont.
- XII. — Vacherauville.
- XIII. — Bois Carré.
- XIV. — Matencourt.
- XV. — Forges.



## XVI De nouveau...Verdun

Au rapport du Poste du Bois Carré du 4 juillet, un écho de l'offensive franco-britannique dans la Somme :

« 12 h. 30. - La 6e compagnie est-elle là ? Veuillez, je vous prie, appeler le lieutenant Gerhardt à l'appareil... de la part du lieutenant Weinner... J'ai à vous communiquer un renseignement secret... Débranchez, je vous prie, afin que personne ne puisse entendre. - C'est fait. - Savez-vous que les Français ont pris l'offensive près de Péronne ? Ils nous auraient enlevé quelques villages et fait 6.000 prisonniers. - Quoi ? Mais c'est incroyable ! Où avez-vous appris cette nouvelle ? - C'est le colonel qui me l'a annoncé ce matin, alors que je demandais à lui parler pour le service. Mauvais pour nous ! - Juste ciel ! ça va marcher tristement ! Au revoir. »

Le 7 juillet, la 60e Division perd trois colonels dans la même journée. D'autres officiers prennent leurs places et les fissures se rebouchent dans le mur humain grâce au mortier vivant (les poitrines agglomérées).

C'est cependant nous qui menons maintenant le jeu et l'ennemi se méfie, s'inquiète et se démoralise.

Le 7 juillet, à la Côte du Poivre, l'écouteur Lévy saisit :

« 7 h. 50. - On demande si les Français attaquent sur la Côte de Froideterre. »

« 8 heures. - Ici, observateur avancé. Il faut renforcer la surveillance car l'on craint une attaque ennemie sur Froideterre... Il faut bien faire attention aux événements qui se déroulent sur les pentes nord de Froideterre. »

Quelquefois, des réclamations pour des faits personnels qui renseignent indirectement et par recoupements :

Poste du Pont des Quatre-Enfants à la même date :

« 9 h. 10. - Qu'y avait-il à propos de la censure ? - Je demande au sujet d'une permission... oui, j'écrirai à qui de droit ; ensuite ça ira plus loin... Autrefois, c'était permis, ensuite, ils se sont plaints que l'on correspondait avec l'étranger, mais j'écrirai à qui de droit. On transmettra ma lettre et ça arrivera en Russie.

« Quand pourrons-nous reprendre nos petits dans nos bras ? Ah ! oui, taisons-nous là-dessus », soupire un Allemand au Bois Carré.

Et le 12 juillet, au Poste de la Côte du Poivre :

« 18 h. 50. - Je viens te dire que plusieurs de nos meilleurs camarades sont tombés aujourd'hui. C'est très triste car ils devaient partir bientôt en permission. »

Le grand drame, toujours semblable, continuait à s'écrire dans l'angoisse de mille craintes individuelles. La débauche de munitions prenait de part et d'autre des proportions effrayantes et l'écouteur, impassible et précis, notait simplement au Poste des Chevaliers :

« Les lignes complètement hachées par le bombardement violent d'hier soir n'ont pu être rétablies que ce matin au jour. Un obus est tombé sur le poste, bâti en sape, mais n'a réussi qu'à endommager les tôles. Prière de nous envoyer de la toile isolante. »

Le 13 juillet, quelques phrases entendues au Poste des Quatre-Enfants valaient tout un rapport :

« 8 h. 27. - Quoi ? Journée sans viande aujourd'hui. Par contre, nous touchons des fruits desséchés : poires sèches, pruneaux, pommes et autres saletés pareilles. Avec cela, tu peux poser culotte tous les dix mètres.

« Enfin, nous sommes tout de même relevés demain matin de bonne heure ; mais tu sais, nous ne prendrons pas tous les boyaux pour aller à Véry. - A partir du boyau Uhlanengraben, nous prendrons la chaussée qui conduit directement à Véry. Il va de soi que les téléphonistes viendront avec nous. »

Belle cible pour notre artillerie !

Quelquefois, des réflexions toutes simples qui surprennent au milieu de cette tourmente et feraient sourire en d'autre temps :

Poste du Bois Carré, 15 juillet 1916 :

« 11 h. 45. - Auparavant, je vais voir si l'on nous donne quelque chose à manger aujourd'hui. Il est toujours temps de se mettre au travail. »

A partir de la mi-juillet, le chef de poste de la Côte du Poivre notait que les Allemands employaient beaucoup plus fréquemment la T. S. F, pour la transmission des ordres. Perfectionnement de celle-ci, sans doute, mais aussi désir de se dégager de nos postes d'écoute qu'ils sentaient constamment en éveil, captant leurs moindres communications.

Les haines et les différences de race semblent en de certaines minutes s'effacer devant l'égalité de la douleur.

« 16 h. 35. - Gipfel, commandant la 4e compagnie. Qu'y a-t-il de nouveau ? Je viens de recevoir à l'instant la triste nouvelle : mon plus jeune frère est tombé au nord de la France. » (Poste des Chevaliers, 15 juillet 1916.)

Afin de rendre leurs communications inintelligibles pour nous, les Allemands se servaient des points et des traits de l'alphabet Morse.

L'importance des prescriptions était si grande que tout homme appelant en langage clair devait être puni.

C'est pourquoi, le même jour et au même endroit, un soldat allemand disait à un autre qui avait prononcé le nom de son poste au bout du fil :

« Ane que tu es, si quelqu'un nous écoutait, tu verrais ce que tu prendrais sur les oreilles ! »

Le 17 ou 18 juillet 1916, le commandant de Cointet quittait le commandement du 2e Bureau de la 2e Armée pour prendre celui du 2e Bureau au Grand Quartier Général. Cet excellent chef, intelligent et juste, fut regretté de tous ses subordonnés.

Le 18 juillet, un gradé téléphonait en face du Bois Carré :

« 8 h. 40. - Avec un pain et un fromage, deux hommes doivent pouvoir tenir cinq jours. - Bien, c'est assez triste. »

Des tirs trop courts, souvent, et des pertes dont l'infanterie de première ligne se plaint légitimement.

Toujours au même poste, le 19 juillet, une communication dont la teneur fut immédiatement transmise au commandant de notre bataillon en ligne :

« 17 h. 20. - Par ordre du commandement, la 8e compagnie devra, ce soir à 11 heures, envoyer une patrouille qui, sous les ordres de l'adjudant adjoint Kern, s'approchera le plus près possible du petit poste français A. Elle restera environ une demi-heure devant ce petit poste et observera les mouvements et actes de l'ennemi. L'adjudant adjoint devra se rendre compte du nombre d'occupants de ce petit poste. »

De l'ironie aussi, un peu amère sous la blague des mots.

En 1916, le Kronprinz jouissait encore d'un grand prestige parmi les soldats allemands qui se battaient devant Verdun.

Le 26 juillet, le Poste de la Côte du Poivre enregistrait la conversation suivante entre deux camarades :

« 8 heures. - Je te félicite pour ta décoration. Tu l'as bien méritée. - Mais oui, seulement cela m'aurait fait deux fois plus de plaisir si le Kronprinz me l'avait remise personnellement, comme à Grun. Je pars demain en permission. »

Et à 13 h. 25, chez ces hommes terrés, un écho de la lointaine bataille sur mer au cours de laquelle s'affrontèrent les deux grandes flottes ennemies :

« L'observateur avancé demande si l'on ne sait encore rien de la bataille navale ?

« Non, on ne sait encore rien d'officiel. Mais le lieutenant Steger a dit que 12 bateaux allemands ont été coulés et que les Anglais ont perdu 6 grands navires. En tout 40 bateaux ont été mis hors de combat. »

Lorsqu'une inspection de personnage haut placé, était signalée, les périphrases les plus bizarres étaient employées pour faire comprendre la chose à l'auditeur au bout du fil, sans nommer personne.

Ainsi, le 28 juillet, au Poste de Calonne :

« 6 heures. - Qui appelle ?- Sous-officier Speier. Qui est à l'appareil ?- Ianotzki. - Oui. Écoutez. Ce matin, il va venir un grand animal, il faut nettoyer l'abri et tout. Écoutez donc, c'est un grand animal !... Oui, comme un auroch. Compris. Oui. - Bien. A transmettre, n'est-ce pas ? »

Le 31, au Poste du Bois Carré, cette clairvoyante réflexion :

« Si je dois en croire mes oreilles, cela ne marche pas aussi bien, sur le front russe qu'on nous le chante !... »

Le « bourrage de crâne » est de tous les lieux et de tous les temps.

Plus le temps passe, plus le problème de l'alimentation devient sérieux. On rationne et la qualité est souvent mauvaise.

Le 5 août, au Poste de la Côte du Poivre, nous captions :

« 17 h. 20. - Dites-moi donc. Quelle mauvaise nourriture nous avons. Les Français l'ont sûrement meilleure.

Image pittoresque d'un observateur allemand, même poste et même jour :

« 18 h. 10. - A 7 heures, l'artillerie ennemie tira sur le ravin de Thiaumont qui suit à gauche du mamelon. J'ai vu beaucoup de coups en plein qui tombaient sur la colonne du 1er bataillon du 159e qui devait aller vers Thiaumont. J'en ai vu retourner la moitié comme un troupeau de moutons... »

En face de la Côte du Poivre, le 7 août, c'est l'affolement chez l'ennemi. Nos bombardements démolissent, écrasent et rendent inutilisables les sapes que reconstruisent ou consolident en vain les pionniers.

Nous suivons leurs réactions pour ainsi dire phrase à phrase.

Le 7 août 1916, était blessé au poste du Bois Carré l'écouteur Labaigt qui devait mourir deux jours plus tard. Il était le fils du poète Jean Rameau.

Quelques mots surpris montreront avec une tragique éloquence à quel point le manque d'hommes obligeait les combattants à dépasser les limites du possible. Nous connûmes aussi ces heures sombres :

Poste du Bois Carré, 8 août :

« 7 h. 50. - A midi, pourrais-je téléphoner au lieutenant ? - C'est important ? - C'est pour lui dire que depuis 3 jours mes six hommes sont toujours à la même place. Il serait pourtant grand temps de les enlever. Ça fait déjà longtemps qu'ils sont là. Ils ont faim. Me comprenez-vous, mon adjudant ?... Êtes-vous encore là, mon adjudant ? Faut-il que les hommes restent là encore longtemps sans être soignés. Ou ne pourrait-on pas les faire emporter au camp ? Ils sont à bout. - Voici le lieutenant. - Adressez-vous à la compagnie sanitaire. Je ne peux pas vous dire autre chose. Ça suffit comme ça... - Êtes-vous encore là ?... Y a-t-il encore quelqu'un ?... »

A cette date, le front des postes d'écoute de la IIe Armée de Verdun s'étendait encore vers l'Argonne et englobait le Poste du Bois de Cheppy, puis une huitaine de jours après le Poste Q. O., qui commença à fonctionner exactement le 16 août.

Le 11, au Poste du Poivre, une nouvelle sensationnelle, mais qui n'était peut-être qu'un bruit et ne put être confirmée :

« 19 h. 05. - C'est le poste 3 ?... Willer, écoute voir. Le Kronprinz vient, tout doit être en ordre. Toi, Willer, crois-tu que le Kronprinz vient ?- Je ne le crois pas. »

Le lendemain, les Allemands notaient au rapport de leur bataillon transmis par téléphone et que nous captâmes :

« L'artillerie ennemie a bombardé nos 1er et 2e lignes avec du petit calibre... »

Nous pouvons supposer qu'il y avait corrélation entre la nouvelle surprise et ce bombardement.

Sans doute, les répétitions sont nombreuses, comme les épisodes même de la guerre, mais comment ne pas insister sur cette oreille implacable suivant l'ennemi dans ses moindres gestes que constituait chaque poste d'écoute, organe unique de renseignements précieux que les autres branches du Service secret n'auraient pu apporter au Commandement avec autant de minutie ?

Le 14 août, René Masson, le chef du Poste des Quatre Enfants notait à la suite de son rapport :

« J'ai eu ce matin la visite du capitaine du Ile Génie, s'occupant du secteur.

« Hier soir, j'ai signalé au commandant du secteur que l'ennemi voyait travailler nos hommes entre les points 56 et 58 (désignations allemandes). Points se trouvant à la hauteur de notre poste et en première ligne.

« Ce matin, j'ai signalé au commandant du secteur que l'ennemi avait aperçu nos travailleurs dans un boyau, entre les points 56 et 58, qu'il supposait être reliés au point 93 (ancien secteur du 331).

« Ce soir, j'ai également prévenu le commandant qu'en cas de travaux de nuit sur les emplacements cités ci-dessus, la batterie allemande était prête à tirer. »

Seul, ce dernier paragraphe expliquerait avec une éloquence concise les milliers de vies humaines qu'ont sauvées les renseignements fournis par les postes d'écoute.

Le téléphone servait aussi entre camarades et comme partout, pour prévenir les « coups durs ».

Le 16 août, le Poste du Bois Carré captait cet appel lancé par un téléphoniste allemand :

« 10 h. 35. - Ici la 5e compagnie. - Ici le bataillon. - Dis donc, Muller, je viens d'apprendre que le capitaine montera cet après-midi aux lignes avancées et se rendra compte de l'entretien des tranchées et de la façon dont les munitions sont soignées. Avise l'adjudant de façon qu'il prenne ses mesures avant l'arrivée du capitaine. - Compris. »

Plus les jours passent, plus le découragement s'accroît, car l'Empereur et son Etat-major avaient tellement annoncé la prise de Verdun comme une chose certaine, inéluctable, que le soldat allemand commence à douter de la victoire et de sa mission divine.

Le 22 août, au Poste de Calonne, au cours d'une conversation entre deux ennemis, l'écouteur note cette phrase :

« Après, tu pourras chanter : « L'Allemagne au-dessus de tout » (Deutschland über alles).

Et le 23, au Poste du Bois Carré, parmi des comptes rendus de tir, des inventaires de munitions, des ordres divers, cet aveu :

« Tu es relevé. C'est ça qui est chic. Au moins, tu auras à manger. Moi, je la crève, ici. Sais-tu ce qu'il y a à manger ici ce soir ?... Un hareng, mon cher.

« Au moins n'attrape pas un gros ventre. - Si on pouvait seulement rentrer chez soi pour pouvoir manger convenablement !...

Nos écouteurs, grâce au perfectionnement apporté par les amplificateurs, percevaient les conversations et bruits provenant d'une grande distance.

Puis, à la Côte du Poivre, une phrase qui rappellera à beaucoup de pénibles souvenirs :

« 16 h. 45. - Le tir de la Bertha aura lieu demain matin. La ligne sera posée demain matin. »

Nous avons maintenant l'initiative des opérations et les Allemands avaient fort à faire pour surveiller nos mouvements, repousser nos attaques et se garer le mieux possible de nos bombardements continuels et meurtriers.

Le 30 août, le Poste de la Côte du Poivre captait cette communication d'une tranchée allemande :

« 10 h. 25. - L'abri supérieur s'est cependant complètement éboulé. Oui, alors on doit commencer par la gauche... oui, les travailleurs doivent cependant aussi dormir... Il est facile de commander... oui, oui, je le sais. Pour moi, ça m'est égal. Nous ne pouvons pas avancer. »

Et cette inquiétude, cette lassitude constante que les événements entretenaient à plaisir :

Poste du Bois Carré, le même jour :

« 22 h. 40. - Hier, je vous ai informé de ce que la Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche, mais je ne pouvais pas vous l'assurer. Je viens à l'instant de chez le commandant auquel j'ai demandé ce qu'il y avait de neuf. Il est réel que la Roumanie se trouve en guerre avec l'Autriche qui est maintenant dans une triste position. Mais c'est également peu gai pour nous autres Allemands. Je ne sais pas ce que nous allons devenir. »

Moments terribles quand le tir d'un des combattants amenait un tir de représailles de l'adversaire. Il nous suffit de choisir au hasard parmi les nombreux rapports, cette communication transmise le 3 septembre par le Poste des Quatre Enfants, tandis que le 124e Landwehr occupait les tranchées en face.

« 13 h. 10. - Mon lieutenant, nous ferions mieux de cesser notre tir... Batterie. - Est-ce que cela devient dangereux là-bas ? - Combien de temps ? Une heure et demie. Naturellement la tranchée a sauté. Tout est brisé. La cuisine est nivelée. C'est une chance que nous en soyons échappés. - Beuz est blessé ? - Oui, seulement une blessure légère. Voilà que de grosses torpilles tombent à nouveau... Oui, nous avons déjà un grand blessé... quatre morts, c'est terrible !... »

Et cette exclamation poignante d'un combattant face à face avec la mort :

« Que Dieu protège les Pauvres !... »

Et c'est pourquoi, commençant à économiser les hommes que l'immense creuset de Verdun faisait fondre depuis des mois, les Allemands évitaient de tirer sur nous sans motif important.

Poste des Chevaliers, 3 septembre 1916 :

« 11 h. 25 - Il peut tranquillement tirer, mais seulement si ce sont les Français qui commencent. Il nous est défendu de les provoquer. »

C'est là l'aveu le plus clair.

Et toujours les drames partiels dont la nouvelle court sur le fil et que la terre apporte à nos écouteurs attentifs :

Même date, Poste du Bois Carré :

« 17 h. 50. - Lieutenant Ackermann ? - Oui, qui est là-bas ? - Lieutenant Moder. L'adjudant a été enterré avec toute sa section dans sa galerie. Donnez-moi autant d'hommes que vous pouvez pour déterrer les pauvres diables. - Comment cela s'est-il produit ? - Une bombe française. - Triste !... »

La fatalité emprunte toutes les formes et se cache sous tous les visages. Chacun a rapporté des souvenirs de la guerre dans lesquels elle joue son rôle.

Les écouteurs devaient aussi maintes fois la connaître, hélas, et le Frère de la Doctrine Chrétienne Hottier en est un douloureux exemple.

Celui-ci était en permission quand une note de l'armée lui prescrivit d'aller faire des essais aux Épargnes. Son camarade Huet monta en ligne à sa place, mais Hottier, rentrant de permission, fut envoyé deux jours après au Poste de la Cote 304.

Dès son arrivée, allant reconnaître un emplacement pour planter une baïonnette (prise de terre) en avant des lignes, il fut tué net par une balle en plein front.

C'était le 4 septembre 1916.

Avec l'adjonction des postes de l'Argonne, le secteur des Postes d'écoute prenait une importance considérable, et dans le rapport du 11 septembre, nous voyons figurer :

Postes du Châlet, de Cheppy, des Quatre Enfants, du Bois-Carré, du Prado, du Poivre, de Sonvaux, de Calonne, de Mouilly, du Bouchot et des Chevaliers.

Les écouteurs ne devaient pas être de simples machines à transcription, enregistrant automatiquement et avec rapidité tout ce qu'ils entendaient. Il leur fallait réfléchir et déduire, car les Allemands, en partie au courant de notre organisation d'écoute, ne donnaient plus les communications importantes en langage clair.

Les servants de ces postes furent, en plus de ceux que nous avons déjà cités : Alexandre, Apard, Allemane, Brun, Billot, Brodart, Bontemps, Beauchâteau, Benoit, Cahen, Chaubert, Catineau, Caisse, Chanut, Callard, Durut, Drin, Dumazeau, Domade, Deneuille, Duliège, Fay, Falck, Faton, Friedrich, Garnot, Garde, Garran de Balzan, Gaujard, P. Grenier, Herbstmann, Hussak, Kopf, Kuhm, Kessler, Kilb, Kible, Kessler Victor, Lorenz, Lavillonnerie, Lemaître, Lefèvre, Ledoux, I ebon, Laurens, Levet, Roger Masson, Maurer, Legret, Marchand, 1Vussbaum, Oujevolk, Poirier, Proffit, Pinot, Philippe, Roels, Rigault, Siefert, Traub, Schnerb, Sublon, Siebold Simmer, Schnoffenegger, Tricart, Thouvenin, Treffot, Ulman, Vesper, Woronick, Caquet, Max Herold.

Ce même 11 septembre, le Poste de Mouilly captait :

« 10 h. 10. - Compagnie 6. Présent ! Compagnie César ! Lieutenant Siegel annonce : Gustav, Emil, Nathan, Emil, Richard 88... faire passer (simultanément). »

L'écouteur perspicace, que cette série de noms étonnait, notait : « Ne serait-ce pas général ? »

En effet, si nous écrivons à la suite toutes les initiales des noms entendus, nous avons : G.E.N.E.R...

Moyen discret d'annoncer sans doute une inspection du général.

Un des rôles éminemment utiles des Postes d'écoute, fut de pouvoir déterminer avec peu d'écart la distance des batteries allemandes tirant sur nos tranchées.

L'écouteur notant avec la plus scrupuleuse exactitude le commandement de « feu ! », par conséquent le moment précis où le projectile sortait de la pièce, et l'instant de son éclatement, on pouvait par un calcul assez simple, connaissant la différence des deux temps, trouver la distance de la batterie ennemie.

Le 12 septembre, on distribuait les vivres de réserve aux hommes. Repas de plus en plus frugal, ces vivres se composant de 5 à 6 biscuits et d'une boîte de pois !

.....

*Coup de dé du destin :*

On note une conversation d'un lieutenant ennemi au Poste du Bois Carré à 8 h. 40.

A 9 h. 12, ce même poste enregistre l'annonce de la mort du lieutenant... Et les phrases échangées continuent, monotones et sans émotion.

Curieuses réflexions à méditer, d'un officier disant à un camarade par téléphone :

« Hier, il a pris congé de nous. Il est probablement destiné pour un autre front. Ainsi nous perdons nos meilleurs sous-officiers. Il manque aux jeunes le courage ainsi que l'endurance. »

Et toujours l'amour-propre de tuer, le besoin de détruire et l'indifférence devant la souffrance de ceux qu'on ne connaît pas.

Au Poste du Poivre, le 16 septembre :

« 7 h. 55. - Entre 5 h. 15 et 6 heures de la matinée, coups isolés de notre artillerie lourde sur la tranchée d'avant. Après le 7<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> coup, on entendit du poste n° 7 les gémissements des blessés. De 2 h. 30 à 4 h. 40, on tira avec des bombes incendiaires... »

Longueur des jours et des nuits de garde, émiettement de l'espoir à mesure que les semaines et les mois se succèdent, enlèvement de la volonté... c'est tout cela qui perce dans cette phrase entendue au Poste de Sonvaux : « Oui, c'est très triste quand on ne peut rien croire. »

Le 18 septembre 1916, nous ajoutions à notre ligne d'écoute le Poste de Pétrograd au Mort Homme.

Le même jour, l'écouteur à la Côte du Poivre captait ce renseignement téléphoné à une batterie allemande :

« Envoyez donc quelques obus sur le point 54... Les Français y sont juste en train de faire la soupe, on voit de la fumée à plusieurs maisons... »

Notre commandant était immédiatement prévenu et la soupe fut rapidement emportée dans un lieu moins exposé.

Petit détail, certes, mais ce sont mille faits comme celui-ci qui prouvent combien de vies françaises furent sauvées par l'oreille invisible et toujours présente des Postes d'écoute.

Le 19, à la Côte du Poivre, un officier allemand téléphonait :

« 13 h. 40. - Nous avons un 140 et un 160 chez nous... C'est le régiment qui l'annonce. Si les Français s'en aperçoivent, nous serons dans de sales draps avec ce machin... »

#### **Petits drames en quelques mots :**

Côte du Poivre, 25 septembre 1916 :

« 12 h. 05. - A la relève de l'aube, il y avait une patrouille française dans un trou d'obus. On a tiré sur la patrouille dont un homme fut blessé, mais il fut tiré en arrière par les Français. Son fusil ainsi que sa ceinture et ses cartouchières ont été retirés ce matin du réseau et cachés par le caporal Brombel... »

« 12 h. 25. - C'est presque intenable et nous sommes tous, les hommes surtout, tellement exaspérés par ces obus, qu'on en est complètement abruti. Oui, l'homme qui va chercher le café a été grièvement blessé. Un autre de la 9e compagnie est mort là-bas hier... »

Le premier de ces événements devait avoir une répercussion pour le lieutenant Weniger, car à 12 h. 40 le capitaine lui téléphonait :

« Diable, dans un cas pareil, on cherche justement à faire des prisonniers, morts ou vifs. D'ailleurs, l'affaire est rapportée d'une manière tout à fait erronée dans le rapport. Avez-vous aussi examiné exactement les objets de cuir pour le numéro matricule ou autre marque ? - Il n'y a pas de timbrage, mon capitaine. J'ai souvent vu des objets de cuir français et généralement c'était marqué. Mon capitaine, le harnachement de cuir n'est plus le même qu'avant. - Monsieur Weniger, si d'ici très peu de temps la compagnie ne fait pas de prisonnier, mort ou vivant, on supprimera les permissions à la compagnie. Donc, vous êtes averti. »

.....  
On sait avec quelle conscience les observateurs de part et d'autre, remplissaient leur rôle, et pourquoi l'imprudence d'un homme pouvait avoir les plus graves conséquences.

On en trouve une preuve de plus dans ces communications captées le 26 septembre par le Poste de la Côte du Poivre :

« 16 h. 15. - Rapport du bataillon : Une batterie ennemie en action a été constatée derrière la dernière rangée de maisons à Bras.

Vallée 193,2. Les ouvertures pour les bouches à feu sont très reconnaissables. En faisant partir les coups, on voit les artilleurs faire un saut de côté et disparaître. Plus que probable, les abris doivent se trouver dans le voisinage immédiat. »

.....  
17 h. 16. - A mon point de vue, et d'après la constatation de la position de la batterie, les Français doivent faire leur cuisine dans Petit-Bras. Du poste, on a vu les cheminées fumer et on a observé à la source, près de la batterie, des groupes de 4 à 5 hommes...

17 h. 30. - On a remarqué comment trois hommes sont sortis de l'abri et comment ils se sont encore sauvés dedans lorsqu'on a tiré. L'abri est très visible à cause des tas de pierres qui s'élèvent sensiblement du niveau environnant... »

Pour une raison que nous ignorons, on s'occupait déjà du recensement des Juifs dans les tranchées allemandes.

Le Poste de Mouilly captait à la même date

7 h. 27 Donner de suite au bataillon le nombre de Juifs qui sont chez vous ! - Bien, un instant.

« 7 h. 30- Fisser en a un. - Un, bien. Mais je voudrais savoir aussi ses nom, prénoms et lieu de naissance. - Bon, je vais y voir.

« 7 h. 35. - Ici, Fauget. Le Juif s'appelle Henri Otto Panonsky, de Cologne. - Merci.

Précarité du confortable qui rappellera à plus d'un des souvenirs

Poste du Prado, 28 septembre 1916

« 15 h. 55. - Nous avons apporté des paillasses dans les gourbis. Le jour, nous mettons les paillasses en tas et nous déployons tables et bancs. La nuit, nous entassons les tables et les bancs et nous étendons les paillasses sur lesquelles nous dormons bien. En haut, se trouve le bureau. C'est très agréable.

Quand vingt ans ont passé, les souvenirs peuvent avoir perdu leur fraîcheur et s'estomper. Pourtant, plusieurs écouteurs nous ont conté bien des faits avec une netteté absolue, une précision sans équivoque qui prouve que certaines minutes ont été enregistrées d'une manière indélébile, dans la mémoire de ceux qui les ont vécues.

Au cours de l'automne 1916, le sergent Claude Delomier montait un jour en ligne avec le téléphoniste D..., Parisien débrouillard et adroit.

Tout à coup, celui-ci lui dit

- Si tu veux voir des Boches de près, c'est l'occasion. Là-haut, ces jours-ci, on nous fout la paix.

Dans un bout de tranchée éboulée, ils montrèrent prudemment leur casque. Aussitôt, un Allemand se dressa à quelques mètres, deux Français en firent autant et face à face, debout, à quelques pas les uns des autres, ces adversaires qui, depuis deux ans, se cherchaient pour s'entre-tuer, se regardèrent sans mot dire.

Ce fut l'Allemand qui, le premier, fit un geste celui de se baisser ; et chacun se tapit de nouveau dans sa tranchée boueuse.

Claude Delomier ajoute aujourd'hui

« J'ai éprouvé pendant ces quelques instants un des sentiments les plus curieux de toute la guerre. Je n'attachai cependant pas d'importance à l'incident et, novice au Service des Renseignements, je ne le consignai pas dans mon rapport. J'eus tort. Quelques jours après, les Allemands attaquèrent la Cote 304, enlevèrent les premières lignes et menacèrent toute la position. Je crois même que N..., qui m'avait succédé au poste, dut détruire l'appareil. »

Il fut plus heureux une autre fois au Poste des Quatre-Enfants.

C'était à l'aube, au petit poste des Éclaireurs, en face de la corne sud-est du Bois de Cheppy, qui était pour les Allemands le secteur E.

Dans la brume matinale, on apercevait un paquet accroché dans les « barbelés ». Un soldat de chez nous franchit tranquillement le parapet de la tranchée et alla chercher ce curieux colis sans qu'un coup de fusil partît des tranchées allemandes.

Le paquet fut ouvert avec précaution au Poste de Commandement. Il contenait des Gazette des Ardennes, mais en examinant le papier qui les enveloppait, on constata qu'il avait d'abord servi à l'expédition d'un colis à un soldat allemand.

Comme il portait son adresse complète avec numéros de compagnie et de régiment, l'adversaire fut facilement identifié.

Tous les postes des sections d'écoute possèdent un magnifique palmarès de renseignements, et par ceux-ci combien d'attaques repoussées et de vies françaises épargnées !

Écoutons... l'écouteur Claude Delomier :

« Ce jour-là, la conversation entendue au Poste des Quatre-Enfants était tellement claire qu'on eût pu la croire intentionnelle.

« Toute la première ligne devait être fortement bombardée à une heure qui nous laissa tout le temps de prévenir le commandant du secteur. Celui-ci, ayant confiance en nous, fit évacuer les tranchées les plus avancées, n'y laissant même pas un guetteur.

« A l'heure dite, le bombardement commença et écrasa toute la première ligne. L'abri du petit poste des éclaireurs s'effondra et toute une escouade aurait dû s'y trouver. Or, il n'y eut ce jour-là ni tué, ni blessé.

« Ce résultat, pour les gars du poste de section d'écoute, était la meilleure des récompenses. »

.....

Le 9 octobre, au Poste de Cheppy, on se méfiait des mines et l'on avait raison.

Voici les phrases captées par l'écouteur de service :

« 5 h. 26. - Ça va sauter.

« 13 h. 17. - C'est toi, Neubaner ?... Ça c'est bien passé ce matin, n'est-ce pas ? - Oh ! oui, très bien. Nous avons occupé aussitôt les entonnoirs... Ah ! oui. Dix hommes dans chaque et une mitrailleuse. »

Un incident en quelques lignes. Mais l'on peut supposer que l'explosion fit peu de victimes, car le Poste d'écoute avait pu prévenir notre commandement.

Parfois des réflexions... alimentaires pleines d'amertume.

Au Poste du Bouchot, à la même date :

« 16 heures. - Ici, César. - Ici, Siegfried.

Est-ce que vous êtes aussi en subsistance à l'infanterie ? - Oui. Qu'y a-t-il donc ? Cette semaine, nous n'avons touché que de la marmelade et de la graisse de mouton. Ça ne peut aller. »

Et à 6 heures :

« Je dois me plaindre au sergent-major. Il faut que les hommes travaillent et ils n'ont rien à manger. Je viens à l'instant de la 3<sup>e</sup> compagnie. Elle n'a ni pain ni café... »

On a souvent dit que chez nous, nul ne prévoyait une guerre de quatre années. Chez les Allemands non plus et comme preuve, cette conversation captée le 10 octobre 1916 à la Côte du Poivre :

« 16 h. 15. - Lieutenant Meyer est à l'appareil. Mon capitaine, mes meilleurs vœux pour votre anniversaire, et je souhaite que nous puissions bientôt fêter ensemble la victoire entrevue. - Oui, je le souhaite aussi... »

Le lieutenant Meyer a attendu pendant deux ans. Et quelle victoire 1

Lorsqu'on lit aujourd'hui à tête reposée les phrases prononcées à cette époque dans le feu de l'action par des hommes peu soucieux de faire passer leur vocabulaire à la postérité, on sourit et l'on se remémore ces minutes dont certaines restent inoubliables.

Le 13 octobre, le Poste du Poivre captait à 8 h. 10 les imprécations d'un officier d'artillerie contre une erreur de batterie :

« Quelle est donc cette horreur avec la batterie ? Ils ne m'annoncent pas les coups... Vous avez quatre points à bombarder : 171, 172, 173, 174, mais j'ai observé plusieurs coups sur les points 176. Qu'est-ce que cela signifie, tonnerre ! Je n'ai pourtant pas six yeux... Le sergent-major est-il ivre ou fou ? Quel est le chef de batterie chez vous ? Je voudrais le savoir. - Mon lieutenant, il y a sans doute une autre batterie qui tire sur les points, car on voit les coups à notre gauche. C'est la batterie Salas. - Ah ! bien ! »

Nos Postes d'écoute nous permettaient de savoir non seulement ce qui se passait chez les Allemands, mais aussi ce qu'ils savaient sur nous.

Ainsi le 14 octobre, notre écoutteur à la Côte du Poivre surprenait cette communication téléphonée dans les lignes allemandes :

« 13 h. 20. - Poste d'observation 97. L'infanterie nous annonce que des troupes noires se trouvent dans la région. - Oui, bien. Annoncer tout de suite au régiment. »

Sans doute s'agissait-il de Sénégalais.

De plus en plus, les Allemands se méfiaient de nos postes et le même jour à Calonne, nous notions :

« 17 h. 20. - Ici, lieutenant Walther. - Ici, lieutenant Hold. - Il faut que je vous fasse part d'une chose très importante : aujourd'hui, j'ai entendu des hommes causer dans le téléphone. Par exemple, dans votre secteur, des hommes se sont entretenus de relève et où l'on va ensuite. Cela peut avoir des suites très graves. Parler ainsi dans le téléphone est un crime. Il y a les autres en face qui entendent tout. »

En octobre 1916, les postes placés sous le commandement du sous-lieutenant Morin et du lieutenant Thomas, héros légendaire, assisté de son fidèle adjoint, l'adjudant Bonnot, étaient ceux de Cheppy, des Quatre Enfants, de Petrograd, du Bois Carré, du Prado, de Calonne, de Mouilly, du Bouchot, des Chevaliers, du Poivre et d'Haudremont.

Si le lecteur pouvait encore douter de la mission d'extrême importance accomplie par les Postes d'écoute, qu'il réfléchisse à cette phrase surprise le 18 octobre par René Masson, chef du Poste de Cheppy :

« 13 h. 40. - Ordre du bataillon. Écrivez. Demain matin, après l'explosion, occuper l'entonnoir aussitôt avec douze hommes. Que les grenadiers se tiennent prêts avec leurs sacs pleins de grenades. »

N'est-ce pas l'annonce certaine de l'explosion d'une mine et de l'attaque qui doit suivre ? Notre commandement prit ses dispositions et le lendemain, voici le texte instructif du rapport du même écoutteur :

« 5 h. 12. - Nous sommes bombardés.

« 13 h. 50. - Oui, ce matin, ils ont découvert le secret en écoutant... Oui, du beau travail. Je crois que ça peut être fini. Heure habituelle, six heures du matin. Les heures des mines sont bien connues... »

Le 20 octobre, l'émotion n'était pas encore calmée chez nos adversaires, puisque le Poste d'écoute de Cheppy, toujours aux aguets, notait :

« 7 h. 48. - Aussitôt après la mine, comme nos tirailleurs voulaient occuper l'entonnoir, commença un feu d'artillerie et de mitrailleuses. L'ennemi paraissait connaître l'endroit et l'heure de la mine... »

Puis à 13 h. 30 :

« Mon colonel, j'ai les comptes rendus des compagnies Kraus et Wilhelm. Nos intentions de ce matin ont été complètement déjouées. Aussitôt que les explosions se sont produites, nous reçûmes des engins de tous les côtés. L'artillerie, les mitrailleuses, ainsi que les lance-bombes, tout était en action. La compagnie Wilhelm a essayé d'approcher à trois reprises, mais ça n'a pas été possible, le tir d'artillerie était trop bien réglé. Oui, ils ont un bon service d'espionnage... »

Le 24 octobre, les Français reprenaient l'offensive qui leur rendait le fort de Douaumont, puis quelques jours après, exactement le 2 novembre, le fort de Vaux.

Notre Poste d'écoute de la Côte du Poivre en a recueilli les échos :

« 10 h. 2. - Depuis huit heures du matin, tir intense d'artillerie sur nos deuxième positions...

« 11 h. 15. - Je n'ai plus qu'un homme, tous les autres se sont sauvés...

« 12 h. 15. - Rapport du point 3 au bataillon Stüber. Vers 11 heures ce matin, il a été observé que les tranchées près des points 178 et 179 étaient pleines d'ennemis. Vers 11 h. 15 l'ennemi partit en avant sur 3 lignes... »

A cette époque, le Service d'écoute donnait son plein rendement et si les appareils s'étaient perfectionnés, l'habitation des écouteurs avait gagné en confort.

Steffan, camarade d'Henri Morin, décrit ainsi le Poste du Pont des Quatre-Enfants en octobre 1916, et il ajoute une savoureuse anecdote :

« Cette sape n'avait plus rien de commun avec nos postes des temps héroïques où la tôle ondulée constituait la matière de résistance par excellence.

« Creusée à flanc de coteau, on y pénétrait par un couloir horizontal de 5 à 6 mètres de long que fermait une première porte vitrée... avec de la toile huilée.

« Ces « vitres » ne durèrent pas longtemps. La première torpille tombée dans les environs creva les quatre « carreaux » par le déplacement d'air de son explosion et dorénavant, air et soleil pénétrèrent dans le couloir.

« On franchissait une seconde porte pour entrer dans la... chambre à coucher.

« Comme mobilier : quatre lits superposés deux par deux, une table, des bancs.

« A l'extrémité de la pièce, un autre couloir permettait de sortir, disposition très utile en cas d'éboulement causé par un bombardement de gros calibres. Deux sorties valent mieux qu'une, dirait un philosophe.

« En descendant cinq marches, on se trouvait dans le Poste d'écoute proprement dit. Complètement isolé des bruits extérieurs, l'écouteur était assis commodément devant une table où il pouvait noter à son aise tout ce que les appareils amplificateurs les plus nouveaux lui transmettaient.

« Devant lui, un chronomètre lui permettait des notations de repérage de tir, qui servaient de recoupement aux renseignements donnés par les sections de repérage par le son et, suprême initiative, les autorités n'avaient pas hésité à nous confier un plan directeur grâce auquel nous avons pu connaître le secteur au bout de très peu de temps et, par déduction, le réseau formé de lettres et de chiffres dont les Allemands avaient quadrillé nos positions.

« Lorsque l'écouteur entendait l'ennemi annoncer un tir sur le point 78 Adolf, par exemple, un de ses camarades sortait et allait voir où tombaient les obus. Ainsi, on notait l'emplacement du point 78 Adolf. Un autre jour, c'était sur 24 Bertha ou 35 César que se faisaient les réglages, si bien que très rapidement, nous avons pu prévoir les points de chute des projectiles et en avertir ceux pouvant en être victimes.

« Un matin, vers 9 heures, un écouteur entendit l'observateur d'artillerie allemand prévenir sa batterie qu'un réglage général de tir allait être effectué sur des différents points qui n'étaient autres que les pentes d'une colline occupées par le Poste d'écoute, ainsi que plusieurs sapes, dont celle du capitaine d'infanterie et de ses cuisiniers.

« Le chef de poste s'empresse d'avertir l'officier en lui demandant de bien vouloir faire rentrer ses hommes. Le capitaine parut surpris, mais envoya un agent de liaison prévenir sa compagnie.

« Tout se passa comme il avait été annoncé, et quand l'écouteur entendit le commandement allemand : « Schluss ! » (cessation du tir), le capitaine fut prévenu de la fin du bombardement Il n'y avait pas eu une victime.

« Quelques instants plus tard, j'allai avec un camarade chercher le ravitaillement du poste aux cuisines de l'infanterie.

« Le chef cuistot me parut un peu intimidé.

« Ah ! c'est vous les... espions ! » demanda-t-il interdit. Et dans la lenteur de ses gestes pour servir les lentilles, on sentait une foule de questions qu'il n'osait exprimer.

« Les gamelles pleines, nous allions partir quand il nous fit signe et brusquement, décrochant deux bidons, il nous les tendit en nous disant :

« C'est du rab. Vous me les rapporterez quand ils seront vides. »

« Dans l'un il y avait deux litres de « pinard » et dans l'autre presque un litre de « gnole ».

.....  
C'est à la fin d'octobre que fut créé un nouveau Poste d'écoute nommé du « Bois Nawé ».

Tous les rapports laissent percer l'inquiétude des Allemands, car nous avons repris la direction des opérations, et petit à petit, nous avons regagné le terrain perdu, conquis au prix de quels sacrifices !...

Ce sont surtout les comptes rendus du Poste du Poivre qui nous transmettent l'écho de cette attente fiévreuse du pire chez l'adversaire :

« 2 novembre 1916. 19 h. 19. - Je vous signale, M. Kôchling, qu'il est impossible de continuer le travail. Nous avons trop de pertes et les hommes ne veulent plus rien savoir du travail... La batterie de campagne ennemie tire tout le jour sur la tranchée...

« 17 h. 11. - Abri sanitaire. Des fusées rouges montent au-dessus de Thiaumont et Douaumont. Une avance est probablement en vue.

« 18 h. 3. - Abri sanitaire. La violence du feu de l'artillerie reprend à nouveau à l'est du Fort de Douaumont. »

.....  
Et au Poste du Bois Nawé :

« 14 h. 55. - On a observé de forts mouvements d'infanterie dans les tranchées ennemies du Nord, près Thiaumont, aux points 20, 204, 206...

« 15 heures A en juger d'après l'activité des avions, il faut s'attendre à une attaque ennemie... »

Un ordre assez inattendu était passé au bataillon du 159e régiment allemand occupant les tranchées en face de la Côte du Poivre à la même époque :

« 8 h. 51. - Inscrire s. v. p. Message du bataillon. Par rapport à la fête des Saints (Toussaint), tous les travaux sont suspendus en dehors du nettoyage. »

Le 4 novembre, captés par le Poste de la Côte du Poivre, cette réflexion brève mais qui en dit long;

16 h. 34 Nous avons toujours de tristes nouvelles... »

Chacun s'efforce de connaître les événements et d'en déduire les conséquences avec ses camarades. Tous les bruits sont déformés pour servir de base à des histoires invraisemblables ; mais quand on espère, on accepte volontiers sans trop approfondir, ce qui donne un aliment à notre espérance.

Le 9 novembre, le Poste de la Côte du Poivre rapportait :

« 16 h. 35. - Poste 3. On raconte à la source que la Pologne devient un royaume. Je pense que nous irons bientôt en Pologne. Les Polonais sont pourtant mal façonnés pour régner... oui, qui sera donc le roi ?... Ah ! oui, bien ! Quand ceux-ci le verront là-bas, ils feront une figure !... Oui, je pense que maintenant, il y aura pourtant bientôt la paix. »

Et les écouteurs continuent à participer intimement à la vie des tranchées chez l'adversaire. Ici, on annonce la visite du général de brigade et on recommande de tout mettre en ordre. Là, on attend avec impatience les grenades à main car les munitions manquent. Ailleurs, on demande du matériel car les tranchées sont inondées d'eau et les soldats s'enlisent dans la boue.

Ces petits renseignements épars, une fois réunis en faisceau par le haut commandement, livraient les secrets de l'armée ennemie, secrets qui nous servaient à établir nos directives et à atteindre nos buts en ménageant le plus possible les hommes.

Du sourire au milieu du tragique :

Au même poste et à la même date :

« 9 h. 20. - Le lieutenant Kühne !- Le lieutenant Hilborn ! - Hier, j'ai signé une permission pour le soldat Bouk. Cela peut-il être changé, car le gaillard m'a annoncé que son père était mort ? Donc, j'ai exprimé mes condoléances à l'homme pour la mort de son père et là-dessus, lui ai accordé une permission. Entre temps, j'ai appris que le rustre m'a trompé ; c'était son beau-père qui était mort. Je voudrais retirer la chose et envoyer un autre à sa place. Je crois que cela peut être changé. - M. Kühne, je vais m'en informer. »

Supposons que le 1er soldat Bouk ait été fait prisonnier quelques jours après et que ses interrogateurs lui aient raconté cette petite histoire, il aurait certainement pris les Français pour des sorciers et se serait facilement « mis à table » pour nous donner des renseignements plus importants.

Ce sont les réglages d'artillerie qui constituaient les principales communications, car nous captions tous les renseignements des observateurs aux batteries, et nous étions ainsi généralement prévenus des bombardements. Nous en avons donné plusieurs preuves précédemment.

Les fils coupés par les éclatements de projectiles causaient comme chez nous des perturbations dans les circuits, et amenaient de nombreuses réclamations que nos écouteurs notaient scrupuleusement, jusqu'à l'exclamation de ce gradé allemand au téléphoniste de service :

« Votre abri de téléphone est une porcherie véritable ! »

Le moindre indice permettait à l'ennemi de tirer des déductions et les conséquences pouvaient en être graves.

Nous ne nous sommes pas toujours assez rendu compte que le bruit et la lumière nous faisaient repérer. Combien de fois les tirs adverses furent efficaces parce que nous avons signalé nous-mêmes notre présence !

Le 24 novembre, à 19 h. 47, le Poste du Poivre notait :

« Demander si dans la direction de Bras une lumière a été vue ?- Oui, c'était une courte lueur comme celle d'une lampe de poche. Cela dura à peu près une minute dans le bas-fond, près de Bras. - En cas de renouvellement, le cas devra être présenté à la position de tir. Faire attention aussi si la lumière ne vient pas d'un coup de canon. »

Et un peu plus tard, à 20 h. 5 :

« L'apparition de lumière dans le bas-fond de Bras s'est remontrée. C'est vraisemblablement un petit projecteur. La première apparition était à 9 h. 30 et l'autre à 9 h. 50. »

D'un côté comme de l'autre, les observateurs épiaient sans relâche et dans ces quelques phrases surprises le 25 novembre par le Poste Dumont I, nous avons toute l'explication d'un bombardement.

« 15 h. 25. - Ici B. I. - Wartburg. - Donnez-moi le lieutenant Mühlbacher. - Ici, sous-officier Eischer. Mon lieutenant, je viens vous rendre compte qu'à 4 heures j'ai observé un lance-bombes vers le point 23. Ce lance bombes a tiré sur nous de 15 à 20 coups. Les coups étaient espacés d'environ 40 s. Le lance bombes est installé en première ligne avec une rangée de sacs comme protection. On y a observé 3 hommes.

« Mon lieutenant, il s'agit d'un petit lance bombes. A mon avis, nous pouvons l'atteindre avec la 2e pièce de droite, en raccourcissant de 25. La direction est environ le point 23. J'ai averti immédiatement le commandant de compagnie intéressé. Le commandant de compagnie m'engageait à bombarder ce lance-bombes, cependant je ne pouvais pas endosser la responsabilité avant de vous avoir soumis l'affaire, mon lieutenant... »

Nous ne citerons plus que ces ordres captés le 29 novembre par le Poste du Poivre :

« 7 h. 30. - Transcrire : Les points 77 et 158

seront bombardés à 10 h. 30 du matin par toutes les batteries. Signé : Le bataillon. »

« 8 heures. - Rapport au bataillon : Dès que le brouillard se dissipera, les Minenwerfer au point 52 a seront détruits. »

Nous ne pouvions être prévenus avec plus de précision.

L'observation jointe au rapport du chef du Poste des Quatre-Enfants, le 1er décembre, montre avec quel luxe de détail nous connaissions les moindres faits de la vie des tranchées allemandes.

En voici le texte :

« Observation du chef de poste. -- Resnac est un artilleur qui semble bien connaître notre secteur et jouit d'une certaine considération chez l'ennemi. Nous avons pu établir que « Leitungsprobe » : essai de ligne, veut dire parfois « Fenerbereit » : prêt à tirer. Sous référence de notre observation d'hier, à savoir que les lignes téléphoniques allemandes sont souvent coupées par nos 75, il ressort que le tir ennemi jusqu'à 14 h. 25 a été interrompu par une rafale de 75 et accompagné du cri de l'observateur à 14 h. 25 : « Prière de dire au lieutenant que notre ligne est en miettes. »

Essai intéressant qui nous fut signalé le 4 décembre par le Poste des Chevaliers :

« Écoute voir un peu : demain entre 12 et une heure (11 heures et 12 heures françaises), un avion survolera et tirera des coups de mitrailleuse. Prière d'observer si les coups sont perçus et peuvent servir à la signalisation. »

Les démonstrations les plus convaincantes ne sont pas toujours les plus longues.

Le chef du Poste du Prado notait après une conversation captée le 7 décembre :

« J'ai averti le colonel commandant le secteur qu'un tir de torpilles allait probablement avoir lieu, car j'ai cru reconnaître, malgré les changements de noms, les postes entendus lors des derniers tirs de torpilles. »

Quarante minutes après, le rapport porte cette mention laconique :

« Tir de torpilles prévu. »

Magnifique illustration de la foi que l'on pouvait avoir en tous les collaborateurs d'Henri Morin. Tout à coup, au milieu des comptes rendus quotidiens, la réflexion d'un combattant adverse venait nous éclairer sur son état d'esprit et celui de ses camarades. Son angoisse répondait à la nôtre.

Poste du Pont des Quatre Enfants. 10 décembre 1916 :

« 16 h. 6. - Quoi ? Il y aurait la paix avant que nous allions au repos de nouveau ?... Ah ! mon Dieu ! La nourriture est misérable. Nous avons déjà souffert avant, et nous le savions avant que nous étions appelés à souffrir, mais pas tant. Personne ne le soupçonnait... Alors... au revoir. »

Ne croit-on pas, après cet aveu simple et tragique, entendre le hoquet d'un sanglot ?

L'hiver est dur dans la tranchée pour les deux adversaires, et les plaintes se succèdent concernant les boyaux inondés et impraticables, l'éboulis des terres, les ruptures des lignes téléphoniques, tant par suite des intempéries que par nos tirs violents. Des communications captées, il ressort que pendant les bombardements et les attaques, la liaison téléphonique est à peu près nulle.

Le 14 décembre, l'écouteur du Poste du Bouchot entendait, étonné, la lecture lointaine d'une proclamation aux troupes :

« 14 heures. - Au nom de S. M. l'Empereur d'Allemagne, Roi de Prusse... victoire... bravoure... ont patienté... Soldats ! soyez fidèles... Nous avons offert la paix à l'ennemi... avec l'aide de Dieu... abattre... »

Le même jour, le Poste de Mouilly enregistrait :

« Joseph est devenu fou. Nous offrons la paix ! »

Tout le front allemand était en effervescence.

Poste des Chevaliers, même date.

« 13 h. 27. - Dites-lui qu'il vient d'arriver à l'instant une proclamation de S. M. qui est de la plus haute importance. »

Avec 1916 se termine l'offensive pour la prise de Verdun. Les Allemands s'en rendent compte et quoique l'Etat-major cache ses revers ainsi qu'il en a coutume, cette réflexion montre bien que les combattants du front savaient tout de même ce qui se passait.

Poste du Pont des Quatre Enfants :

« Au nord de Douaumont ? - Épelle donc. - Oui, ça a été mortel pour nos divisions qui se trouvaient là.

« Oui, je crois bien. »

Et quelques heures après, un qui connaissait le « bourrage de crâne » annonçait : « Les journaux, je ne m'y fie pas ».

Noël ! Date émouvante dans les deux camps.

Trêve tacite entre les combattants. Tout le monde s'y prépare avec un ensemble troublant.

Poste des Chevaliers. Dans la nuit du 22 au 23 décembre

Vers huit heures, on perçoit du bruit et des chants accompagnés par un harmonica probablement. »

Au poste Dumont IV

8 h. 07. - Appelez le lieutenant à l'appareil. - Ici, lieutenant. - Mon lieutenant, les cadeaux de Noël ne sont pas encore parvenus au bataillon de réserve. Les cadeaux des hommes détachés devront être apportés également. »

Découragement pourtant, car la date de naissance du Christ n'efface pas la guerre.

Poste du Bois Carré, 24 décembre

15 h. 45. - Oui, je voudrais partir, mais le Vize-Feldwebel m'a donné l'ordre de rester en ligne. Oui, la Noël, ça n'existe plus pour nous. Nuit sainte... Nuit affreuse, pouvons-nous dire. - Oui, le Français va nous la fêter. Attends seulement, tu vas l'entendre. »

Poste de Calonne, 24 décembre (note du chef de poste) « Pendant la soirée, les Allemands chantent des cantiques. »

Poste du Bouchot, 24 décembre (note du chef de poste « 18 heures. - Les Allemands jouent de la flûte et blaguent. »

20 heures. - Gramophone. »

Poste Dumont I, 24 décembre

21 heures. - 34 ? - Oui, sur chaque paquet il y a un numéro et chaque homme doit tirer un numéro. J'ai le n° 30 et dans mon paquet il y a 6 mouchoirs, 6 cigares, une brosse à moustache avec glace, 2 paires de chaussettes, une bouteille d'eau de Cologne... et une adresse de Mademoiselle X..., à Holzstein. »

Et le grand silence qui, pour une fois, n'est pas celui de la mort

Poste de Calonne, 25 décembre

Nuit très calme. »

Poste de Mouilly, 25 décembre

Très calme. Aucun tir effectué. »

Mêmes manifestations dans la nuit du 31 décembre au leT janvier.

Poste des Chevaliers. Le chef de poste note :

19 h. 30. - Chœurs chantés au téléphone. Un phonographe accompagne. Dans la soirée, calme absolu sauf quelques bruits de musique et quelques cris vers 23 h. 10. »

## XVII **Un Officier du Chiffre réhabilité par les Postes d'Ecoute**

Les Sections d'écoute de la IIe Armée se constituèrent après la guerre en Amicale.

Il n'y a qu'un membre de cette Amicale qui ne fit pas partie des Sections d'écoute, mais qui demanda à être admis exceptionnellement, ce qui lui fut accordé : le lieutenant Haas, officier du « chiffre » au G. Q. G., après avoir été victime, au front, comme lieutenant d'infanterie, d'une grave blessure qui l'avait rendu inapte.

Le « Chiffre » est le service chargé de découvrir les clés pour lire les messages écrits ou téléphonés en langage conventionnel, au moyen de lettres, de chiffres ou de tous autres caractères auxquels on donne une signification arbitraire.

Au début de 1917, le lieutenant Haas fut envoyé du Grand Quartier Général à l'Etat-major de la IIe Armée, avec mission d'y assurer le service du Chiffre et du Décryptage.

Lorsqu'il arriva à Souilly, ce service était assuré par un officier d'une courtoisie de grand seigneur, mais dont l'esprit s'assouplissait peu au travail spécial que demandait l'étude des télégrammes chiffrés allemands. Il avait comme collaborateur l'interprète S..., travailleur entêté, bourru et bon, qui, par des moyens plus ou moins empiriques, trouvait à ses moments perdus les clés allemandes. Ayant eu l'occasion de découvrir plusieurs fois des renseignements intéressants, il n'admettait pas que l'on alla sur ses brisées.

Cela était intolérable à l'amour-propre du Service du Chiffre aux Armées. Il était difficilement admissible que, dans un secteur aussi important, la cryptographie fût aux mains d'un amateur ! C'est pourquoi le G. Q. G. avait décidé d'y envoyer un professionnel : le lieutenant Haas.

Par un jour de neige, ce dernier s'installa dans une petite pièce de la Mairie, voisine de celle du 3e Bureau.

Voulant prendre possession de son service, les difficultés commencèrent. Si les télégrammes français à chiffrer ou à déchiffrer pleuvaient drus sur sa table, par contre les radios et les écoutes allemandes étaient fort rares.

La cause en était simple : le brave interprète S... les arrêtaient en route et les gardait en attendant que ses loisirs lui permissent d'en résoudre les énigmes.

Le lieutenant demanda à son subordonné communication de ces documents, mais devant le peu de résultat de sa démarche, il réclama simplement aux Services d'écoute des duplicatas de leurs procès-verbaux.

Ses premiers succès ne lui valurent que de vagues renseignements sans grand intérêt ou des identifications d'unités repérées depuis longtemps déjà sur le Front de Verdun, par d'autres sources d'information.

Un beau jour, cependant, une écoute de radio qu'il parvint à déchiffrer lui apporta une nouvelle particulièrement importante, ce qu'on appelait une « truffe ».

« La deuxième Division Ersatz Garde débarquait à Vouziers. »

Une division de la Garde, fût-elle même de l'Ersatz, valait une mention spéciale.

Le lieutenant Hass se rendit immédiatement auprès du chef du 2e Bureau. Celui-ci, surpris mais -incrédule, remercia simplement du renseignement.

Deux jours plus tard, le déchiffrement d'un nouveau sans fil de cette même division apprenait que l'Etat-major était à Stenay. Cette fois, le chef prit un intérêt immédiat à la communication.

- Êtes-vous sûr que cette division est débarquée à Vouziers et que son Etat-major cantonne actuellement à Stenay ? demanda-t-il au lieutenant Haas.

- Je n'en sais absolument rien, mais j'affirme que les Allemands l'ont télégraphié.

- Bien, je vais communiquer sous toute réserve cet avis au G.Q.G. et savoir s'ils connaissent eux-mêmes quelque chose sur cette division.

Le soir même, il recevait un bel « abattage » du 2e Bureau qui lui communiqua que d'après les renseignements parvenus du G.Q.G., la 2e Division Ersatz Garde venait d'être engagée dans les Flandres, qu'elle était au repos au camp de Beverloo, en Belgique, et qu'il était sans exemple qu'une Division de la Garde ne fut pas mise au moins quinze jours au repos quand on la retirait du front.

Ces renseignements étaient donc faux !

Haas se sentit un peu ridicule et c'est là que les Postes d'écoute vinrent involontairement à son secours.

En effet, environ une dizaine de jours plus tard, des procès-verbaux de Postes d'écoute de la région nord de Verdun lui permettaient l'identification de quelques régiments d'infanterie et d'artillerie. Sans y attacher une importance particulière et digérant mal sa récente semonce, il envoya immédiatement au 2e Bureau les renseignements obtenus.

Le chef le fit appeler et lui demanda s'il avait consulté les fichiers pour connaître les numéros des régiments composant la fameuse 2e Division Ersatz Garde ?

- J'ignore, répondit-il, ces numéros de régiments.

- Pourtant, Monsieur, vous me les signalez dans votre rapport comme étant devant les Jumelles d'Orne.

- Mon commandant, je me borne à traduire les textes chiffrés et si je vous signale la présence sur le front de trois régiments, j'ignore absolument à quelle formation ils appartiennent. Ils figurent dans le texte chiffré d'un procès-verbal de Poste d'écoute. C'est tout ce que je puis dire.

Cette fois, en dépit du G. Q. G., le 2e Bureau prenait son renseignement au sérieux.

Un coup de main fut décidé pour tâcher de faire un prisonnier à cet endroit et tirer la chose au clair.

Le lieutenant Haas était tout de même inquiet se sentant sous le coup d'une lourde responsabilité. Fort heureusement, on faisait prisonnier dans nos lignes, le soir même, un cuisinier égaré, de cette Division de la Garde.

Il confirma les trois renseignements successifs donnés par l'officier français.

Depuis ce jour, le 2e Bureau reconnut l'utilité de l'officier du Chiffre et lui adjoignit même deux secrétaires !...

Le lieutenant n'oublia jamais le service que lui avait rendu le communiqué du Poste d'écoute et il garde encore une profonde reconnaissance à ses camarades.

## XVIII **Anecdotes gaies...Anecdotes tristes**

L'année 1917 commence assez joyeusement chez l'ennemi, malgré les intempéries.

Le 5 janvier, l'écouteur du Poste de Calonne note :

« Les Boches sont gais. Nous entendons à tous moments du Mundharmonica et de nombreux vivats. »

Et celui du Poste de Mouilly :

« Les Allemands jouent de l'accordéon (0 Strasbourg. 0 Strasbourg, du wunderschône Stadt 1) puis... die Flagge, schwarz, weiss, rot... ».

Parfois, les Allemands eux-mêmes nous donnaient par inattention la clé de leur langage conventionnel.

Ainsi le 6 janvier, l'écouteur du Poste Dumont V surprend :

« 7 h. 40. - Je voudrais qu'avec le compte rendu des pommes de terre, la date fût toujours donnée. Comprenez-vous ? Je voudrais que dans le compte rendu des grenades à main, la date soit indiquée. »

Les adversaires, certains maintenant de la présence en différents endroits de nos postes d'écoute, sans doute par des interrogatoires de prisonniers, se méfiaient de plus en plus.

Le chef de Poste de Monastir notait au rapport du 7 janvier :

« Observation. - Nous avons constaté ce matin une grande activité téléphonique chez les Allemands qui ont conversé toute la matinée ; mais les conversations étaient trop lointaines pour être interceptées. De plus, il est à remarquer que les postes de Morse n'ont pas fonctionné comme à l'habitude, ou alors, ils n'ont pas été entendus. J'ai l'impression que les Allemands prennent de grandes précautions. »

Une réflexion gouailleuse captée le lendemain par le Poste du Bois Carré :

« 12 h. 27. - Ah ! ah ! (un air d'harmonica). - Quoi ? Encore ? - Joue donc « Le Réveil du Printemps ». En ce moment, il n'y en a pas des Pays rhénans. Le poêle a les pieds dans l'eau. »

Preuve nouvelle de l'esprit de déduction nécessaire aux chefs de poste, cette observation du 11 janvier :

« 12 h. 20. - Après de laborieux essais de leurs lignes qui sont en mauvais état, Willy et Karl se passent un compte rendu qui semble être la répétition du précédent et qui nous parvient très flou et très truqué.

« Il est signé Moss. Cette signature, très probablement conventionnelle, est une réapparition. Nous ne l'entendions plus depuis environ trois semaines. Un message du même genre était, il y a quelques jours, signé 183. Or, dans une sorte de code saisi sur un prisonnier du 14 décembre et examiné à Souilly, ce mot Moss était donné comme : Division. A-t-il le même sens ici ? »

Toujours les réglages d'artillerie, les demandes ou inventaires de matériel et parfois une phrase comme celle-ci qui met l'attention en éveil :

Poste du Bouchot. 19 janvier :

« 13 h. 20. - David ! Ici U A II. Alors, à quatre heures, on fera le signal d'alarme dans la tranchée avancée pour l'exercice prévu. »

A l'heure dite, notre première ligne était sur ses gardes.

Le Poste de Cheppy, le 28 janvier 1917, captait à 20 h. 10 la communication téléphonique suivante :

« Ici, lieutenant Richter. - Oui, faire pointer sur la tranchée qui est à prendre. Environ 8 coups sont tombés dans la tranchée, les autres ont porté en avant ou en arrière de la tranchée. »

Les Allemands ne pouvaient faire connaître plus explicitement leurs intentions !

Chaque fin de mois, les chefs de Postes d'écoute adressaient au 2e Bureau un rapport succinct que le commandement étudiait avec la plus grande attention.

Voici celui du mois de janvier 1917, envoyé par le Poste du Bois d'Avocourt) :

« **Infanterie.** - Après un très long silence, l'ennemi a recommencé, il y a plus de 3 semaines, à parler abondamment. Depuis une huitaine, ils sont à nouveau plus réservés.

« Leur organisation semble avoir complètement changé ; ils n'ont plus de postes téléphoniques en première ligne et se servent exclusivement d'un « intermédiaire » où toutes les conversations sont sévèrement contrôlées.

« Les relèves des bataillons paraissent s'effectuer toujours aussi régulièrement.

« Des éléments de deux régiments non entendus encore dans le secteur, ont été enregistrés : le premier il y a quinze jours (régiment d'infanterie), le deuxième le 30 courant (178e d'Artillerie). Étant donnés nos procédés d'écoute, il est nécessaire d'attendre confirmation ou précision. Les sentinelles allemandes de première ligne ne manifestent aucune combativité.

« **Artillerie.** - L'artillerie allemande a été très active pendant ces derniers temps et les minenwerfer tirent à nouveau à grande distance. Ces compagnies de minenwerfer tirent particulièrement sur le quartier des Rieux.

« L'artillerie (150, 105, 88) a beaucoup travaillé, faisant entendre leur préparation et réglages de tir comme par le passé.

« Jusqu'à ces derniers jours, nous enregistrons des annonces de tir sur le « quartier Vidal », à l'est des « Rieux ». L'observateur de ces tirs est à « Heinrich », poste observatoire que nous situons au nord de nos P. P. 16 et 17. Les tirs proviennent d'une batterie de 150 de la région du Bois de Cheppy.

« La préparation d'attaque de notre P. P. 8 le 25 courant avait été prévue dès le 24.

« **Organisation.** - Les Allemands ont beaucoup travaillé en face de nous ; ils ont réorganisé leurs boyaux et ont paru se préoccuper beaucoup d'aménager deux sorties pour chacun de leurs abris où ils avaient fait descendre des vivres et de l'eau. »

Il est évident qu'en centralisant tous les rapports de cet ordre, on pouvait en tirer d'utiles conclusions.

L'écouteur Henri de Baudouin raconte très simplement ceci qui illustre une fois de plus le rôle primordial quoique discret que jouèrent les Postes d'écoute au front :

« Un jour, vers 11 heures du matin, un de mes camarades à l'écoute entend par deux fois : « Sprengen... Sprengen... » (sauter... sauter...).

« Il m'avertit aussitôt.

« Je dois dire qu'une perforatrice dérangeait souvent nos auditions et je me méfiais.

« Aussitôt, je me précipitai vers le poste de commandement (si mes souvenirs sont exacts, vers le 18e bataillon de chasseurs, aux « Chevaliers »), et j'eus la bonne fortune de rencontrer le commandant qui s'entretenait avec un officier du génie.

« Ce dernier sourit de ce que j'avançai et tenta de rassurer le commandant justement inquiet, en lui disant qu'il n'y avait rien à craindre.

« Ils se séparèrent. A l'écoute, tout bruit de moteur avait disparu. Le commandant fit prudemment évacuer la première ligne.

« Deux heures après, une formidable explosion bouleversait la tranchée de Hautes-Ornières, sans faire aucune victime et... notre frugal repas du soir fut orné de quatre bouteilles de champagne que l'ordonnance du commandant nous apporta. »

.....

Un incident comique parfois, tel celui que nous fait entrevoir ce dialogue noté par le Poste du Bois Carré le 10 février :

« 15 h. 45. - Parlez. - Ici, le lieutenant Spiegelmayer. - Ici le capitaine. - Comment se fait-il que je n'ai pas vu un homme dans les tranchées cet après-midi, quand le général était là ? Mais pas un homme ! Je l'avais pourtant annoncé. - Je n'en savais rien mon capitaine. - Oui, sur l'emplacement de la 6e compagnie, il n'y avait pas un homme. Pas un être humain ! - Mon capitaine, dans ces derniers jours, on a retiré les hommes des tranchées. - Mais j'ai averti exprès que le général venait. - Je n'en ai rien su, l'avis est en retard. - Oui, mais en revenant, je n'ai vu personne non plus et il n'y a pas d'autre chemin ! Je ne pouvais pourtant pas attendre tout le temps dans le même emplacement. Pas un être humain ! où étaient donc messieurs les officiers ? - Mon capitaine, ils étaient en liaison. »

Cela ne présente-t-il pas l'allure d'une scène moliéresque et nous croyons voir les deux personnages discuter, l'un avec flegme et l'autre avec colère, devant leur téléphone.

A la même date, au Poste de Calonne, une autre scène, mais qui semble s'inspirer d'un roman policier :

« 12 h. 30. - Ici, Eugène. Mon capitaine, voici comment la chose s'est passée. Pendant que je réglais le tir ce matin, il est venu deux hommes. D'après ce que l'on vient de me dire, ils se sont donnés pour l'officier téléphoniste du groupe et pour l'officier téléphoniste du commandant de l'artillerie. Ils sont entrés ici pendant que je n'y étais pas et ont emporté le cahier. Mon capitaine, je ne suis pas responsable parce que j'étais seul ici et que je ne pouvais pas être dehors et surveiller en même temps nies affaires.

« 12 A. 37. - Alexandre. Donnez-moi la batterie Albert. Voulez-vous appeler le capitaine pour Eugène. Mon capitaine, comme je viens de l'apprendre par Fuchs, c'est l'officier téléphoniste du groupe qui est venu et a demandé le cahier... Oui, l'officier téléphoniste du commandant de l'artillerie était avec lui. Fuchs lui a remis la serviette et il en sortit un croquis, un ancien. Les trois nouveaux, il ne les a pas regardés. Ces messieurs ont dit à Fuchs qu'ils venaient des tranchées, et Fuchs a cru qu'ils m'avaient déjà rencontré, de sorte qu'il leur a tout donné... Non, mon capitaine, sur la table il ne manque rien... Le plan était du 18 novembre 1916... Je ferai tout mon possible, mon capitaine. » .....

Le 8 mars, le Poste de Monastir communiquait qu'un téléphoniste du 96e régiment d'infanterie avait surpris par T. S. F. la communication suivante :

« 22 heures. - Le Chancelier déclare après le discours du Secrétaire d'État, que la paix ne peut être signée d'aucune façon, alors que nous sommes assaillis de droite et de gauche ; que si l'Allemagne avait continuellement à répondre de ses actes comme des spectateurs impartiaux, comme des voisins, ses ennemis seraient depuis longtemps à Berlin et à Budapest... Nos positions militaires actuelles prouvent que l'Allemagne ne peut être détruite par les armes... La guerre que l'Italie préparait de longue date prouve que les agissements de celle-ci étaient en désaccord avec ses alliés et qu'elle déclarerait la guerre à l'Allemagne. »

.....

Impassibles, nos écouteurs notaient tous les ordres entendus, et parmi ceux-ci se faisait souvent jour la crainte, pour les Allemands, d'être surpris dans leurs tranchées.

Témoin cette communication entendue au Poste Bruneau, depuis peu en service, le 15 mars 1917 :

« 17 h. 35. - Ordre à toutes les compagnies : porter la plus grande attention, car il pourrait arriver que les Français attaquent sans préparation. Alors, porter la plus grande attention, et sitôt qu'il sera remarqué quelque chose, l'annoncer tout de suite à X... et à l'apparition de l'ennemi aussitôt... »

Deux jours après, l'écouteur du même poste captait un message donnant des nouvelles arrivées de Russie au rapport :

« 12 h. 30. - Le Tsar est parti. Mikaël Alexandrovitch a pris la régence... Odessa, Moscou et Nijni-Novgorod sont ralliés au nouveau gouvernement. Le président de la Douma a lancé un manifeste conseillant le calme et la continuation de la guerre contre l'Allemagne. A Moscou, les autorités sont faites prisonnières et les prisonniers polonais mis en liberté. Il est signalé d'Angleterre qu'à Liverpool il y a eu bataille et que les marins anglais ont été malmenés. »

« 12 h. 37. - Que dis-tu du message ? - C'est magnifique »

Il était particulièrement curieux et surtout utile pour nous de connaître les réactions allemandes et les réflexions des combattants à l'annonce d'événements aussi considérables et qui allaient bientôt avoir les conséquences les plus graves.

Les Allemands faisaient financièrement feu de tout bois et la propagande en faveur de leurs emprunts était intense, même parmi les combattants des tranchées.

Le 22 mars, le Poste Aronnio (nouveau poste d'écoute) captait à 9 h. 40 :

« Le commandant de la compagnie, s. v. p. ? - Il est parti dans la position. - Vous lui communiquerez que les hommes ayant confiance dans le 6<sup>e</sup> emprunt de guerre devront se trouver dans la halle du régiment. Ne pas oublier, c'est très urgent. »

Le lendemain, à 15 h. 40, au Poste de la Madeleine, l'écouteur notait ces phrases qui en disent long sur la nécessité de remonter le moral des hommes qui avaient tant de raisons pour se décourager, souhaiter la fin de la guerre et le retour dans leur foyer :

« Vous, Mudralager, êtes-vous tous là ? - Oui. - Bien, restez à l'appareil, c'est officiel. Le commandant de la place de R... a reçu le message : le général commandant annonce que la retraite allemande est une tactique rusée de la guerre et qu'elle a été exécutée avec préméditation... La ceinture d'encercllement... Levez la tête et ne désespérez pas. Bientôt le moment aura passé... La victoire est une chose résolue.

Transmettez-le, je vous prie, à tous les postes et recommandez fortement la plus grande vigilance. Cette ceinture géante doit, après des opinions différentes... être terminée. Vous m'avez tous bien compris ? - Oui. - Présentez-vous pour 8 heures au dernier rapport. »

Commander la victoire avec autant de désinvolture était tout de même « un bourrage de crâne » un peu grossier et nous pouvons penser que les hommes n'y étaient sensibles que dans une certaine mesure.

L'adversaire se méfie à juste titre de plus en plus et ce n'est que de temps à autre que nous pouvons surprendre quelque renseignement de première importance.

Leurs appels ne sont pas toujours suivis de conversations ou celles-ci sont parfois en langage conventionnel. La sagacité de nos chefs de poste d'écoute est mise à une rude épreuve, et Henri Morin, qui centralise leurs rapports, a maintes fois de véritables rébus à déchiffrer.

Les espions ayant toutes les ruses et toutes les audaces, on en voyait facilement un peu partout, dans les deux camps.

Le 26 mars, le Poste des Chevaliers captait :

« 16 h. 30. - Émile ?... De la part de Karl Kurt... Un sous-officier en tenue « gris campagne », sans pattes d'épaule, de haute stature, parcourt la position, vers la droite... Il faut l'arrêter... Il a été vu ici. »

Plus nous avançons dans le temps, plus les Allemands prennent de précautions, et la plus grande partie des conversations que nous capterons dorénavant ne seront plus que des ordres déguisés ou des observations de tir.

Les rapports nous servaient néanmoins pour connaître les numéros des unités, les noms des officiers et sous-officiers, et parfois encore prévoir les bombardements ennemis et nous en protéger.

Le rapport mensuel de mars 1917 du Poste de la Madeleine indique :

« La plus extrême prudence est de règle dans

les conversations. Les Allemands savent que nous les écoutons. Une conversation particulière à la date du 22 mars, entre téléphonistes, révèle cependant une certaine impression d'inquiétude en ce qui concerne l'état intérieur du « pays ».

Un jour, le 19 avril, le Poste du Bois Carré captait l'annonce d'un événement qui devait avoir les conséquences les plus importantes pour la politique internationale :

« 9 h. 12. - Dorlor, as-tu le journal du 17 ? On y parle vaguement de paix avec la Russie... »

La paix de Brest-Litovsk devait en effet être signée, mais l'année suivante.

Cependant, la question préoccupait les combattants des tranchées qui voyaient dans cette possibilité de paix la fin de la guerre et de leurs tourments.

Le 20 avril, le Poste de Calonne prenait ces bribes de phrases :

« 20 h. 40- As-tu connaissance de l'histoire avec la Russie ?- Je n'y crois pas. - Si, c'est A. V. O. qui me l'a dit. - Non, je ne le crois pas - Mais l'histoire de la Russie est-elle vraie ? - Je n'y crois pas... Oscar ! Sais-tu quelque chose au sujet de la Russie ? - Non, pas jusqu'à présent. »

Les rapports reflétaient ainsi dans leur laconisme, au milieu des conversations tronquées, des mots souvent sans suite, les inquiétudes et les espoirs d'être inconnus. Comme le chat dissimulé guette l'imprudente souris, des hommes tapis dans leur abri souterrain saisissaient au vol le renseignement infime en apparence mais qui contenait le terrible secret des morts futures.

Magiciens des ondes qu'ils décelaient avec une ténacité et une abnégation dignes de tous éloges, ils ne furent pas de ces embusqués qui, loin du front, dans des uniformes d'opérette, se pavanaient en faisant se pâmer les femmes qui croyaient trouver sur le drap fin l'odeur de la poudre... qui n'était que de la naphtaline.

Les écouteurs possèdent comme les autres leur tableau tragique, mais nous ne pouvons dresser ici la liste complète de ceux qui moururent ou furent blessés à leur poste.

Parmi ces derniers, Henri Morin, capitaine de réserve, aujourd'hui quasi aveugle, gazé et inapte à poursuivre une profession active, vivant avec ses souvenirs, certes glorieux, mais qui ne se monnaient pas comme denrées indispensables, n'est-il pas l'exemple de dévouement et de sacrifice en lequel se reconnaissent tous les écouteurs de la IIe Armée...

Pour certains, les années de guerre ne présentent plus qu'une fresque grise sans relief, toutes les réminiscences sont estompées ; mais pour d'autres, certains faits tristes ou drôles, émouvants aussi, ont gardé malgré le temps une netteté impeccable qui permet au narrateur (le les rapporter dans leurs moindres détails.

La fatalité est parfois d'une cruauté déconcertante et les écouteurs durent plusieurs fois la subir, impuissants à l'arrêter.

Le caporal Wante était Lillois. Il avait été fait prisonnier mais était parvenu à s'échapper et par la Hollande et l'Angleterre, après avoir traversé la Belgique, était rentré en France.

Fiancé à une jeune fille d'Amiens, tout jeune, il avait la sympathie de tous ses camarades. Un maréchal des logis qui connaissait sa fiancée intercédait auprès de l'officier pour qu'il ne monte pas aux Postes d'écoute du Nord, réputés dangereux.

Le lieutenant Thomas, du 8e Génie, le laissa au Poste des Chevaliers.

Quinze jours après, il était tué par un obus de plein fouet.

.....

Le téléphoniste Médiamole, d'esprit inventif, travaillait pour le compte du 2e Bureau à établir les plans d'un obus porte-messages qu'il avait imaginé.

Il restait cinq jours à l'arrière et montait cinq jours au Poste d'écoute.

Une fois, pour avancer son travail, il demanda la permission, qui lui fut accordée, de prolonger son stage de dessinateur de cinq jours. Exceptionnellement, ce fut donc après dix jours qu'il remonta en ligne.

Le lendemain, 4 septembre 1917, il était tué au Poste du Bois Carré.

Voici une scène sans doute unique dans l'Histoire de la Guerre, que je laisse à l'écouteur Steffan qui en fut le héros, le soin de raconter.

« Notre équipe de quatre écouteurs, plus un chef de poste, s'étant trouvée incomplète au moment de monter en ligne, on nous avait adjoint un vieux légionnaire pour compléter notre effectif.

« La relève s'effectua normalement, on se passa les consignes et l'équipe descendante nous quitta pour aller prendre son repos à l'arrière.

« Nous faisons habituellement huit jours de ligne et huit jours de repos. Dans ces conditions, les habitudes sont vite reprises, et dix minutes après notre arrivée, nous avons l'impression d'être là depuis toujours.

« Il n'y avait que notre légionnaire qui virait, tournait, sortait, rentrait...

« C'est quand même dégoûtant, finit-il par dire. Avoir un si beau poste et une entrée si mal entretenue ! On nage dans la gadoue, dehors ; alors, on ramène ça plein les « godasses » dans la « piaule ». Je « vas » vous arranger ça !»

« On ne s'occupe plus de lui, mais vers midi, le chef de poste s'aperçut qu'il avait empierré sur une longueur d'au moins vingt mètres la piste conduisant à l'entrée de notre abri. Seulement, les cailloux étaient fraîchement cassés, blancs, et étaient facilement repérables.

« Dans le courant de l'après-midi, un avion ennemi vint survoler les lignes et prit certainement quelques photographies. Au développement, le Service Géographique fut sans doute étonné de voir un sentier blanc là où la veille il n'y avait rien, et supposa qu'un poste de commandement avait dû être installé en cet endroit.

« Le lendemain, vers 9 heures, j'étais à l'écoute, quand j'entendis l'observateur allemand téléphoner à une batterie de Minenwerfer de faire un réglage sur le point 78 Adolf. Or, « 78 Adolf » était un des carrés du fameux réseau quadrillé, identifié par nous, que les Allemands avaient tracé sur la carte de nos positions, et précisément le petit carré sur lequel figurait notre abri.

« Je prévins aussitôt le chef de poste qui se mit à lâcher une bordée d'injures à l'adresse de notre maladroit légionnaire, et prit ensuite ses dispositions pour avertir le commandant du secteur.

« - Feu ! commanda l'observateur allemand.

«- Coup parti ! répondit le téléphoniste des Minenwerfer.

« Je comptai vingt et une secondes jusqu'à l'explosion de la torpille qui secoua le sol avec une violence comparable à une mine qui saute.

« Un camarade sortit pour voir le point de chute. Il revint aussitôt, annonçant : « Elle est tombée à environ 20 mètres en avant de la cabane, entre la Buanthe et nous. »

«- Trop long ! corrigea l'observateur allemand. Raccourcissez de 20 mètres.

« Je répétais à haute voix pour les camarades ce que me transmettait mon casque d'écoute.

« - Feu !

« - Coup parti !

« Je comptai dix-neuf secondes jusqu'au nouveau tremblement de terre. Cette fois, notre camarade n'avait pas remarqué d'entonnoir ; mais d'après la fumée, il estimait que la torpille avait dû tomber au-dessus de nous, devant les cuisines de l'infanterie.

« - Trop court ! compléta l'observateur ennemi. Allonger de 15 mètres !

« Cette fois, c'est pour nous », maugréa le chef de poste qui, entre chaque explosion, servait à notre légionnaire penaud un choix de noms d'oiseaux triés sur le volet.

«-Feu!

« - Coup parti !

« Vingt secondes au chronomètre et mon tabouret se souleva du sol, tandis qu'au plafond de notre abri un gros madrier brisé par le choc s'inclinait dangereusement.

« La torpille était tombée à 10 mètres à droite de l'entrée de notre poste. Il y avait là deux tombes surmontées d'une croix de bois. Maintenant, il ne restait plus rien qu'un vaste entonnoir profond de plus de 2 mètres et d'un diamètre de 5 environ.

« Les gars, dit quelqu'un, si jamais ces salauds-là font mouche, vous pouvez dire adieu à votre famille ! »

« Nous étions alors tous les cinq, tassés dans la toute petite pièce d'écoute. Je répétais mot pour mot aux camarades les paroles ennemies en les notant au fur et à mesure sur ma fiche. Toutes les deux minutes environ, l'explosion d'une torpille nous chavirait et nous bousculait les uns contre les autres.

« Nous avions chaque fois vingt secondes pour nous dire : Ce sera celle-là la bonne !

« Et cela dura plus d'une heure...

« Quand enfin l'observateur allemand annonça : « Schluss ! » (Fin de tir), nous poussâmes un soupir de soulagement.

« Je cédai ma place d'écoute au suivant de mes camarades, et m'étirant de tous mes membres pour chasser la courbature que m'avait occasionnée cette heure d'immobilité, je constatais avec surprise que mes coudes étaient mouillés.

« Je me souvins alors que durant toute l'écoute, j'étais accoudé sur la table, appuyant de mes mains les écouteurs sur les oreilles pour ne rien perdre des conversations allemandes.

« J'avais « sué de frousse » et la transpiration, coulant le long des bras, s'était localisée aux coudes. »

Peut-on imaginer une scène plus grand guignolesque ?

Subir un bombardement est déjà quelque chose d'atroce, mais entendre les rectifications du tir dont on est le but, assister, impuissant et immobile, aux progrès des projectiles qui vous cherchent mètre par mètre, quelle étrange situation que ne peuvent oublier ceux qui furent les acteurs de ce drame local, poignant et jusqu'alors ignoré.

Puisque nos Postes d'écoute captaient les messages téléphoniques de l'ennemi, le Haut Commandement aurait pu penser que l'inverse pouvait se produire, et être plus circonspect dans ses conversations.

Il n'en était pas toujours ainsi.

Durant l'hiver 1917-18, en forêt d'Apremont, à 600 mètres des tranchées allemandes, un chef de poste est appelé au téléphone.

« Attendez, le général va vous parler... Ici, général Y..., commandant la ne Division. Je vous téléphone pour vous dire que je viendrai voir vos postes d'écoute demain matin à 9 heures.

Je passerai la revue de votre personnel sur le bord de la route à Marlotte. »

Le général parlait de Commercy. Donc, l'ennemi pouvait entendre une conversation d'un Etat-major de l'arrière avec l'avant et surprendre des renseignements extrêmement graves.

L'écouteur Claude Delomier rapporte un fait curieux :

Un nouveau soldat fut un jour désigné pour faire partie de son équipe. C'était un Alsacien, exactement de Mulhouse, parlant fort bien le français.

Un soir, n'étant pas de service à l'écoute, il ouvrit son portefeuille devant ses camarades et leur montra une croix de fer pendue à son ruban.

« C'est la mienne, dit-il. J'ai commencé la guerre comme sous-officier dans l'armée allemande et je fus décoré. Lorsque les Alsaciens ont été suspects sur le front ouest, j'ai été envoyé à l'est. Fait prisonnier par les Russes, je fus embarqué pour la France avec d'autres Alsaciens, et j'y arrivai après quel voyage !... Je suis resté quelque temps à Saint-Rambert, puis j'ai demandé à servir dans l'armée française. »

Si cet Alsacien, bon soldat au dire de ceux qui montait en ligne avec lui, a obtenu la croix de guerre française, le fait doit être unique d'un combattant ayant connu les deux fronts adverses et ayant été décoré des deux côtés.

Les cas de pressentiment ont été assez nombreux pendant la dernière guerre et on en relata beaucoup ; cependant, en voici un particulièrement précis et pénible pour ceux qui en furent les témoins :

Reiner savait qu'il devait mourir le lendemain. Doué d'une jolie voix, il chanta la veille au soir « Benvenuto Cellini »:« Non, mes yeux ne vous verront plus... » Il rédigea son testament, distribua ses quelques affaires à ses camarades impressionnés qui voulaient encore croire à une macabre plaisanterie, puis se coucha dans sa sape et s'endormit avec les autres.

L'écouteur de veille ne s'aperçut pas qu'au cours de la nuit les gaz toxiques pénétraient dans l'abri et le matin, l'agent de liaison d'infanterie venant relever son camarade, trouva tous les hommes sans connaissance. Reinert ne devait pas survivre.

Le caporal Huet avait été désigné pour terminer l'installation de ce poste, mais appelé à Saint-Dizier par un ordre de mission, ce hasard lui garda la vie sauve.

Voici enfin un souvenir moins tragique de Claude Delommier :

« En 1918, dit-il, j'ai bénéficié d'un « filon » que j'ai perdu grâce à une « gaffe » magistrale dont je n'étais point le seul coupable.

« Les Américains préparaient les offensives de Saint-Mihiel et de l'Argonne, mais je coulais à Mettancourt des jours assez tranquilles.

« Un soir que l'adjudant B... et le lieutenant T... étaient absents, mon camarade D... vint m'avertir que l'attaque contre le saillant de Saint-Mihiel aurait lieu le lendemain, et il m'assura qu'il fallait faire évacuer immédiatement nos postes des Hauts de Meuse, puisque

le personnel devait être mis à la disposition de l'Etat-major de Souilly.

« J'hésitai un moment, mais devant l'assurance de D..., je pris sur moi de lancer au Poste de Calonne un télégramme lui enjoignant de rejoindre Souilly avec armes et bagages.

« Qu'est-ce que j'ai entendu au retour de l'adjudant !...

« J'ignorais que toutes les dispositions avaient été prises pour que les Postes suivissent la progression de l'offensive. Des mulets étaient prévus pour porter le matériel. Ce devait être la première expérience d'utilisation des postes d'écoute dans la guerre de mouvement. Je tombais bien.

« Engueulé » par tout le monde, je fus chargé de mener l'opération projetée, dans la Voèvre. Je conduisis l'équipe mobile et les fameux mulets porteurs d'accus. Notre mission n'eut pas de résultat, car nous avions en face de nous des... Hongrois ou des Tchèques.

Le groupe comprit dès lors des Américains sous les ordres du sergent J., qui ne voulait pas être commandé par moi. Les officiers américains lui donnaient raison, tandis que les officiers français ne me donnaient pas tort.

« C'est là que j'ai commencé à comprendre la difficulté des accords internationaux... »

Ayant terminé ce volume, j'ai la conscience d'avoir reproduit avec la plus scrupuleuse exactitude les documents qui m'ont été confiés, et je ne crois pas, en toute sincérité, avoir trahi les souvenirs que d'anciens « écouteurs » ont évoqués devant moi.

J'ai voulu recréer par la magie des mots, l'ambiance fraternelle et si spéciale du front,

faire revivre ces hommes, sur la mission desquels l'autorité militaire avait jusqu'à présent jeté le lourd manteau du secret, et surtout, j'ai voulu montrer comment, au lieu d'être des inutiles comme certains ont pu le croire, ils ont accompli leur devoir avec un émouvant courage, possédant autant que les autres leur registre glorieux de morts et de blessés.

Ils ont été la vue et l'ouïe, parfois même le cerveau de chefs qui sans eux eussent été aveugles et sourds, éclaircissant des points obscurs, apportant la solution de problèmes insolubles et par leurs renseignements transmis rapidement, ils ont sauvé la vie de milliers d'hommes, leurs frères de combat.

Sous le commandement bienveillant des commandant Thomas et capitaine Henri Morin, ils ont bien mérité de la Patrie.

*Aujourd'hui, (=1959 : NDLR) groupés en Amicale, sous la présidence d'honneur de MM. le commandant Thomas, la présidence honoraire du capitaine Henri Morin et la présidence effective de René. Masson, ex-lieutenant-colonel en Territoire Occupé, les survivants des anciens écouteurs se réunissent régulièrement et se rappellent, un peu estompés, les événements dont ce livre constitue le fidèle recueil. Citons :*

MM. Maurice Cordier et Charles Cordonnier, vice-présidents ; Marcel Wallon, trésorier ; Lucien Loesch, secrétaire et MM. Billot Georges, Brodart, Delommier, Henri Durut, Paul Grenier, Giquel, Jacquet, Lefèvre, Masson Roger, Philippe, Proffit, Robert Roels, Siebold, Paul Simon et Tourseiller.

AMICALE DES ANCIENS  
DES SECTIONS D'ÉCOUTE  
DE VERDUN

René MASSON  
*Président*



Henri MORIN  
*Président honoraire*



Fernand THOMAS

### Une rectification historique

Le 21 février 1916 est une date que ne peuvent oublier les combattants de 1914-1918 et particulièrement ceux qui firent partie de l'armée de Verdun.

Un certain nombre de livres furent publiés, retraçant soit l'ensemble de cette bataille gigantesque, soit telle ou telle phase de ce combat sans merci. Depuis, nous connûmes, hélas ! d'autres guerres, d'autres combats meurtriers, d'autres angoisses patriotiques, sans pour cela avoir rejeté Verdun dans l'oubli. Cette période tragique fait partie de notre Histoire et il est nécessaire de ne pas laisser s'accréditer certaines erreurs involontaires, commises par des historiens ou des chroniqueurs n'ayant pas assisté aux événements et se référant à des sources diverses.

D'autres aussi, qui ont participé à l'action, ont été tenus dans l'ignorance d'un service autour duquel le Haut Commandement avait tissé à dessein un halo mystérieux quasi impénétrable : Le Service des Postes d'Écoute.

Au cours du film Verdun, le speaker annonce que la bataille de Verdun n'était pas prévue.

Dans un livre d'ailleurs intéressant sur le général Chrétien, il est écrit que la bataille devant avoir lieu le 13 février, fut reculée à cause du mauvais temps.

Dans Verdun (Éditions G. Durassié et Cie), nous lisons, page 11 :

« Le Commandement français devait être tenu assez longtemps dans l'ignorance des intentions du G.Q.G. Allemand. Pour donner le change, en effet, celui-ci multiplia, dès le début de l'année, les manifestations de son activité, à Nieuport, sur l'Yser, à Wyssenbach, à Belfort, à Navarin. »

Et plus loin (page 19), l'auteur ajoute :

« Le Commandement français a-t-il été vraiment surpris par l'attaque du 21 février ? ...C'est un point d'histoire qui reste à élucider. »

Nous prouverons qu'il l'a été dès 1938, par la publication du présent ouvrage.

Continuons de lire dans Verdun :

« Racontant la bataille de Verdun, le Kronprinz notamment :

« Grâce à un travail de taupe qui avait duré des semaines, pendant les nuits d'hiver froides et pluvieuses, cette accumulation considérable des moyens d'attaque les plus puissants était restée complètement cachée à l'ennemi. »

Il est normal que le Kronprinz n'ait pas su que nous étions parfaitement renseignés et cela prouve que le secret des postes d'écoute était bien gardé.

Enfin, pour en terminer avec cet ouvrage, nous reproduirons ce passage sévère mais dont on ne peut nier la justesse :

« Mais comment concevoir qu'une bataille de cette envergure, décidée dès octobre 1915 et préparée depuis cette date, et dont l'importance était connue de milliers de personnes (soldats allemands et civils des régions occupées) n'ait pas mieux attiré l'attention de notre Service de Renseignements.

« Quoi qu'il en soit, des milliers de Français paieront de leur sang l'impréparation de la défense de Verdun. Au pays de France, il est toujours difficile de trouver les responsables. Mais il y a toujours des soldats héroïques pour réparer les erreurs, les sottises, les négligences de ceux qui trahissent, involontairement ou non, leur devoir. »

Pourtant, notre Service de Renseignements avait été maintes fois alerté par nos postes d'écoute ; mais la vérité est que si la bataille de Verdun n'a pas été prévue et si les défenses n'ont pas été organisées en temps voulu, c'est que le 3e Bureau du « G.Q.G. » ne pouvait pas admettre qu'on attaquerait Verdun !

Le général de Castelnau y croyait, le général Pétain y croyait, mais... d'autres n'y croyaient pas. Ils l'ont cru plus tard, hélas ! trop tard.

Lorsque le général de Castelnau vint se rendre compte sur place, le 21 janvier 1916, de la valeur des organisations défensives du secteur Chrétien, le capitaine Morin eut une très vive discussion avec un capitaine d'état-major du 3e Bureau.

Au cours de celle-ci, Morin qui n'était encore que maréchal des logis d'artillerie, prouva à cet officier que les renseignements fournis par celui-ci concernant la défense devant les Jumelles d'Orne, étaient inexacts.

Le général de Castelnau fit subir au sous officier, chef (les écouteurs), un interrogatoire très serré, à la suite duquel il resta persuadé que les renseignements fournis par les postes d'écoute, étaient d'une précision indiscutable.

Dans Verdun sauvée, par le commandant G. Douare, nous lisons :

« Les Allemands, en effet, avaient fixé au 13 février le déclenchement de leur attaque ; mais le mauvais temps, qu'il fit ce jour-là, les contraignit de différer jusqu'au premier jour de soleil.

« En bien des points, ses tranchées étaient à 5 ou 600 mètres des nôtres. Nul signe visible ne venait confirmer les « racontars » des quelques prisonniers que nous faisons, selon quoi « Etwas noch nie Gesehenes » (Quelque chose de pas encore vu) se tramait derrière ces bois, où les Allemands étaient terrés et qui, il faut bien le dire, nous mettaient en quelque sorte un bandeau sur les yeux. »

Faute d'avoir tenu compte des avertissements répétés inscrits dans les rapports des postes d'écoute, notre défense n'était pas organisée pour faire face à l'offensive allemande et c'est pourquoi, mais sans citer les postes, le commandant G. Douare pourra écrire avec raison :

« L'offensive allemande nous surprendra au matin du 21 février, en flagrant délit d'organisation de notre position principale de résistance. »

Il est curieux de constater que Verdun sauvée, paru en 1953, ne cite pas, ne fait même pas allusion à notre ouvrage A l'écoute devant Verdun qui donne la réponse aux points d'interrogation posés.

On fait état des résultats des interrogatoires de prisonniers, de la correspondance que l'on peut trouver sur eux qui, en effet, donnent de précieux renseignements, mais toujours rien sur les postes d'écoute dont les rapports en contenaient quotidiennement de beaucoup plus importants.

Cependant, en page 71, ces lignes du commandant G. Douare rendent un hommage tout de même un peu court à nos postes d'écoute :

« Des déclarations de déserteurs nous informèrent qu'au bois Baty, des dépôts de bombes asphyxiantes et de Minenwerfers avaient été détruits ; notre poste d'écoute spécial du bois des Caures, capta des conversations téléphoniques de l'ennemi, d'où il résultait que des abris avaient été démolis et qu'il y avait eu des tués et des blessés. »

D'ailleurs, la lecture attentive de ce livre prouvera facilement le rôle des plus importants joué par les postes d'écoute, ce qu'ils furent et comment ils vécurent, animés par les hommes dévoués et secrets que nous appelons les écouteurs.

## Liens vers les principaux Sites actuels des Associations de Guerre Electronique

*Centre de GE*



*Composante mobile*



*En Opex*



Amicale de la guerre électronique de l'armée de terre  
Amicale de la 785  
Chapitre français de l'Association of Old Crows  
*Voir page « Patronages/Parrainages » de l'AASSDN*

<http://ageat.asso.fr/>  
<http://amicale785cge.teria.org/>  
<http://www.guerrelec.asso.fr/>  
<http://aassdn.org/acpPPaas01.html>